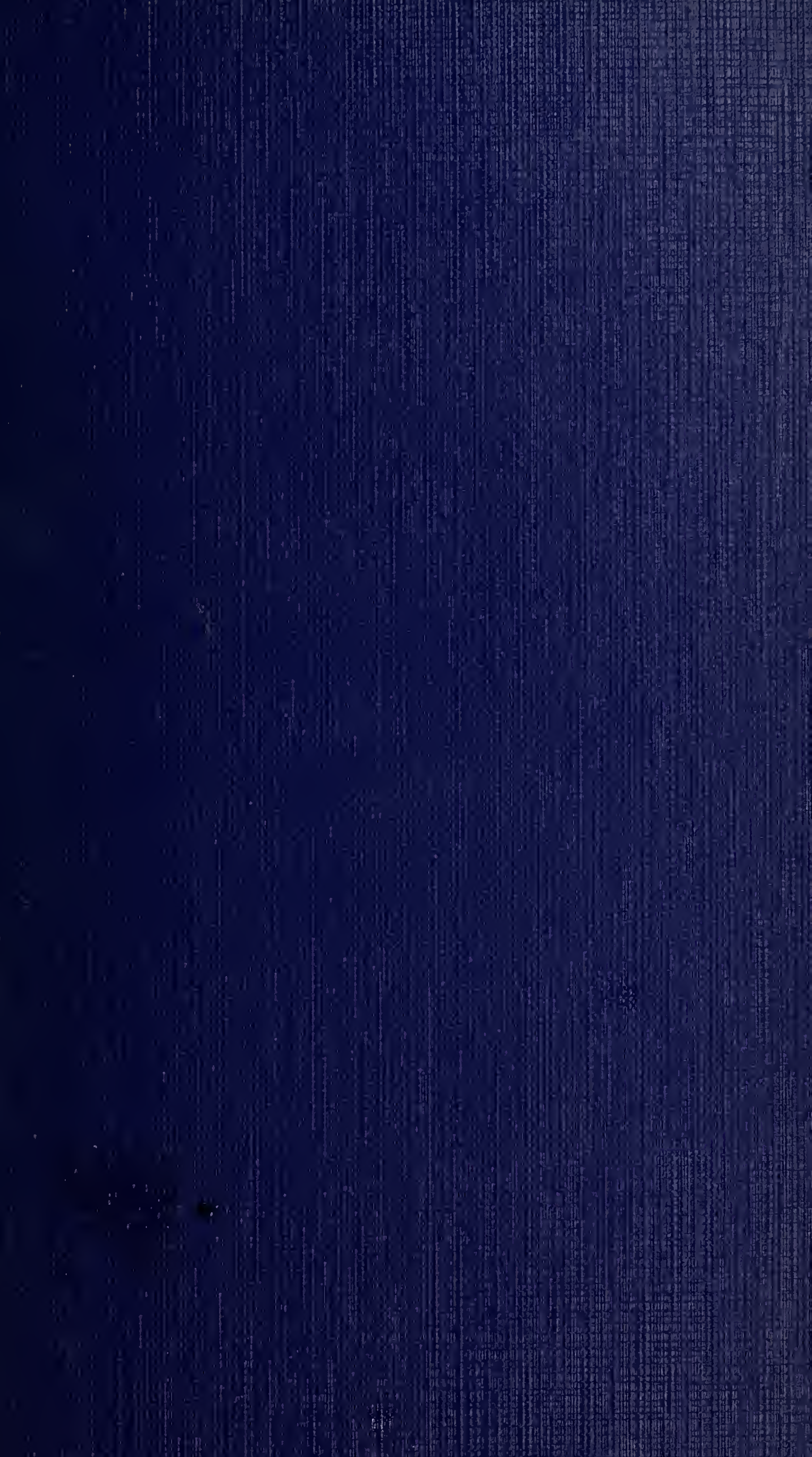


OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



THEATRE.

L'INDISCRET,

COMEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, au mois d'auguſte 1725.

A MADAME LA MARQUISE DE PRIE.

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrète;
Vous, à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse?

PERSONNAGES.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NERINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'avec un ton févère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos juftes raifons,
Je vous donne un confeil, et non pas des leçons.
C'eft mon cœur qui vous parle, et mon expérience
Fait que ce cœur pour vous fe trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour ;
Vous ne connaiffez pas ce dangereux féjour.
Sur un nouveau venu le courtifan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre fes défauts ; et dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, et même fans retour.
Craignez de ces meffieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Eft celui dont dépend le refte de nos jours :
Ridicule une fois, on vous le croit toujours :

L'impreſſion demeure. En vain croiſſant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus ſage.
On ſouffre encor long-temps de ce vieux préjugé :
On eſt ſuſpect encor lorſqu'on eſt corrigé ;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeuneſſe.
Connaiſſez donc le monde, et ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne ſais où peut tendre un ſi long préambule.

EUPHEMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuſte et ridicule.
Vous mépriſez des ſoins pour vous bien importans ;
Vous m'en croirez un jour ; il n'en ſera plus temps.
Vous êtes indiſcret : ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
Dans un âge plus mûr il cauſe ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'eſprit et du cœur ;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injuſtices
Il n'eſt point de vertu qui rachète les vices ;
Qu'on cite nos défauts en toute occaſion,
Que le pire de tous eſt l'indiſcrétion ;
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus néceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu, que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté :
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire ;
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.

Je connais cette cour : on peut fort la blâmer ;
Mais lorfqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes furtout plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraiffez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit ;
Cachez vos fentimens, et même votre efprit ;
Surtout de vos fecrets foyez toujours le maître :
Qui dit celui d'autrui doit paffer pour un traître ;
Qui dit le fien, mon fils, paffe ici pour un fot :
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

DAMIS.

Pas le mot.
Je fuis de votre avis : je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de fe taire ;
Ce n'eft pas là mon vice, et loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'eft ici reproché,
Je vous avoue enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-temps j'ai gardé le filence
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler :
Mais fouvent dans la vie il faut diffimuler.
Je fuis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, auffi fage qu'aimable ;
C'eft Hortenfe. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez, s'il était fu, de la vive douleur
De tous nos courtifans qui foupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour depuis deux jours a ferré ce lien,
Depuis deux jours entiers ; et vous n'en favez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une ſi belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur eſt content ;
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je ſuis sûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHEMIE.

Eh, eh .... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous :
Hortenſe a des appas ; mais de plus cette Hortenſe
Eſt le meilleur parti qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHEMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des lois,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous ſaurez flatter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je fais mieux ; je ſais plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit ; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faibleſſe;
Mais juſque dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſurtout de ſe voir en ſpectacle à la cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.
Le ſecret, le myſtère eſt tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclate.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel ſort vous a produit?
Nul jeune homme jamais n'eſt chez elle introduit ;
Elle fuit avec ſoin, en perſonne prudente,
De nos jeunes ſeigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi, chez elle encor je ne ſuis point reçu ;
Je l'ai long-temps lorgnée, et grâce au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets ſans les lire ;
Bientôt elle les lut, et daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux eſpoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce ſoir.

EUPHEMIE.

Eh bien, je veux auſſi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,

Eſt toujours, que je crois, reçue avec plaiſir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et diſpoſer ſon cœur à preſſer l'hymenée
Qui ſera le bonheur de votre deſtinée.
Obtenez au plutôt et ſa main et ſa foi ;
Je vous y ſervirai ; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'eſt point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure :
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils ; c'eſt tout ce que je veux.

SCENE II.

DAMIS *ſeul.*

MA mère n'a point tort ; je ſais bien qu'en ce monde
Il faut pour réuſſir une adreſſe profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais diſſimuler.
Çà, pour mieux eſſayer cette prudence extrême,
De nos ſecrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu ſans témoins, ſans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité, mais ce n'eſt point un vice
De ſavoir ſe connaître et ſe rendre juſtice.
On n'eſt pas ſans eſprit, on plaît ; on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.

Il faut bien s'avouer que l'on eſt fait à peindre ;
On danſe, on chante, on boit, on ſait parler et feindre. (*a*)
Colonel à treize ans, je penſe avec raiſon
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en eſpérance,
Je garderai Julie, et vais avoir Hortenſe.
Poſſeſſeur une fois de toutes ſes beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités ;
Mais ſans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être ſoupçonné, ſans paraître volage ;
Et mangeant en ſix mois la moitié de ſon bien,
J'aurai toute la cour, ſans qu'on en ſache rien. (*b*)

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

Hé, bonjour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye ! ouf ! on m'eſtropie....

DAMIS.

Embraſſons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troiſième fois.

TRASIMON.

Mais quoi ?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois ;
Réjouis-toi, je ſuis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh ! parbleu, tu m'aſſommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir auſſi.
Vous avez ſur les bras une fâcheuſe affaire.

DAMIS.

Eh, eh, pas ſi fâcheuſe.

TRASIMON.

Erminie et Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement :
Vous avez parlé d'eux un peu légérement ;
Et même depuis peu le vieux ſeigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarraſſe.
Horace eſt un vieux fou, plutôt qu'un vieux ſeigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
Aſſez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour madame Erminie, on ſait aſſez comment
Je l'ai priſe et quittée un peu trop bruſquement.

Qu'elle eſt aigre Erminie, et qu'elle eſt tracaſſière !
Pour ſon petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connais un peu ; parle : As-tu jamais vu
Un eſprit plus guindé, plus gauche, plus tortu ?...
A propos, on m'a dit hier en confidence
Que ſon grand frère aîné, cet homme d'importance,
Eſt reçu chez Clarice avec quelque faveur ;
Que la groſſe Comteſſe en crève de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendreſſe?

TRASIMON.

Vous ſavez que le ſexe aſſez peu m'intéreſſe.

DAMIS.

Je ne ſuis pas de même ; et le ſexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne aſſez d'emploi.
Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un ſecret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y ſervir ?

DAMIS.

Toi ? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien,
Damis, s'il eſt ainſi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'eſt cette amitié même
Qui me fait éviter avec un ſoin extrême

Le fardeau d'un ſecret au haſard confié,
Qu'on me dit par faibleſſe, et non par amitié ;
Dont tout autre que moi ſerait dépoſitaire ;
Qui de mille ſoupçons eſt la ſource ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte et de dépit ;
Moi d'en avoir trop ſu, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puiſſes dire,
Pour te faire plaiſir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empreſſement...

DAMIS.

Ah ! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puiſque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'eſt l'amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main qui me l'écrit le rend d'un prix... vois-tu...
Mais d'un prix... eh ! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie !

SCENE

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, plusieurs laquais.

UN LAQUAIS.

MONSEIGNEUR?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie ;
Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin :
Allez chez ce vieux duc... ah ! je le trouve enfin ;
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.
(*à ses gens.*)
Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Pasquin, tenant un billet à la main.*

OUI, tout le long du jour demeure en ce jardin,
Observe tout, vois tout, redis-moi tout, Pasquin,
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah ! je saurai...

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le Marquis qui s'avance.
Bonjour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bonjour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air ſi morne,
Que je crois...

CLITANDRE, *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmottes-tu là?

CLITANDRE, *bas.*

Que je ſuis malheureux!

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE, *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé! quelle lettre! Hortenſe... Ah la cruelle!

DAMIS *à Clitandre.*

C'eſt un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre ſort eſt doux !

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne ſavent point écrire de ce ſtyle.

(*il lit.*)

„ Enfin je cède aux feux dont mon cœur eſt épris ;
„ Je voulais le cacher ; mais j'aime à vous le dire.
„ Eh, pourquoi ne vous point écrire
„ Ce que cent fois mes yeux vous ont ſans doute appris ?
„ Oui, mon cher Damis, je vous aime,
„ D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer,
„ Craignant votre jeuneſſe, et ſe craignant lui-même,
„ A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
„ Puiſſé-je, après l'aveu d'une telle faibleſſe,
„ Ne me la jamais reprocher !
„ Plus je vous montre ma tendreſſe,
„ Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand ſoin d'obéir à la dame,
Sans doute, et vous brûlez d'une diſcrète flamme.

CLITANDRE.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, et ne les montre pas !

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre. . . .

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit eſt cent fois plus aimable.
Que vous ſeriez charmé ſi vous ſaviez ſon nom !
Mais dans ce monde il faut de la diſcrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons, mais c'eſt avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diſſimuler.
Je vois que vous penſez, et la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh ! crois.... jusqu'à préſent la choſe allait fort bien;
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore :
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oiſon je ſuis fort attaché,
Mais par ma foi j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eſt aimable, il eſt vrai, mais légère;
L'autre eſt ce qu'il me faut; et c'eſt ſolidement (*c*)
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet ſi charmant....

DAMIS.

Vous m'y forcez: allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.
Çà, dis-moi ſi jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable et de plus gracieux?
C'eſt Macé qui l'a peint; c'eſt tout dire, et je penſe
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juſte Ciel! c'eſt Hortenſe.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monſieur,
Qu'Hortenſe eſt ma couſine, et chérit ſon honneur;
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne ;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines.
Nous aurions trop à faire à la cour ; et ma foi,
C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

TRASIMON.

Mais Hortense, Monsieur....

DAMIS.

Eh bien, oui, je l'adore ;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore ;
Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE, *à part.*

Ah ! plus cruellement pouvait-on m'outrager ?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne seront point secrètes :
Et vous n'en serez pas, tout cousin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, monsieur Damis ; on peut vous faire voir
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce cenſeur, et ſon air pédanteſque,
Et tous ces faux éclats de vertu romaneſque !
Qu'il eſt ſec ! qu'il eſt brut ! et qu'il eſt ennuyeux !
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux ?

CLITANDRE, *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je ſois maître !
Qu'il faut diſſimuler !

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillans ;
Mais tu ſais que la chaſſe hier dura long-temps :
A tout moment on tombe, on ſe heurte, on s'accroche ;
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche ;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité ;
La boîte s'eſt rompue, un brillant a ſauté.
Parbleu, puiſque demain tu t'en vas à la ville,
Paſſe chez la Frénaye ; il eſt cher, mais habile ;
Choiſis comme pour toi l'un de ſes diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu ; ne montre au moins ce portrait à perſonne.

CLITANDRE, *à part.*

Où ſuis-je !

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne :
Sois ſecret.

CLITANDRE, *à part.*

Se peut-il ! ...

DAMIS, *revenant.*

J'aime un ami prudent ;
Va, de tous mes ſecrets tu ſeras confident.
Eh, peut-on poſſéder ce que le cœur déſire,
Etre heureux, et n'avoir perſonne à qui le dire ?
Peut-on garder pour ſoi, comme un dépôt ſacré,
L'inſipide plaiſir d'un amour ignoré ?
C'eſt n'avoir point d'amis qu'être ſans confiance ;
C'eſt n'être point heureux que de l'être en ſilence.
Tu n'as vu qu'un portrait, et qu'un ſeul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE, *à part.*

Ah ! je frémis.

DAMIS.

Ce ſoir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, ſans être vu, ni ſuivi de perſonne,
Entretenir Hortenſe, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah ! je ſuccombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune ?

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir ?

DAMIS.

Oui, mon cher, ſur la brune :
Mais le ſoleil qui baiſſe amène ces momens,
Ces momens fortunés, déſirés ſi long-temps.
Adieu. Je vais chez toi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur ;
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs ſi doux,
Je te donne le ſoin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *ſeul.*

AI-JE aſſez retenu mon trouble et ma colère ?
Hélas ! après un an de mon amour ſincère,
Hortenſe en ma faveur enfin s'attendriſſait ;
Las de me réſiſter, ſon cœur s'amolliſſait.
Damis en un moment la voit, l'aime, et ſait plaire :
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a ſu faire.
On le prévient ! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité !
Il reçoit une lettre... Ah ! celle qui l'envoie
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie :

Et pour combler l'affront dont je ſuis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée !
Elle veut à mes yeux lui ſervir de trophée.
Hortenſe, ah ! que mon cœur vous connaiſſait bien mal!

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Enfin, mon cher Paſquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monſieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'eſt Damis que l'on aime ;
Oui, c'eſt cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit ?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiſcret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient ſe vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce portrait, Paſquin. C'eſt par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture ;
C'eſt pour mieux triompher. Hortenſe ! eh ! qui l'eût cru
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu ?

PASQUIN.

Damis eſt bien joli.

CLITANDRE, *prenant Pasquin à la gorge.*

Comment ? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aye ! ouf ! il eſt vrai que peut-être...
Eh, ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais ſon air... entre nous, c'eſt un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il eſt, c'eſt lui qu'on me préfère,
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire.
Paſquin, pendant le bal que l'on donne ce ſoir,
Hortenſe et mon rival doivent ici ſe voir.
Conſole-moi, ſers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, Monſieur...

CLITANDRE.

Ton eſprit eſt rempli d'induſtrie.
Tout eſt à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les deſſeins ;
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret, il en faut profiter ;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire ?
J'arrêterais, Monſieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiſeau dans les airs,
Un poëte entêté qui récite ſes vers,

Une plaideuſe en feu qui crie à l'injuſtice,
Un manceau tonſuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre et ſes coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagème.
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vu?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſien portrait?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.

Vous avez un billet que vous écrit la belle?

CLITANDRE.

Hélas! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus?

CLITANDRE.

Eh, oui, je le ſais bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus?

CLITANDRE.

Eh, oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte et portrait et lettre.
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre
Un portrait confié ?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons :
Le fcrupule eft plaifant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais repofez-vous de tout fur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux...

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici madame Hortenfe.

SCENE X.

HORTENSE, NERINE.

HORTENSE.

Nerine, j'en conviens, Clitandre eft vertueux ;
Je connais la conftance et l'ardeur de fes feux ;
Il eft fage, difcret, honnête homme, fincère ;
Je le dois eftimer ; mais Damis fait me plaire.
Je fens trop, aux tranfports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eft jamais le prix de la vertu.

C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme ;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux !

NERINE.

Quelle vivacité ! quoi ! cette humeur ſi fière ?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NERINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit ?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.
Sa mère, ce jour même, a ſu, par ſa viſite,
De ſon fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
Où je dois pour époux accepter mon amant :
Mais je veux en ſecret lui parler à lui-même,
Sonder ſes ſentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le ſais. Mais je veux
Mille fois de ſa bouche entendre ſes aveux,
Voir s'il eſt en effet ſi digne de me plaire,
Connaître ſon eſprit, ſon cœur, ſon caractère ;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, ſi je puis, de lui ſans paſſion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME, en grand ſecret, monſieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi ! ne viendrait-il pas ?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah ! le petit traître !

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non ; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il eſt excédé.

HORTENSE.

Mon portrait !

PASQUIN.

Reprenez vîte la miniature.

HORTENSE.

Je doute ſi je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte ; et de ſa part ce ſoir
J'ai deux portraits à rendre, et deux à recevoir.
Juſqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel ! quelle perfidie !
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous fupplie
De finir la lorgnade, et chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théâtre.*

Je verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'eft Damis. Je fuis pris. Ne perdons point courage.
(*il court à Damis, et le tire à part.*)
Vous voyez, Monfeigneur, un des grifons fecrets,
Qui d'Hortenfe par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de fa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement ! quel prix de l'amour le plus tendre !

DAMIS.

Lifons.

(*il lit.*)

Hom... hom... ,, Vous méritez de me charmer.
,, Je fens à vos vertus ce que je dois d'eftime ; . . .
,, Mais je ne faurais vous aimer. ,,

Eſt-il un trait plus noir et plus abominable ?
Je ne me croyais pas à ce point eſtimable.
Je veux que tout ceci ſoit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La choſe aſſurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE, *à l'autre bout du théâtre.*

A-t-il pu juſque-là pouſſer ſon infamie ?

DAMIS.

Tenez ; c'eſt-là le cas qu'on fait de tels écrits.

(*il déchire le billet.*

PASQUIN *allant à Hortenſe.*

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait ! Ah ! périſſe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits !

(*elle jette ſon portrait.*)

PASQUIN, *revenant à Damis.*

Vous voyez : devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques maîtreſſes
Par qui l'original eſt un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu !

(*à Pasquin.*)
Prends ma bourse. Dis-moi, pour qui je suis trahie,
A quel heureux objet Damis me sacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou six beautés, dont il se dit l'amant,
Qu'il sert toutes bien mal, qu'il trompe également:
Mais surtout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, *s'étant avancé vers Pasquin.*

Prends ma bague, et dis-moi, mais sans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtresse aujourd'hui prodigue son amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortense;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Trasimon son cousin.

DAMIS.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortense.*

Vous n'avez rien, Madame, à désirer de moi?

(*à Damis.*)

Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi ?
Le ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NERINE.

HORTENSE, *revenant.*

D'ou vient que je demeure ?

DAMIS.

Je devrais être au bal, et danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas ! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je suis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir, et me regarder ! ah ! quelle perfidie !
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir ?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah ! l'effort n'est pas grand, grâces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grâce à vos injustices.

DAMIS.

Ainfi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce difcours, ô Ciel! eft plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, et qu'on aime Julie!

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu.

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidelle,
Un billet, un feul mot, qui ne fût point d'amour?

DAMIS.

Je confens de quitter le roi, toute la cour,
La faveur où je fuis, les poftes que j'efpère,
N'être jamais de rien, ceffer par-tout de plaire,
S'il eft vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je confens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame eft malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'eft rendu;

Ce prix trop mépriſé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous....

DAMIS.

Ah ! j'aperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NERINE, PASQUIN.

DAMIS.

Viens çà, Marquis, viens çà. Pourquoi fuis-tu d'ici?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi ! Clitandre ſaurait....

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame,
C'eſt un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame :
Il eſt mon confident, qu'il ſoit le vôtre auſſi.
Il faut...

HORTENSE.

Sortons, Nérine : ô Ciel ! quel étourdi !

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

Ah ! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive :
Il faut que je te parle . . . il faut que je la ſuive.
Attends-moi.
(*à Hortenſe.*)
Demeurez. Ah ! je ſuivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je ſuis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais auſſi. J'ai bien joué mon rôle,
Ils ſe devraient haïr tous deux aſſurément ;
Mais pour ſe pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers ſon appartement Hortenſe va ſe rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle ; Hortenſe au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, et ſon amant la ſuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle ; on détourne la tête.

PASQUIN.

Il eſt vrai ; mais Damis de temps en temps l'arrête.

CLITANDRE.

Il ſe met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah ! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin, et le renvoie.
Je ſens des mouvemens de chagrin et de joie,
D'eſpérance et de crainte, et ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra ſe terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Ah ! Marquis, cher Marquis, parle ; d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonne en grand ſecret d'éviter ſa préſence ;
D'où vient que ſon portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains ? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS à *Paſquin.*

Et vous, Monſieur le traître,

Vous, le valet d'Hortenſe, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *à Clitandre.*

Monſieur, protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Eh, Monſieur...

DAMIS.

C'eſt en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'eſt moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel ſi grand intérêt peux-tu prendre à ſa vie ?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, et ſérieuſement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah ! Monſieur, cette affaire eſt embrouillée en diable ;
Mais je vous apprendrai de ſurprenans ſecrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, et je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monſieur, Hortenſe arrive, et pourrait nous entendre.
(*à Clitandre.*)
Ah, Monſieur, que dirai-je ? Hélas ! je ſuis à bout.
Allons tous trois au bal, et je vous dirai tout.

SCENE

SCENE XVIII.

HORTENSE, *un masque à la main et en domino*, TRASIMON, NERINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, et faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment ? montrer par-tout, et lettres et portrait ?
En public, à moi-même ? Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux ?

TRASIMON.

Il importe fort peu :
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu ;
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre ?
Qu'en penses-tu ? dis-moi.

NERINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême ;
Je devrais le haïr ; peut-être que je l'aime.

Tout à l'heure, en pleurant, il jurait devant toi
Qu'il m'aimerait toujours, et ſans parler de moi ;
Qu'il voulait m'adorer, et qu'il ſaurait ſe taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il eſt au bal ; il faut l'aller trouver.
Déguiſe-toi, dis-lui qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre et le ſilence.
L'artifice eſt permis ſous ce maſque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur :
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle ;
Je ſaurai ce qu'il penſe, et de moi-même, et d'elle :
C'eſt de cet entretien que dépendra mon choix.
(à Traſimon.)
Ne vous écartez point, reſtez près de ce bois ;
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre :
L'un et l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre ;
Je vous appellerai quand il en ſera temps.

SCENE XIX.

HORTENSE *ſeule en domino, et ſon maſque à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconſtans.
Sachons, ſous cet habit, à ſes yeux traveſtie,
Sous ce maſque, et ſurtout ſous ce nom de Julie,

Si l'indiſcrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité;
Si je dois le haïr, ou lui donner ſa grâce.
Mais déjà je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE, *en domino et maſquée*, DAMIS.

DAMIS, *ſans voir Hortenſe.*

C'EST donc ici la place
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous?
Ma foi, je ſuis aſſez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienſéance,
Le mérite, l'eſprit, les plaiſirs.

HORTENSE, *à part.*

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! ſi pour mon bonheur on peut ſavoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter!
Quels plaiſirs, quelle file!

HORTENSE, *à part.*

Ah! la tête légère!

DAMIS.

Ah ! Julie, eſt-ce vous ? vous qui m'êtes ſi chère !
Je vous connais malgré ce maſque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'eſt vous.
Otez, Julie, ôtez ce maſque impitoyable ;
Non, ne me cachez point ce viſage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable ſouris,
Qui de mon tendre amour ſont la cauſe et le prix.
Vous êtes en ces lieux la ſeule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'eſt pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant ſoit bien plus à la mode,
Que de ſes rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente griſons tous ſes pas ſoient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me faſſe ſurtout de brillans ſacrifices ;
Sans cela, je ne puis accepter ſes ſervices :
Un amant moins couru ne me ſaurait flatter.

DAMIS.

Oh ! j'ai ſur ce pied-là de quoi vous contenter :
J'ai fait en peu de temps d'aſſez belles conquêtes ;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes ;
Et nous ſommes couru de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui font les difficiles,
Et qui ſont avec nous paſſablement faciles.

HORTENSE.

Mais encore ?

DAMIS.

Eh ! . . . ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je ſuis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous ſacrifie
La petite Iſabelle et la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris ? . . .

HORTENSE.

Quelle offrande eſt-ce là ?
On m'offre tous les jours ces ſacrifices-là.
Ces dames, entre nous, ſont trop ſouvent quittées.
Nommez-moi des beautés qui ſoient plus reſpectées,
Et dont je puiſſe au moins triompher ſans rougir.
Ah ! ſi vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour juſqu'alors inſenſible,
Aux manéges de cour toujours inacceſſible,
De qui la bienſéance accompagnât les pas,
Qui ſage en ſa conduite évitât les éclats,
Enfin qui pour vous ſeul eût eu quelque faibleſſe. . .

DAMIS, *s'aſſeyant auprès d'Hortenſe.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtreſſe,
A qui ce portrait-là reſſemble trait pour trait :
Mais vous m'accuſeriez d'être trop indiſcret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortenſe.

Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi ?
Je n'aime point Hortenſe alors que je vous voi;
Elle n'eſt près de vous ni touchante, ni belle ;
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle ;
Et de nuit, entre nous, Traſimon ſon couſin
Paſſe un peu trop ſouvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiſcrétion joindre la calomnie !
(*à part.*) (*haut.*)
Contraignons-nous encore. Ecoutez, je vous prie;
Comment avec Hortenſe êtes-vous, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la choſe comme elle eſt.

HORTENSE, *à part.*

Peut-on plus loin pouſſer l'audace et l'impoſture!

DAMIS.

Non, je ne vous ments point ; c'eſt la vérité pure.

HORTENSE, *à part.*

Le traître !

DAMIS.

Eh, ſur cela quel eſt votre ſouci ?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plutôt....

HORTENSE.

Non, je ne ſaurais croire
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'eſt trop me faire injure.

(il lui donne la lettre.)

Tenez donc: vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE, *ſe démaſquant.*

Oui, je la connais, traître, et je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; et mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait et la lettre
Qu'à ces indignes mains j'avais oſé commettre.
Il eſt temps ; Traſimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE XXI et dernière.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

Si je ne vous ſuis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encore, à vos lois aſſervie,
Je vous offre ma main, ma fortune et ma vie.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie et de ſaiſiſſement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais ſage.
C'eſt moi ſeul, mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, poſſédez mieux l'art de diſſimuler.

DAMIS.

Juſte Ciel ! déſormais à qui peut-on parler ?

FIN.

VARIANTES

DE L'INDISCRET.

(*a*) PREMIERES éditions.

Je ſuis dans une cour qu'une reine nouvelle
Va rendre plus brillante, et plus vive, et plus belle.
Je ne ſuis pas trop vain; mais, entre nous, je croi
Avoir tout-à-fait l'air d'un favori du roi.
Je ſuis jeune, aſſez beau, vif, galant, fait à peindre;
Je ſais plaire au beau ſexe, et ſurtout je ſais feindre.

(*b*) *Ibidem.*

Avec cet air aiſé que j'attrape ſi bien,
Je vais être de plus maître d'un très-gros bien.
Ah! que je vais tenir une table excellente!
Hortenſe a bien, je crois, cent mille francs de rente:
J'en aurai tout autant; mais d'un bien clair et net:
Que je vais déſormais couper au lanſquenet!

(*c*) *Ibid.*

CLITANDRE.

Il eſt vrai qu'on le dit.

DAMIS.

On a quelque raiſon;
Mais vous auriez de moi méchante opinion
Si je me contentais d'une ſeule maîtreſſe;
J'aurais trop à rougir de pareille faibleſſe.
A Julie en public je parais attaché,
Mais, par ma foi, j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eſt coquette, et paraît bien légère;
L'autre eſt très-différente, et c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

Fin des Variantes.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 10 octobre 1736.

PREFACE

DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE 1738.

Il eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plutôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, et qui eut environ trente repréſentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées ; mais elle eſt véritablement de M. de *Voltaire*, quoique le ſtyle de la Henriade et d'Alzire ſoit ſi différent de celui-ci, qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons, ſous ſon nom, cette pièce au public, comme la première comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le théâtre français de la variété; et qui donne des plaiſirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la repréſentation

des mœurs, cette pièce ſemble être aſſez de ce caractère. On y voit un mélange de ſérieux et de plaiſanterie, de comique et de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarrée; ſouvent même une ſeule aventure produit tous ces contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un père gronde, une fille occupée de ſa paſſion pleure, le fils ſe moque des deux, et quelques parens prennent différemment part à la ſcène. On raille très-ſouvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voiſine; et la même perſonne a quelquefois ri et pleuré de la même choſe dans le même quart-d'heure.

Une dame très-reſpectable (1) étant un jour au chevet d'une de ſes filles (2) qui était en danger de mort, entourée de toute ſa famille, s'écriait en fondant en larmes: *Mon Dieu, rendez-la moi, et prenez tous mes autres enfans!* Un homme qui avait épouſé

(1) La première maréchale de *Noailles*.

(2) Madame de *Gondrin*, depuis comteſſe de Toulouſe.

une autre de ſes filles (3) s'approcha d'elle, et la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en ſont-ils?* Le ſang froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet ſur cette dame affligée, qu'elle ſortit en éclatant de rire ; tout le monde la ſuivit en riant, et la malade, ayant ſu de quoi il était queſtion, ſe mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des ſcènes de bouffonnerie et des ſcènes attendriſſantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté ; d'autres toutes ſérieuſes, d'autres mélangées, d'autres où l'attendriſſement va juſqu'aux larmes. Il ne faut donner l'excluſion à aucun genre; et ſi l'on me demandait quel genre eſt le meilleur, je répondrais : *Celui qui eſt le mieux traité.*

Il ſerait peut-être à propos et conforme au goût de ce ſiècle *raiſonneur* d'examiner

(3) Le duc de *la Vallière.*

ici quelle eſt cette ſorte de plaiſanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cauſe du rire eſt une de ces choſes plus ſenties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, ſe ſont contentés d'exciter en nous ce plaiſir, ſans nous en rendre jamais raiſon, et ſans dire leur ſecret.

J'ai cru remarquer aux ſpectacles qu'il ne s'élève preſque jamais de ces éclats de rire univerſels qu'à l'occaſion d'une mépriſe. *Mercure* pris pour *Soſie*, le chevalier *Ménechme* pris pour ſon frère, *Criſpin* feſant ſon teſtament ſous le nom du bon homme *Géronte*, *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de ſa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de ſa caſſette; *Pourceaugnac* à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire paſſer pour fou; en un mot, les mépriſes, les équivoques de pareille eſpèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guère rire que quand il ſe méprend;

et voilà pourquoi le titre de *balourd* lui était ſi bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaiſanteries qui cauſent une autre ſorte de plaiſir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout ſon cœur, ſoit aux ſpectacles, ſoit dans la ſociété, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la repréſentation plaît, ſans cauſer ce rire immodéré de joie. *Triſſotin* et *Vadius*, par exemple, ſemblent être de ce genre; le Joueur, le Grondeur, qui font un plaiſir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices, dont on eſt charmé de voir la peinture, et qui ne cauſent qu'un plaiſir ſérieux. Un mal-honnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il eſt vrai qu'on rit au Tartuffe; mais ce n'eſt pas de ſon hypocriſie,

c'eſt de la mépriſe du bon homme qui le croit un ſaint ; et l'hypocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourrait aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite la gaieté, la curioſité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce ſerait ſurtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces reſſorts, puiſque ce ſont eux qui les font jouer. Mais ils ſont plus occupés de remuer les paſſions que de les examiner ; ils ſont perſuadés qu'un ſentiment vaut mieux qu'une définition ; et je ſuis trop de leur avis pour mettre un traité de philoſophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai ſimplement à inſiſter encore un peu ſur la néceſſité où nous ſommes d'avoir des choſes nouvelles. Si l'on avait toujours mis ſur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en ſerait rebuté ; ſi les héros ne parlaient jamais que de tendreſſe, on ſerait affadi.

O imitatores, ſervum pecus !

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneille*, les *Molière*, les *Racine*, les *Quinault*, les *Lulli*, les *le Brun*, me paraiſſent tous avoir quelque choſe de neuf et d'original qui les a ſauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres ſont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainſi il ne faut jamais dire, ſi cette muſique n'a pas réuſſi, ſi ce tableau ne plaît pas, ſi cette pièce eſt tombée, c'eſt que cela était d'une eſpèce nouvelle. Il faut dire, c'eſt que cela ne vaut rien dans ſon eſpèce.

PERSONNAGES.

EUPHEMON père.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, préſident de Cognac, ſecond fils d'*Euphémon.*

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de *Rondon.*

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, ſuivante de *Liſe.*

JASMIN, valet d'*Euphémon* fils.

La ſcène eſt à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon trifte ami, mon cher et vieux voifin,
Que de bon cœur j'oublîrai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaifir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais, mons ton fils, le fieur de Fierenfat
Me femble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc ?

RONDON.

Tout fier de fa magiftrature,
Il fait l'amour avec poids et mefure.
Adolefcent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Eft, à mon fens, un animal bernable ;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable :
Il eft trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah ! je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre ;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce ſot cadet-ci ;
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter pour lui la préſidence
De cette ville : oui, c'eſt un trait prudent.
Mais dès qu'il fut monſieur le préſident,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence :
Sa gravité marche et parle en cadence ;
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi.
Il eſt. . .

EUPHEMON.

Eh mais, quelle humeur vous emporte ?
Faut-il toujours. . .

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe ?

Tous ces défauts, vois-tu, ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare ; et tout avare eſt ſage.
Oh ! c'eſt un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, et ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence :
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, et j'y ſatisferai ;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiète ;
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades ?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraiſſe en trouble-fête ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, ſans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maiſon ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, et qu'il m'enlève Liſe ?
Liſe autrefois à cet aîné promiſe ;
Ma Liſe qui....

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement !

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon père ?
Pour ſuccéder ?

EUPHEMON.

Non... tout eſt à ſon frère.

RONDON.

RONDON.

Ah ! ſans cela point de Liſe pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Liſe et mes biens aujourd'hui ;
Et ſon aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage :
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah ! vous l'aviez trop long-temps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quel trait d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là !
Te ſouvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour eſt bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON.

Et ſur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh !

EUPHEMON.

Ceſſez.

RONDON.

Te ſouvient-il encor,

Quand l'étourdi dut, en face d'Eglise,
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment, pour qui ? . . . Peste, quel débauché !

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires ;
Ne suis-je pas assez infortuné ?
Je suis sorti des lieux où je suis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue :
Votre commerce ici vous a conduit ;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.
Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
La vérité ; mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit : j'y consens ; d'accord.
Pardon ; mais diable ! aussi vous aviez tort,
En connaissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHEMON.

Encor !

RONDON.

Pardon ; mais vous deviez. . . .

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,

Pour mon cadet et pour ſon mariage.
Çà, penſez-vous que ce cadet ſi ſage
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON.

Aſſurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir ſuprême;
Et quand je dis : Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, et que j'ai ſu tourner,
Tout auſſitôt aime ſans raiſonner :
A mon plaiſir j'ai pétri ſa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons; et je me trompe fort,
Si de vos ſoins votre fille eſt d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le ſacrifice
Des vœux naiſſans de ſon ame novice :
Je ſais quels ſont ces premiers traits d'amour;
Le cœur eſt tendre, il ſaigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puiſſiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien ſéduire.

RONDON.

Lui! point du tout; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon homme! allez, ne craignez rien :
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.

Ayez le cœur ſur cela réjoui ;
Quand j'ai dit non, perſonne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez, Liſe ;
Ce jour pour vous eſt un grand jour de criſe.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triſte ou gai, riche ou gueux,
Ne ſens-tu pas des déſirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine ?

EUPHEMON.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal :
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire ?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de paſſion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne ſais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je ſais, mon père, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſais qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le ſort nous refuſe en beauté,
Etre au-dehors diſcrète, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable :
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point ;
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien ; l'amour fuit l'eſclavage.
De mon époux le reſte eſt le partage :
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins, difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raiſon, ni par-devant notaire.

EUPHEMON.

C'eſt, à mon gré, raiſonner ſenſément ;
J'approuve fort ce juſte ſentiment.
C'eſt à mon fils à tâcher de ſe rendre
Digne d'un cœur auſſi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaifant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
Jamais fans vous ma fille bien apprife
N'eût devant moi lâché cette fottife.

(*à Life.*)

Ecoute, toi : Je te baille un mari,
Tant foit peu fat, et par trop renchéri ;
Mais c'eft à moi de corriger mon gendre ;
Toi, tel qu'il eft, c'eft à toi de le prendre,
De vous aimer, fi vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'eft-là ton lot ; et toi, notre beau-père,
Allons figner chez notre gros notaire,
Qui vous alonge en cent mots fuperflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter fon bavard griffonnage ;
Lavons la tête à ce large vifage ;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille et toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MON Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens et des travers burleſques !

LISE.

Je ſuis ſa fille , et de plus ſon humeur
N'altère point la bonté de ſon cœur ;
Et ſous les plis d'un front atrabilaire ,
Sous cet air bruſque , il a l'ame d'un père ;
Quelquefois même au milieu de ſes cris ,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon ;
Mais lorſque enſuite il ordonne que j'aime ,
Dieu ! que je ſens que ſon tort eſt extrême !

MARTHE.

Comment aimer un monſieur Fierenfat ?
J'épouſerais plutôt un vieux ſoldat ,
Qui jure , boit , bat ſa femme , et qui l'aime,
Qu'un fat en robe , enivré de lui-même ,
Qui, d'un ton grave , et d'un air de pédant ,
Semble juger ſa femme en lui parlant ;

Qui, comme un paon, dans lui-même ſe mire,
Sous ſon rabat ſe rengorge et s'admire,
Et, plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je ? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin :
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage.
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux ;
Il eſt le fils de l'ami de mon père,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas ! quel cœur, libre dans ſes ſoupirs,
Peut ſe donner au gré de ſes déſirs ?
Il faut céder : le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance ;
Et je pourrai, ſoumiſe à mes liens,
A ſes défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle et diſcrète Liſe ;
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe.
Si j'oſais . . . mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi ?

MARTHE.

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE, *la retenant.*

Il eſt vrai : ſa jeuneſſe
Pour quelque temps a ſurpris ma tendreſſe ;
Etait-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE, *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE, *la retenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée
Dans les excès ſe plongeait égarée ;
Le malheureux, il cherchait tour à tour
Tous les plaiſirs ; il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis ſa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, ſans feinte et ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice.

Dans fes liens qui fait fe retenir
Eft honnête homme, ou va le devenir ;
Mais Euphémon dédaigna fa maîtreffe ;
Pour la débauche il quitta la tendreffe.
Ses faux amis, indigens fcélérats,
Qui dans le piége avaient conduit fes pas,
Ayant mangé tout le bien de fa mère,
Ont, fous fon nom, volé fon trifte père.
Pour comble enfin, ces féducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor fes vices et fes charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui fuccède aujourd'hui :
Il aura Life ; et certes c'eft dommage,
Car l'autre avait un bien joli vifage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Danfait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah, que dis-tu !

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de fottifes étranges,
On découvrait aifément dans fon cœur,
Sous fes défauts, un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
Mais il n'était, me ſemble, point flatteur,
Point médiſant, point eſcroc, point menteur.

LISE.

Oui ; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'eſt monſieur ſon frère.

LISE.

Il faut reſter, c'eſt un mal néceſſaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le préſident FIERENFAT.

FIERENFAT.

Je l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroît de biens eſt l'ame d'un ménage ;
Fortune, honneurs et dignités, je croi,
Abondamment ſe trouvent avec moi ;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela :
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,

Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains: c'eſt une choſe infame
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang et vos biens.
Etre à la fois et Midas et Narciſſe,
Enflé d'orgueil, et pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content
Et ſa perſonne et ſon argent comptant;
Etre en rabat un petit-maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare:
Un jeune fat paſſe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'eſt à Madame: ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(*à Liſe.*)

Le ſilence eſt votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce gendarme effronté,
Qui, ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Lise.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme ;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas ! lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raiſons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raiſons, c'eſt le plus sûr.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, RONDON.

RONDON.

Ma foi,
Il nous arrive une plaiſante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monſieur ?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père

J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui defcendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune ? . . .

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé fans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchife
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grife ;
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaiffaient
Aux longs élans des foupirs qu'ils pouffaient ;
Et fur leur nez leur prunelle éraillée
Verfait les pleurs dont elle était mouillée :
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans fon logis foudain s'eft rencogné :
Il dit qu'il fent une douleur infigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il figne,
Et qu'à perfonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah ! je prétends moi l'aller confoler.
Vous favez tous comme je le gouverne ;
Et d'affez près la chofe nous concerne :
Je le connais, et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il fignera.
Le temps eft cher, mon nouveau droit d'aîneffe
Eft un objet.

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe ; et c'eſt ta faute auſſi
Que tout cela.

LISE.

Comment ? moi ! ma faute ?

RONDON.

Oui.
Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche ſi fort ?

RONDON.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raiſon ranger leurs lourdes têtes ;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémiſſez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah ! plus mon cœur s'étudie et s'eſſaie,
Plus de ce joug la peſanteur m'effraie :
A mon avis, l'hymen et ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu ; l'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits et des cœurs,
Des ſentimens, des goûts et des humeurs,
Serre ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon amant !
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée ;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union ſi chère,
Si l'on en voit, c'eſt le ciel ſur la terre.

Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom et ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, et la nuit ſans amour,
Trembler toujours d'avoir une faibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde;
Un tel hymen eſt l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit:
Que de lumière en une ame ſi neuve!
La plus experte et la plus fine veuve,
Qui ſagement ſe conſole à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit ſur ce point davantage.
Mais vos dégoûts ſur ce beau mariage
Auraient beſoin d'un éclairciſſement.
L'hymen déplaît avec le préſident:
Vous plairait-il avec monſieur ſon frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce myſtère:
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïſſez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en ſais rien ; je ne puis et je n'oſe
De mes dégoûts bien démêler la cauſe.
Comment chercher la triſte vérité
Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut au moins, pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la ſurface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame :
On lit très-bien dans le fond de ſon ame,
On y voit clair ; et ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſait toujours dans ſa tête
D'où vient le vent qui cauſe la tempête.
On ſait. . .

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir :
Mon œil ſe ferme, et je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre ;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, s'il peut l'être ;
Qu'il ne ſoit pas au moins déshérité :
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,

Dans ce contrat où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur; c'est trop le pénétrer;
Aller plus loin, serait le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, un laquais.

LE LAQUAIS.

LA-BAS, Madame, il est une baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse et me déplaît!

SCENE III.

LISE, Mme CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOILA la dame.

LISE.

Oh ! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, et beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſiéges donc. Madame, pardon ſi...

Mme CROUPILLAC.

Ah, Madame !

LISE.

Eh, Madame !

Mme CROUPILLAC.

Il faut auſſi...

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mme CROUPILLAC *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe ; et dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

Mme CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas ! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Oh ! non, ma mie,
Je ne ſaurais : je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en eſpérance,
Un ſeul, hélas ! c'eſt bien peu quand j'y penſe,
Et j'avais eu grand'peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il eſt un temps, ah ! que ce temps vient vîte,
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on eſt ſeule ; et certe il n'eſt pas bien
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE.

Excuſez-moi ſi je ſuis interdite
De vos diſcours et de votre viſite.
Quel accident afflige vos eſprits ?
Qui perdez-vous ? et qui vous ai-je pris ?

Mme CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il eſt force bégueules
Au teint ridé, qui penſent qu'elles ſeules,
Avec du fard et quelques fauſſes dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs et le temps :

Pour mon malheur, hélas ! je ſuis plus ſage ;
Je vois trop bien que tout paſſe, et j'enrage.

LISE.

J'en ſuis fâchée, et tout eſt ainſi fait ;
Mais je ne puis vous rajeunir.

Mme CROUPILLAC.

Si fait:
J'eſpère encore, et ce ferait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Mme CROUPILLAC.

D'un préſident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourſuis, pour qui je perds haleine,
Et ſurement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame ?

Mme CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux préſidens,
Je haïſſais leur perſonne et leur ſtyle ;
Mais avec l'âge on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame ?

Mme CROUPILLAC.

Enfin il faut ſavoir
Que vous m'avez réduite au déſeſpoir.

LISE.

Comment ? en quoi ?

Mme CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, et pouvant difpofer de moi-même :
Dans Angoulême en ce temps Fierenfat
Etudiait, apprenti magiftrat ;
Il me lorgnait ; il fe mit dans la tête
Pour ma perfonne un amour mal-honnête,
Bien mal-honnête, hélas ! bien outrageant ;
Car il fefait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de père :
On s'entremit, on pouffa loin l'affaire ;
Car en mon nom fouvent on lui parla ;
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la chofe était sûre.

LISE.

Oh, oui.

Mme CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, deftiné.

LISE.

Quel fouvenir !

Mme CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouiffait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

Mme CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de ſon père ayant pris ſon congé,
Errant, proſcrit, peut-être mort, que ſais-je ?
(Vous vous troublez !) mon héros de collége,
Mon préſident, ſachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune et mes larmes :
De votre dot il convoite les charmes ;
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis.
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?
Pour moi, déjà, par proteſtation,
J'arrête ici la célébration ;
J'y mangerai mon château, mon douaire ;
Et le procès ſera fait de manière
Que vous, ſon père, et les enfans que j'ai,
Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité, je ſuis toute honteuſe
Que mon hymen vous rende malheureuſe ;
Je ſuis peu digne, hélas ! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux !
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état et ma vie ;

On

On nous pourrait aiſément accorder :
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mme CROUPILLAC.

Quoi ! point plaider ?

LISE.

Non : je vous l'abandonne.

Mme CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne ?
Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hymenée, et nul dans les procès.

SCENE IV.

Mme CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

Oh, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-pères !
On m'a parlé de proteſtation.
Eh vertu-bleu ! qu'on en parle à Rondon ;
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Mme CROUPILLAC.

Faut-il encore eſſuyer des injures ?
Monſieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il ?

Mme CROUPILLAC.

Votre gendre eſt ſans foi ;
C'eſt un fripon d'eſpèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve ;
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mme CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes ?

Mme CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! ſi durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mme CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon père.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mme CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroyable, et le beau ſexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il crîra moins que vous.

Mme CROUPILLAC.

Ah ! vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mme CROUPILLAC.

Il me faut un époux ;
Et je prendrai lui, ſon vieux père ou vous.

RONDON.

Qui, moi ?

Mme CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

Mme CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie !

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Liſe.*

Je voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, le roi des pédans fades,

Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une baronne, afin de l'abuſer ?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner des airs d'être volage !
Il vous ſied bien, grave et triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant !
C'était le fait de votre fou de frère ;
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que ſous condition,
Me réſervant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ſes biens en ma poſſeſſion,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre ;
Argent comptant fait et beau-père et gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi, j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-sûre :
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.

Qu'Euphémon tarde, et qu'il me défespère !
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père,
Je fais auffi mes proteftations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?...

LISE.

Je dis ce que je penfe.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De fe nourrir des pleurs d'un malheureux ?
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monfieur, dans votre fort profpère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vu ;
Et du logis il était difparu,
Lorfque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé fur Cujas et Bartole.
J'ai fu depuis fes beaux déportemens ;
Et fi jamais il reparaît céans,
Confolez-vous, nous favons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'eft un projet fraternel et chrétien.
En attendant vous confifquez fon bien :

C'eſt votre avis ; mais moi, je vous déclare
Que je déteſte un tel projet.

RONDON.

Tarare.

Va, mon enfant, le contrat eſt dreſſé ;
Sur tout cela le notaire a paſſé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la ſorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Liſez Cujas, chapitre cinq, ſix, ſept :
„ Tout libertin de débauches infect,
„ Qui, renonçant à l'aile paternelle,
„ Fuit la maiſon, ou bien qui pille icelle,
„ *Ipſo facto* de tout dépoſſédé,
„ Comme un bâtard il eſt exhérédé. „

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas, mais je préſume,
Que ce ſont tous des mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon ſens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laiſſe périr ſon frère de misère ;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

RONDON.

Ah ! laiſſez là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode ;

De cet aîné que t'embarraſſes-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il ſoit puni ; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne feront point le prix de ſes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainſi l'a pu dreſſer,
C'eſt un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah ! qu'une femme entend mal les affaires !

RONDON.

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maiſon ;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand uſage,
Juſqu'à préſent, du monde et du ménage ;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons autant qu'il en ſoutient.

Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtue; et pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter:
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère....
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

Ah! le voici le bon homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon.
On n'attend plus rien que ta ſignature;
Preſſe-moi donc cette tardive allure:
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui,
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaiſe,
Que deux enfans... je ne me ſens pas d'aiſe.
Allons, ris donc, chaſſons tous les ennuis;
Signons, ſignons.

EUPHEMON.

Non, Monſieur, je ne puis.

FIERENFAT.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez ?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raifon ?

RONDON.

Quelle rage eft la vôtre ?
Quoi ? tout le monde eft-il devenu fou ?
Chacun dit, non : comment ? pourquoi ? par où ?

EUPHEMON.

Ah ! ce ferait outrager la nature
Que de figner dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac
Qui fourdement fait ce maudit micmac ?

EUPHEMON.

Non, cette femme eft folle, et dans fa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête :
Mais ce n'eft pas de fes cris impuiffans
Que font venus les ennuis que je fens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc ? ce béquillard du coche
Dérange tout, et notre affaire accroche ?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de foins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monſieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris ?

EUPHEMON.

Une, hélas ! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les priſons, ſans ſecours, ſans habits,
Mourant de faim : la honte et la triſteſſe
Vers le tombeau conduiſaient ſa jeuneſſe :
La maladie et l'excès du malheur
De ſon printemps avaient ſéché la fleur ;
Et dans ſon ſang la fièvre enracinée
Précipitait ſa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant ;
Sans doute, hélas ! il eſt mort à préſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion payée.

LISE.

Il ſerait mort !

RONDON.

N'en ſois point effrayée ;
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monſieur, la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible : ah, la friponne !
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous ?...

EUPHEMON.

Ne craignez rien,, vous ſerez ſon époux.
C'eſt mon bonheur, mais il ſerait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin
Le contre-temps de mon juſte chagrin,
Et ſur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laiſſer couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs :
Par une joie indiſcrète, inſenſée,
L'honnêteté ferait trop offenſée.

LISE.

Ah, oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh, mais, mon père....

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas ſage.
Quoi ! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de ſa famille entière !

EUPHEMON.

Dans ces momens un père eſt toujours père.
Ses attentats et toutes ſes erreurs
Furent toujours le ſujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèſe à mon ame attendrie,
C'eſt qu'il eſt mort ſans réparer ſa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui ;
Signons, danſons, allons : que de faibleſſe !

EUPHEMON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me bleſſe :
De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait : douleur n'eſt bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme et ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, ſa frénéſie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, et ſuivez mes avis ;
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe ;
Je pleure, hélas ! ſa mort et ſa naiſſance.

RONDON, *à Fierenſat.*

Va : ſuis ton père, et ſois expéditif,
Prends ce contrat ; le mort ſaiſit le vif :
Il n'eſt plus temps qu'avec moi l'on barguigne ;
Prends-lui la main, qu'il parafe et qu'il ſigne.
(*à Liſe.*)
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître ;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître :
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré :
Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
Sur du fumier l'orgueil est un abus ;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable :
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment ;
Manquer de tout, voilà mon élément :
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était-là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
Quelle accablante et terrible leçon !
Je ſens encor, je ſens qu'il a raiſon.
Il me conſole au moins à ſa manière.
Il m'accompagne, et ſon ame groſſière,
Senſible et tendre en ſa ruſticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, (puiſque enfin il eſt homme)
Il me ſoutient ſous le poids qui m'aſſomme,
Il ſuit gaîment mon ſort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître ;
Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers délicats paraſites,
Vantant mes goûts d'un eſprit complaiſant,
Et ſur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

JASMIN.

Pauvre bête !

Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah ! je le crois, car dans ma décadence,
Lorſqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit ſa bourſe.
Puis au ſortir, malade et ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées ;
Quand je lui vins demander un ſecours
D'où dépendaient mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus et traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te conſoler ?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis ! les amis, quels infames !

EUPHEMON fils.

Les hommes ſont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHEMON fils.

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle surtout qui, m'aimant sans mystère,
Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis meublé de mes présens,
De mes bienfaits achetait des amans;
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon, le père de... quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine:
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai: je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être;

Et nous pourrions dans notre adverfité....

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté ?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaifant, moitié trifte et colère,
Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raifons ! c'était une merveille :
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre fix à fept ans,
Et cette fleur avec l'âge embellie
Eft en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut confoler ;
Je vois toujours à travers ta vifière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHEMON fils.

Quel coup du fort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu reftes là tout penfif, et tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai ſujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon ?
Serais-tu pas parent de la maiſon ?

EUPHEMON fils.

Ah ! laiſſe-moi.

JASMIN, *en l'embraſſant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils, *en pleurant.*

Je ſuis... je ſuis un malheureux mortel,
Je ſuis un fou, je ſuis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit pourſuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre ;
Mourir de faim eſt par trop rigoureux :
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, ſans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Eſt dans leurs bras, qui, la bèche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin ?
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fauſſes délices ;
Ils ont au moins, ſans trouble, ſans remords,
La paix de l'ame et la ſanté du corps.

SCENE II.

Mme CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici? Serais-je aveugle ou borgne?
C'eſt lui, ma foi; plus j'aviſe et je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.
(*elle le conſidère.*)
Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or.... c'eſt lui-même.
(*elle s'approche d'Euphémon.*)
Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me ſemble pauvre et laid.
La maladie altère un beau viſage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mme CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en ſi piètre poſture ?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mme CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis,
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Volé ! par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, et conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mme CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé.
Mais vous ſerez cent fois plus affligé

Quand vous ſaurez les exceſſives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

Mme CROUPILLAC, *l'arrêtant.*

Adieu! non, tu ſauras
Mon accident; parbleu, tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains, adieu.

Mme CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu ſauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier,
(*elle court après lui.*)
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huiſſiers, et la ſuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec ſon père, un ſeigneur Euphémon.

EUPHEMON fils, *revenant.*

Euphémon!

Mme CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Ciel! Madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de ſa race,
Que ſes vertus ont rendu ſi fameux,
Serait...

Mme CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHEMON fils.

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

Mme CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Puis-je au moins ſavoir... comme il ſe porte ?

Mme CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... que diable vous importe ?

EUPHEMON fils.

Et que dit-on ?

Mme CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis.

Mme CROUPILLAC.

Ah ! c'eſt un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de ſon père,
Depuis long-temps de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité.... je ſuis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me feſait ;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien, a-t-il ce bonheur en partage?
Eſt-il à vous?

Mme CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche et voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Quoi, Madame, il l'épouſe?

Mme CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donnerait....

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.

(*à*

(*à Mme Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage.
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

Mme CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon sort : un gueux est toujours tendre.
Tu paraissais bien moins compatissant
Quand tu roulais sur l'or et sur l'argent.
Ecoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mme CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi vous servir ! Hélas, Madame, en quoi ?

Mme CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore assez joli :
Ton esprit est insinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat :
Vante son bien, son esprit, son rabat ;
Sois en faveur ; et lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste.

Je veux gagner du temps en proteſtant.

EUPHEMON, *voyant ſon père.*

Que vois-je ! ô Ciel !

(*il s'enfuit.*)

Mme CROUPILLAC.

Cet homme eſt fou vraiment ;
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'eſt qu'il vous craint, ſans doute.

Mme CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

Je l'avoûrai, cet aſpect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume et de crainte.
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
De malheureux à peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort ou vit dans la misère,
Dans la débauche, et fait honte à ſon père.

De tous côtés je ſuis bien malheureux !
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux :
L'un par ſa perte, et par ſa vie infame,
Fait mon ſupplice, et déchire mon ame ;
L'autre en abuſe ; il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.
(*apercevant Jaſmin qui le ſalue.*)
Que me veux-tu, l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaiſſez, digne et noble Euphémon,
Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

Ah, ah ! c'eſt toi ? Le temps change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage.
Quand tu partis tu me vis encor frais ;
Mais l'âge avance, et le terme eſt bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un juif :
Le bonheur ſemble un être fugitif.
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir, le diable me ramène.

EUPHEMON.

Je t'aiderai : ſois ſage, ſi tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux

Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'eſt enfui ?

JASMIN.

Mais. . . c'eſt mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien cherche auſſi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs ? eſt-il ſage ?

JASMIN.

Il doit l'être :
Je lui connais d'aſſez bons ſentimens :
Il a de plus de fort jolis talens ;
Il ſait écrire, il ſait l'arithmétique,
Deſſine un peu, ſait un peu de muſique :
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHEMON.

S'il eſt ainſi, ſon poſte eſt tout trouvé.
Jaſmin, mon fils deviendra votre maître ;
Il ſe marie, et dès ce ſoir peut-être :
Avec ſon bien ſon train doit augmenter.
Un de ſes gens qui vient de le quitter
Vous laiſſe encore une place vacante ;
Tous deux ce ſoir il faut qu'on vous préſente ;
Vous le verrez chez Rondon mon voiſin :
J'en parlerai. J'y vais, adieu, Jaſmin :
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *ſeul.*

AH ! l'honnête homme ! ô Ciel, pourrait-on croire
Qu'il ſoit encore, en ce ſiècle félon,
Un cœur ſi droit, un mortel auſſi bon ?
Cet air, ce port, cette ame bienfeſante,
Du bon vieux temps eſt l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON fils *revenant*, JASMIN.

JASMIN, *en l'embraſſant.*

JE t'ai trouvé déjà condition,
Et nous ferons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON fils.

Ah !

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de ſurpriſe ?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorciſe,
Et ces ſanglots coup ſur coup redoublés,
Preſſant tes mots au paſſage étranglés ?

EUPHEMON fils.

Ah ! je ne puis contenir ma tendreſſe ;
Je cède au trouble, au remords qui me preſſe.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit.... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut ſe taire :
Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien ?

EUPHEMON fils.

Ah ! ... c'eſt mon père.

JASMIN.

Qui lui, Monſieur ?

EUPHEMON fils.

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel, et cet infortuné
Qui déſola ſa famille éperdue.
Ah ! que mon cœur palpitait à ſa vue !
Qu'il lui portait ſes vœux humiliés !
Que j'étais prêt de tomber à ſes pieds !

JASMIN.

Qui vous, ſon fils ? Ah ! pardonnez, de grâce,
Ma familière et ridicule audace.
Pardon, Monſieur.

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHEMON fils.

Et c'est aussi ce qui me désespère.
Mais réponds-moi : que te disait mon père ?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très-gueux ;
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lise tant promis,
Ce président votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur :
Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté,
Voilà mon sort ; je l'ai bien mérité.

Mais croirais-tu qu'au ſein de la ſouffrance,
Mort aux plaiſirs, et mort à l'eſpérance,
Haï du monde, et mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux ?

JASMIN.

Jaloux ! de qui ?

EUPHEMON fils.

De mon frère, de Liſe.

JASMIN.

Vous ſentiriez un peu de convoitiſe
Pour votre ſœur ? Mais vraiment c'eſt un trait
Digne de vous ; ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne ſais pas qu'au ſortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je penſe ;)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres ſoumis ;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voiſinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbriſſeaux
Croiſſent ainſi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour, qui hâtait ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe ;
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,

Je

Je me fesais un lâche point d'honneur
De méprifer, d'infulter fon ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quels temps, hélas ! les violens orages
Des paffions qui troublaient mon deftin
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu fais depuis quel fut mon fort funefte.
J'ai tout perdu ; mon amour feul me refte.
Le ciel, ce ciel qui doit nous défunir,
Me laiffe un cœur, et c'eft pour me punir.

JASMIN.

S'il eft ainfi, fi dans votre misère
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le confeil était bon,
De vous fourrer, s'il fe peut, chez Rondon.
Le fort maudit épuifa votre bourfe,
L'amour pourrait vous fervir de reffource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'ofer voir ! moi, m'offrir à fes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maîtreffe ;
J'ai de tous deux outragé la tendreffe ;
Et je ne fais, ô regrets fuperflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOILA, je crois, ce préſident ſi ſage.

EUPHEMON fils.

Lui ? je n'avais jamais vu ſon viſage.
Quoi ! c'eſt donc lui, mon frère, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal ;
J'ai tant preſſé, tant ſurmonté mon père,
Que malgré lui nous finiſſons l'affaire.
(*en voyant Jaſmin.*)
Où ſont ces gens qui voulaient me ſervir ?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur ; nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire ?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire ?

JASMIN.

Oh, oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, et ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie ;
Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, ſois mon domeſtique ;
C'eſt un marché que je veux accepter :
Viens, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce ſoir.

EUPHEMON fils.

Ciel ! ... Monſieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monſieur !

FIERENFAT.

Hem !

EUPHEMON fils.

En feriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous femblez bien curieux, mon drôle !

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de fon trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'eft-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous reffembler et plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois ; mon homme eft téméraire.
Çà, qu'on me fuive, et qu'on foit diligent,
Sobre, frugal, foigneux, adroit, prudent,
Refpectueux ; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'eft d'affubler fa face de palais,
A poing fermé, de deux larges foufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah ! ſoyons ſage ; il eſt bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mme CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huiſſiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu ſervi de ton eſprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie
Dans la maiſon ſemer la zizanie ?
As-tu flatté le bon homme Euphémon ?
Parle : as-tu vu la future ?

EUPHEMON fils.

Hélas ! non.

Mme CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ſes pieds.

Mme CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui ſéduiſit ma foi.
Je vais pour toi procéder en juſtice,
Et tu feras l'amour pour mon ſervice.

Reprends cet air impofant et vainqueur,
Si sûr de foi, fi puiffant fur un cœur,
Qui triomphait fitôt de la fageffe.
Pour être heureux, reprends ta hardieffe.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

Mme CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

EUPHEMON fils.

J'étais hardi lorfque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raifons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat eft, ma foi, notre maître;
Pour fes valets il nous retient tous deux.

Mme CROUPILLAC.

C'eft fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De fa maîtreffe être le domeftique,
Eft un bonheur, un deftin prefque unique:
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me femble, elle eft fortie.

Mme CROUPILLAC.

Eh, fois donc vîte amoureux, je t'en prie:
Voici le temps, ofe un peu lui parler.
Quoi! je te vois foupirer et trembler!

Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher, ah ! de grâce !

EUPHEMON fils.

Si vous ſaviez, hélas ! ce qui ſe paſſe
Dans mon eſprit interdit et confus,
Ce tremblement ne vous ſurprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Liſe.*

L'aimable enfant ! comme elle eſt embellie !

EUPHEMON fils.

C'eſt elle, ô Dieux ! je meurs de jalouſie,
De déſeſpoir, de remords et d'amour.

Mme CROUPILLAC.

Adieu, je vais te ſervir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triſte hymen.

Mme CROUPILLAC.

C'eſt ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble, hélas !

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puiſſiez lui parler ſans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh ! je te ſuis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oſerai jamais m'y préſenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, et EUPHEMON fils *plus reculé*.

LISE.

J'AI beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, ſortir, goûter la ſolitude,
Et de mon cœur faire en ſecret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! et plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque choſe un moment me conſole,
C'eſt Croupillac, c'eſt cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'eſt qu'en effet Fierenfat et mon père
En ſont plus vifs à preſſer ma misère;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eſt trop bon.
Ce Fierenfat eſt par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins ſur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas sûr que l'autre ſoit ſans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeſte tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me déſeſpère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'averſion s'eſt changée en horreur :
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me conſume
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille merveille !
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE *à Jaſmin.*

Très-volontiers.

LISE, *à part.*

O ſort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu reſpectes le fil,
Lorſqu'un ingrat, un amant ſi coupable,
Rendit ma vie, hélas! ſi miſérable.

MARTHE, *venant à Liſe.*

C'eſt un des gens de votre préſident;
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jaſmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même abſent en tous lieux m'obſéder!
De mon hymen que je ſuis déjà laſſe!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, *revenant.*

Abſolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, et courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils *s'appuyant fur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

La voix me manque, et je ne puis marcher ;
Mes faibles yeux ſont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons ſur ſon paſſage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a paſſé dans mon cœur.
(*à Liſe.*)
Souffrirez-vous ? . . .

LISE, *ſans le regarder.*

Que voulez-vous, Monſieur ?

EUPHEMON fils, *ſe jetant à genoux.*

Ce que je veux ? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je ? ô Ciel !

MARTHE.

Quelle étrange viſite !
C'eſt Euphémon ! Grand Dieu ! qu'il eſt changé !

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſuis, votre cœur eſt vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître :
Je ne ſuis plus ce furieux, ce traître,

Si déteſté, ſi craint dans ce ſéjour,
Qui fit rougir la nature et l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenſer.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma déteſtable erreur;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ſes clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu ſaint et ſacré,
Y reſte ſeul; il a tout épuré.
C'eſt cet amour, c'eſt lui qui me ramène,
Non pour briſer votre nouvelle chaîne,
Non pour oſer traverſer vos deſtins;
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins:
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe
Dans mes beaux jours avaient creuſé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je ſuis venu; l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière.
Heureux cent fois en quittant la lumière,
Si, deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous!

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenue.

C'eſt vous ? ô Ciel ! vous qui cherchez ma vue !
Dans quel état ! quel jour ! . . . Ah malheureux !
Que vous avez fait de tort à tous deux !

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſais : mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore :
Ils ſont affreux, et vous les connaiſſez ;
J'en ſuis puni, mais point encore aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai, malheureux que vous êtes !
Qu'enfin, domptant vos fougues indiſcrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHEMON fils.

Qu'importe, hélas ! que la vertu m'éclaire ?
Ah ! j'ai trop tard aperçu ſa lumière ;
Trop vainement mon cœur en eſt épris ;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous avez gagné cette victoire ?
Conſultez-vous, ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien et ſage et vertueux ?

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſuis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime ? hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui ſeul m'a ſoutenu.
J'ai tout ſouffert, tout juſqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
Je reſpectai les maux qui m'accablaient ;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes ſentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raiſon je vous dois le retour,
Si j'en conſerve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front ſerein, brillant de nouveaux charmes :
Regardez-moi, tout changé que je ſuis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible triſteſſe,
Sur mon viſage ont flétri la jeuneſſe.
Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi, c'eſt tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois conſtant et raiſonnable,
C'en eſt aſſez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Juſte Ciel ! vous pleurez !

LISE *à Marthe.*

Ah ! ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés.
Moi, je ſerais l'épouſe de ſon frère ? . . .
N'avez-vous point vu déjà votre père ?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré.
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet enfin ?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre ;
Changeant de nom auſſi-bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai ſoldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé ;
Roſe et Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute ;
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je puis prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON fils.

O Ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

LISE.

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHEMON fils.

Quoi ! vos beaux yeux, ſi long-temps courroucés,
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés !
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteints mes crimes.
Ah ! ſi mon frère, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité ;
Je vous ſuis cher, il eſt déshérité.
Ah ! je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflammés.
Diſſimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, ſi vous m'aimez ?

LISE.

Ah ! redoutez mes parens, votre père ;
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embraſſé mes genoux ;
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

MARTHE.

Je ris déjà de ſa grave colère.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma vifière,
Ou fi mon œil eft toujours clair et net,
Je fuis. . . j'ai vu . . . je le fuis. . . j'ai mon fait.
(*en avançant vers Euphémon.*)
Ah ! c'eft donc toi, traître, impudent, fauffaire.

EUPHEMON fils, *en colère.*

Je....

JASMIN, *fe mettant entre eux.*

C'eft, Monfieur, une importante affaire,
Qui fe traitait, et que vous dérangez ;
Ce font deux cœurs en peu de temps changés ;
C'eft du refpect, de la reconnaiffance,
De la vertu. . . Je m'y perds quand j'y penfe.

FIERENFAT.

De la vertu ? Quoi ! lui baifer la main !
De la vertu ? fcélérat !

EUPHEMON fils.

Ah ! Jafmin,
Que, fi j'ofais. . .

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'affomme :
Si c'eût été du moins un gentilhomme !

Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah, traître!
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
(*à Marthe.*)
Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe...

FIERENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe.
Ma bonne amie, et ce qu'au nom du roi
On fait parfois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le ſais à merveilles.

FIERENFAT *à Liſe.*

Et vous ſemblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidelle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;

De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.
Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
Voilà, ma foi, de votre probité !

LISE.

Calmez, Monſieur, votre eſprit irrité :
Il ne faut pas ſur la ſimple apparence
Légérement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence !

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes ſentimens, vous les eſtimerez.

FIERENFAT.

Plaiſant chemin pour avoir de l'eſtime !

EUPHEMON fils.

Oh ! c'en eſt trop.

LISE *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime ?
Eh ! réprimez...

EUPHEMON fils.

Non, je ne puis ſouffrir
Que d'un reproche il oſe vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd ſon douaire,
Son bien, ſa dot, quand...

EUPHEMON fils *en colère, et mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Savez-vous vous taire ?

LISE.

Eh ! modérez . . .

EUPHEMON fils.

Monſieur le préſident,
Prenez un air un peu moins impoſant,
Moins fier, moins haut, moins juge; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'eſt point votre maîtreſſe auſſi.
Eh, pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits ſont nuls; il faut avoir ſu plaire
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous;
Il vous ſied mal d'oſer être jaloux.
Madame eſt bonne et fait grâce à mon zèle :
Imitez-la, ſoyez auſſi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en poſture de ſe battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des ſergens.

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de reſpect à ſon maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Obfervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez ;
Et quant à moi, quoi qu'il puiffe en paraître,
C'eft vous, Monfieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHEMON fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eft bien ofé.
C'eft quelque amant en valet déguifé.
Qui donc es-tu ? réponds-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore;
Ma deftinée eft incertaine encore ;
Mon fort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de fon cœur,
De fes regards, de fa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la juftice,
Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, et vîte inftrumenter.
Allez, perfide, et craignez ma colère ;
J'amènerai vos parens, votre père ;
Votre innocence en fon jour paraîtra ;
Et comme il faut on vous eftimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

Eh, cachez-vous, de grâce, rentrons vîte ;
De tout ceci je crains pour nous la ſuite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourrait apaiſer ſon courroux ;
Il penſerait qu'une fureur nouvelle
Pour l'inſulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble et les diviſions ;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas ! ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher.
Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...

(*à Marthe.*)

Prends ſoin qu'il ne paraiſſe.

Eh ! va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

Eh bien, ma Liſe, qu'eſt-ce ?
Je te cherchais et ton époux auſſi.

LISE.

Il ne l'eſt pas, que je crois, Dieu merci !

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monſieur, la bienſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.

(*elle ſort.*)

RONDON.

Ce préſident eſt donc bien dangereux !
Je voudrais être incognito près d'eux ;
Là ... voir un peu quelle plaiſante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on deſtine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

Ah ! les fripons ; ils ſont fins et ſubtils.
Où les trouver ? où ſont-ils ? où ſont-ils ?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine ?

RONDON.

Ta gravité me ſemble hors d'haleine.
Que prétends-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

FIERENFAT.

J'ai... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu ! tudieu ! prends garde, arrête, obſerve.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préſerve
De lui donner le nom que je lui dois !
Je ſuis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il eſt trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi ! la choſe...

FIERENFAT.

Oh ! la choſe eſt fort claire.

RONDON.

Vous me pouſſez.

FIERENFAT.

C'eſt moi qu'on pouſſe à bout.

RONDON.

Si je croyais. . . .

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voiſins
J'étranglerais ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte et le regard baiſſé :
Elle avait l'air timide, embarraſſé.
Mon gendre, allons, ſurprenons la pendarde ;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur ! Oh, voyez-vous, Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah ! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure !
Cher Euphémon, cher et funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment !
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.

(*à Marthe.*)

Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe et l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces furets ne ſont point remarqués.
Là, votre amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eſt en défaut.

N 2

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien, Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait, mon fils, sachons la vérité.
Moi toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scolastique.

LISE.

On ne sait rien ?

JASMIN.

Non, rien ; mais dès demain
On saura tout ; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père :
Je tremble encore, et tout accroît ma peur ;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances ;
Il m'aidera....

MARTHE.

Moi, je ſuis dans des tranſes
Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous ;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un préſident, les bégueules, les prudes.
Si vous ſaviez quels airs hautains et rudes,
Quel ton ſévère, et quel ſourcil froncé,
De leur vertu le faſte rehauſſé
Prend contre vous, avec quelle inſolence
Leur âcreté pourſuit votre innocence,
Leurs cris, leur zèle et leur ſainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre ;
Je n'ai jamais vu ſemblable bagarre ;
Tout le logis eſt ſens deſſus deſſous.
Ah ! que les gens ſont ſots, méchans et fous !
On vous accuſe, on augmente, on murmure ;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons ſont déjà renvoyés,
Tout interdits, ſans boire et point payés.
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées
Dans ce tumulte ont été renverſées.
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père reſpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache ſi noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raiſons il combat vos parens.
Enfin, ſurpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que ſur perſonne
Il ne faudra s'aſſurer déſormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inſpire de tendreſſe !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre eſpèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous en bien ;
Mon cœur eſt pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

Matoise, mijaurée !
Fille preſſée, ame dénaturée !
Ah ! Liſe, Liſe, allons, je veux ſavoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corſaire ?
Son nom, ſon rang ? comment t'a-t-il pu plaire ?
De ſes méfaits je veux ſavoir le fil.
D'où nous vient-il ? en quel endroit eſt-il ?
Réponds, réponds : tu ris de ma colère,
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non ?* toujours ce chien de ton :
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon !
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte :
Quand on a tort il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, et qu'on ſache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah ! c'eſt parler cela ; quand je menace,
On eſt petit....

LISE.

Je ne veux qu'une grâce,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? bon ! eh, que pourra-t-il faire ?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier ;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;
Daignez .... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire ;
A ce bon homme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule ;
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon, pourrais-je te toucher ?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*à Marthe.*)
Ecoute un peu.
(*elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON père, LISE.

LISE.

UN ſiége. . . Hélas ! . . . Monſieur, aſſeyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON, *l'empêchant de ſe mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère ;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMON père.

Qui ? vous ma fille ?

LISE.

Oui, j'ofe me flatter
Que c'eft un nom que j'ai fu mériter.

EUPHEMON père.

Après l'éclat et la trifte aventure
Qui de nos nœuds a caufé la rupture !

LISE.

Soyez mon juge, et lifez dans mon cœur ;
Mon juge enfin fera mon protecteur.
Ecoutez-moi ; vous allez reconnaître
Mes fentimens, et les vôtres peut-être.

(*elle prend un fiége à côté de lui.*)

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre et plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle efpérance,
Et qui brilla dans fon heureux printemps,
Croiffant en grâce, en mérite, en talens ;
Si quelque temps fa jeuneffe abufée,
Des vains plaifirs fuivant la pente aifée,
Au feu de l'âge avait facrifié
Tous fes devoirs, et même l'amitié.

EUPHEMON père.

Eh bien ?

LISE.

Monfieur, fi fon expérience
Eût reconnu la trifte jouiffance

De ces ſaux biens, objets de ſes tranſports,
Nés de l'erreur, et ſuivis des remords,
Honteux enfin de ſa folle conduite;
Si ſa raiſon, par le malheur inſtruite,
De ſes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête homme et fidelle,
Il eût repris ſa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Eſt un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu ſix mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'eſt un effronté,
D'amours obſcurs follement entêté;
Et j'avoûrai que ce portrait redouble
L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monſieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eſt, vous ſerez plus ſurpris.
De grâce, un mot: votre ame eſt noble et belle;
La cruauté n'eſt pas faite pour elle.
N'eſt-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris?

EUPHEMON père.

Oui, je l'avoue, et ſes lâches offenſes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint ſa mort, j'avais plaint ſes malheurs ;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laiſſé ma raiſon ſaine et pure
De ſes excès punir ſur lui l'injure.

LISE.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repouſſer encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ſes pleurs arroſerait vos pieds ?
Le pourriez-vous ?

EUPHEMON père.

Hélas ! vous oubliez
Qu'il ne faut point, par de nouveaux ſupplices,
De ma bleſſure ouvrir les cicatrices.
Mon fils eſt mort, ou mon fils loin d'ici
Eſt dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander ſa grâce ?

LISE.

La demander ! ſans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON père.

Que dites-vous ?

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte
N'a pas fini ſa douleur et ſa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON père.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

LISE.

S'il reſpire, il vous aime.

EUPHEMON père.

Ah ! s'il m'aimait ! mais quelle vaine erreur !
Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON père.

Mais ſauriez-vous....

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON père.

Non, non, c'eſt trop me tenir en ſuſpens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'eſpère encore, et je ſuis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils ; jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait, s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en eſt temps, il faut vous ſatisfaire.
(*elle fait quelques pas et s'adreſſe à Euphémon fils, qui eſt dans la couliſſe.*)
Venez enfin.

SCENE VI.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils, LISE.

EUPHEMON père.

QUE vois-je? ô Ciel!

EUPHEMON fils, *aux pieds de ſon père.*

Mon père,
Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort. (*a*)
J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON père.

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour et la nature.

LISE, *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur...

EUPHEMON fils, *en montrant Liſe.*

Hélas! ſon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenſe;

Suivez, ſuivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'eſpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous et d'elle ;
Et ſi je vis, ah ! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue !
De quels tranſports votre ame eſt-elle émue ?
Eſt-ce la haine ? Et ce fils condamné...

EUPHEMON père, *ſe levant et l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, et tout eſt pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame :
Je ſuis ton père.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme.
J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.
Non, ce n'eſt pas votre bien qu'il demande ;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien ; et s'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.

SCENE VII et dernière.

Les acteurs précédens, RONDON, madame CROUPILLAC, FIERENFAT, Recors, Suite.

FIERENFAT.

Ah ! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise ;
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, et connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc ?

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon ? mon frère ?

LISE.

Oui.

Mme CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement ! quoi ? c'est donc là mon drôle ?

FIERENFAT.

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort ſingulier rôle:
Tudieu, quel frère!

EUPHEMON père.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mme CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON fils *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.
Dans d'autres temps j'avais eu ſa tendreſſe.
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour ſalutaire,
Ma probité, ma maîtreſſe, mon père.
M'envîrez-vous l'inopiné retour
Des droits du ſang, et des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez... moi j'aime ſa perſonne;
Chacun de nous aura ſon vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monſieur, dans ſon cœur.

EUPHEMON père.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée :
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh ! bon cela.

Mme CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Toute ébaubie, et toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(*à Euphémon fils.*)
Vîte, épousez : le ciel vous favorise ;
Car tout exprès pour vous il a fait Lise ;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame et fidelle et sincère,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage....

LISE.

Oh ! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si surtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère :
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme et du bien.

Mme CROUPILLAC.

Eh ! fi vilain ! quel cœur sordide et chiche !
Faut-il toujours courtiser la plus riche ?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux ?
Ne suis-je pas en date la première ?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs sermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit ?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses ;
Nous plaiderons ; je montrerai les pièces.
Le parlement doit en semblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colère ;
Epouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON père *à Mme Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement
Dont vous flattez mon fils le préſident ;
Votre procès lui devrait plaire encore ;
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore :
Mais permettez que mes ſoins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpères,
Soyez unis, embraſſez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, et mon cœur le confeſſe,
Déſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE L'ENFANT PRODIGUE.

(*a*) Edition de 1738.

LISE.

Je le veux ;
Eh bien, ſachez.....

SCENE VI.

LISE, EUPHEMON père, FIERENFAT, RONDON, EUPHEMON fils, *l'épée à la main*, Mme CROUPILLAC, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vîte, qu'on l'environne ;
Point de quartier : ſaiſiſſez ſa perſonne.

RONDON, *aux exempts.*

Montrez un cœur au-deſſus du commun ;
Soyez hardis, vous êtes ſix contre un.

LISE.

Ah, malheureux ! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire ?

EUPHEMON fils.

Lâches, fuyez..... où ſuis-je ? c'eſt mon père !
(*il jette ſon épée.*)

EUPHEMON père.

Que vois-je ? hélas !

EUPHEMON fils, *aux pieds de ſon père.*

Un trop malheureux fils,
Qu'on pourſuivait, et qui vous eſt ſoumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'eſt lui.

FIERENFAT.

Mon frère ?

Mme CROUPILLAC.

O Ciel !

MARTHE.

Lui-même.

EUPHEMON fils.

Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort, &c.

Fin des Variantes.

LA PRUDE,

COMEDIE.

Repréſentée en 1747.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

CETTE pièce eſt bien moins une traduction qu'une eſquiſſe légère de la fameuſe comédie de *Wicherley* (*), intitulée *Plain dealer, l'homme au franc procédé.* Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le Miſanthrope en France. L'intrigue eſt infiniment plus compliquée, plus intéreſſante, plus chargée d'incidens ; la ſatire y eſt beaucoup plus forte et plus inſultante ; les mœurs y ſont d'une telle hardieſſe qu'on pourrait placer la ſcène dans un mauvais lieu, attenant un corps de garde. Il ſemble que les Anglais prennent trop de liberté, et que les Français n'en prennent pas aſſez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier ſon *Plain dealer* à la plus fameuſe appareilleuſe de Londres. On peut juger, par la protectrice, du caractère des protégés. La licence du temps de *Charles II* était auſſi débordée que le fanatiſme avait été ſombre et barbare du temps de l'infortuné *Charles I.*

Croira-t-on que chez les nations polies les termes de gueuſe, de p... de bor ... de

(*) Voyez ce que M. de *Voltaire* dit de *Wicherley* et de ſes ouvrages dans les *Mélanges en proſe.*

rufien, de m... de v... et tous leurs accompagnemens ſont prodigués dans une comédie où toute une cour très-ſpirituelle allait en foule ?

Croira-t-on que la connaiſſance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies et les plus brillantes, les traits d'eſprit les plus fins ſe trouvent dans le même ouvrage ?

Rien n'eſt cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes où il y ait autant d'eſprit. Mais c'eſt une ſorte d'eſprit qui s'évapore dès qu'il paſſe chez l'étranger.

Nos bienſéances, qui ſont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ſes parties ; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légère idée de la hardieſſe anglaiſe ; et cette imitation, quoique par-tout voilée de gaze, eſt encore ſi forte qu'on n'oſerait pas la repréſenter ſur la ſcène de Paris.

Nous ſommes entre deux théâtres bien différens l'un de l'autre : l'eſpagnol et l'anglais. Dans le premier, on repréſente JESUS-CHRIST, des poſſédés et des diables ; dans le ſecond, des cabarets et quelque choſe de pis.

PROLOGUE. (*)

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

Mme DU TOUR.

NON, je ne joûrai pas : le bel emploi vraiment ;
La belle farce qu'on apprête !
Le plaiſant divertiſſement
Pour le jour de LOUIS, pour cette auguſte fête,
Pour la fille des rois, pour le ſang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux eſprits, conſulté par les ſages,
Et pour la baronne de Sceaux !

VOLTAIRE.

Mais pour être baronne eſt-on ſi difficile ?
Je ſais que ſa cour eſt l'aſile
Du goût que les Français ſavaient jadis aimer;
Mais elle eſt le ſéjour de la douce indulgence.
On a vu ſon ſuffrage enſeigner à la France
Ce que l'on devait eſtimer:
On la voit garder le ſilence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

Mme DU TOUR.

Elle ſe taira donc, Monſieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît ?

(*) *La Prude* fut repréſentée ſur le théâtre d'Anet pour madame la ducheſſe *du Maine*. M. de *Voltaire* y joua, et fit ce prologue pour annoncer la pièce.

Mme DU TOUR.

Oh ! parce
Que l'on hait les mauvais plaiſans.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amuſemens ?

Mme DU TOUR.

Tout autre choſe.

VOLTAIRE.

Eh quoi ? des tragédies
Qui du théâtre anglais ſoient d'horribles copies ?

Mme DU TOUR.

Non, ce n'eſt pas ce qu'il nous faut ;
La pitié, non l'horreur, doit régner ſur la ſcène.
Des ſauvages Anglais la triſte Melpomène
Prit pour théâtre un échafaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la ſage et grave comédie
Où l'on inſtruit toujours, où jamais on ne rit,
Où Sénèque et Montagne étalent leur eſprit,
Où le public enfin bat des mains et s'ennuie ?

Mme DU TOUR.

Non, j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette eſpèce ;
Je ne puis ſouffrir la ſageſſe,
Quand elle prêche en brodequin.

VOLTAIRE.

Oh ! que voulez-vous donc ?

Mme DU TOUR.

De la ſimple nature,
Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la nobleſſe ſans enflure ;
Point de moralités ; une morale pure
Qui naiſſe du ſujet et ne ſe montre pas.
Je veux qu'on ſoit plaiſant ſans vouloir faire rire ;
Qu'on ait un ſtyle aiſé, gai, vif et gracieux :
Je veux enfin que vous ſachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baiſe les mains ; je renonce à vous plaire.
Vous m'en demandez trop : je m'en tirerais mal ;
Allez vous adreſſer à madame de Staal : (*)
Vous trouverez là votre affaire.

Mme DU TOUR.

Oh ! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaiſanterie.

VOLTAIRE.

Je le voudrais auſſi ; j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapſodie,
Indigne du ſéjour aux Grâces deſtiné.

Mme DU TOUR.

Eh, qui l'a donc voulu ?

(*) On connaît madame de *Staal* par ſes Mémoires, quoiqu'elle ait eu l'intention *de ne s'y peindre qu'en buſte*. Elle a fait auſſi quelques comédies où il y a du naturel, de la gaieté et du bon ton.

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu? Thérèse....
C'est une étrange femme : il faut, ne vous déplaise,
Quitter tout dès qu'elle a parlé.
Dût-on être berné, sifflé,
Elle veut à la fois le bal, et comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, soupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son esprit en tout temps est de tout occupé;
Et jugeant des autres par elle,
Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir;
Que tous les arts, ornés d'une grâce nouvelle,
De briller dans Anet se feront un devoir,
Dès que du Maine les appelle.
Passe pour les beaux-arts, ils sont faits pour ses yeux;
Mais non les farces insipides :
Gilles doit disparaître auprès des Euripides.
Je conçois vos raisons, et vous m'ouvrez les yeux.
On ne me joûra point.

Mme DU TOUR.

Quoi? que voulez-vous dire?
On ne vous joûra point?... on vous joûra, morbleu!
Je vous trouve plaisant de vouloir nous prescrire
Vos volontés pour règle... Oh! nous verrons beau jeu.
Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine,
Que d'apprendre un plat rôle, et de le répéter...

VOLTAIRE.

Mais....

Mme DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez difputer ?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait fur la fcène
Plus d'efprit, plus de fens, des mœurs, un meilleur ton...
Un ouvrage en un mot....

Mme DU TOUR.

Oui, vous avez raifon ;
Mais je veux qu'on vous fiffle, et j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaifant, vous ferez plaifanté :
Et ce plaifir en vérité
Vaut celui de la comédie.
Allons, et qu'on commence.

VOLTAIRE.

Oh, mais... vous m'avez dit...

Mme DU TOUR.

J'aurai mon dit, et mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de fcrupule.

Mme DU TOUR.

Vous voilà bien malade : il faut fervir les grands.
On amufe fouvent plus par fon ridicule
Que l'on ne plaît par fes talens.

VOLTAIRE.

Allons, foumettons-nous : la réfiftance eft vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaifirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, Meffieurs, qu'une centaine :
Vous me garderez le fecret.

AUTRE PROLOGUE,

Récité par M. de VOLTAIRE, *sur le théâtre de Sceaux, devant Madame* LA DUCHESSE DU MAINE, *avant la représentation de la comédie de la Prude.*

Le 15 décembre 1747.

O Vous ! en tous les temps par Minerve inspirée,
Des plaisirs de l'esprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce siècle glorieux,
Ce siècle des talens accordé par les dieux.
Vainement on se dissimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts superflus ;
Favorisez au moins ce faible crépuscule
Du beau jour qui ne brille plus.
Ranimez les accens des filles de Mémoire,
De la France à jamais éclairez les esprits ;
Et lorsque vos enfans combattent pour sa gloire,
Soutenez-la dans nos écrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux spectacles
Où les chants et la danse étalent leurs miracles ;
Daignez vous abaisser à de moindres sujets ;
L'esprit aime à changer de plaisirs et d'objets :
Nous possédons bien peu ; c'est ce peu qu'on vous donne ;
A peine en nos écrits verrez-vous quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puissent tant de beautés, dont les brillans attraits
Valent mieux, à mon sens, que les vers les mieux faits,
S'amuser avec vous d'une Prude friponne,

Qu'elles n'imiteront jamais !
On peut bien ſans effronterie
Aux yeux de la raiſon jouer la pruderie ;
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux eſt combattu :
Quand on fait devant vous la ſatire d'un vice ,
C'eſt un nouvel hommage , un nouveau ſacrifice
Que l'on préſente à la vertu.

PERSONNAGES.

Mme DORFISE, veuve.

Mme BURLET, ſa couſine.

COLETTE, ſuivante de *Dorfiſe*.

BLANFORD, capitaine de vaiſſeau.

DARMIN, ſon ami.

BARTOLIN, caiſſier.

Le chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de *Darmin*, déguiſée en jeune turc.

La ſcène eſt à Marſeille.

LA PRUDE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE, *habillée en turc.* (*)

Ah, mon cher oncle ! ah, quel cruel voyage !
Que de dangers ! quel étrange équipage !
Il faut encor cacher fous un turban
Mon nom, mon cœur, mon fexe et mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais, ma nièce,
Lorfque ton père eft mort conful en Gréce,
Quand nous étions tous deux après fa mort
Privés d'amis, de biens et de fupport,
Que ta beauté, tes grâces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funefte avantage ;
Pour comble enfin, quand un maudit bacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors ? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te mafquer, partir vîte ?

(*) Dans la pièce anglaife, cette jeune perfonne s'appelle *Fidelia*. Elle s'eft déguifée en garçon, et a fervi de page à *Manly*, capitaine de vaiffeau.

ADINE.

D'autres dangers ſont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma nièce, calme-toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune turc maſquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du ſexe et l'habit et la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi
Qu'un vieux bacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marſeille,
Loin des bachas, et près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanford eſt honnête homme ſans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois ſa plus douce eſpérance.

ADINE.

Qu'il ſe trompait!

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice, en te connaissant mieux.
Peut-il long-temps se coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude ?

ADINE.

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il est constant.

DARMIN.

Bon ! qui l'est en amours ?

ADINE.

Je crains Dorfise.

DARMIN.

Elle est trop intrigante ;
Sa pruderie est, dit-on, trop galante ;
Son cœur est faux, ses propos médisans.
Ne crains rien d'elle, on ne trompe qu'un temps.

ADINE.

Ce temps est long, ce temps me désespère.
Dorfise trompe ! et Dorfise a su plaire !

DARMIN.

Mais, après tout, Blanford t'est-il si cher ?

ADINE.

Oui ; dès ce jour, où deux vaisseaux d'Alger (*)
Si vivement sur les flots l'attaquèrent,
Ah ! que pour lui tous mes sens se troublèrent !

(*) Dans l'anglais, ce n'est pas contre des vaisseaux d'Alger que le capitaine a combattu, mais contre des hollandais.

Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſait pour lui comme pour vous ;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, et le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire ;
Mais ſon humeur, et ſon auſtérité,
Ont-ils pu plaire à ta ſimplicité ?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux ; et j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon ;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ſes défauts le plus grand c'eſt Dorſiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſaurait plaire ?
Hélas ! du jour que par un ſort heureux
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'aperçût ma feinte :
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous en, ménagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorſiſe adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée ;
Je ne veux pas qu'il connaiſſe en ce jour
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE.

Je veux, dès ce ſoir même,
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vîte on ſe met en couvent,
Tout à loiſir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le temps tout ſe fera, te dis-je.
Un ſoin plus triſte à préſent nous afflige ;

Car dans l'inftant, où ce du Gué (*) nouveau
Si noblement fit fauter fon vaiffeau,
Je vis fauter fes biens et ma fortune ;
A tous les deux la misère eft commune.
Et cependant à Marfeille arrivés,
Remplis d'efpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un fecours néceffaire.
L'amour n'eft pas toujours la feule affaire.

ADINE.

Quoi ! lorfqu'on aime, on pourrait faire mieux ?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le temps ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, eft aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour fans héritage,
Trifte et confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous penfez donc que dans votre détreffe,
Pour vous, mon oncle, il n'eft plus de maîtreffe,
Et que d'abord votre veuve Burlet
En vous voyant vous quittera tout net ?

DARMIN.

Mon trifte état lui fervirait d'excufe.
Souvent, hélas ! c'eft ainfi qu'on en ufe.
Mais d'autres foins je fuis embarraffé ;
L'argent me manque, et c'eft le plus preffé.

(*) Allufion au célèbre *du Gué Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eus la France.

SCENE

SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

Bon, de l'argent! dans le ſiècle où nous ſommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes!
Vive embraſſade, et fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais auſſitôt qu'on a ſu ma misère,
D'auprès de moi la foule a diſparu;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il eſt très-corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blaſés en tout, auſſi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux ſeuls tout remplis:
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les deſtins n'ont jamais captivées,
Et qui ſe font un plaiſir généreux
De rechercher un ami malheureux,

J'en connais peu ; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort eſt le dieu de ce monde ;
Et je voudrais qu'ainſi que mon vaiſſeau,
Le genre-humain fût abymé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la ſentence.

ADINE.

Le monde eſt faux, je le crois ; mais je penſe
Qu'il eſt encore un cœur digne de vous,
Fier, mais ſenſible, et ferme, quoique doux :
De vos deſtins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il ſe peut, davantage ;
Tendre en ſes vœux, et conſtant dans ſa foi.

BLANFORD.

Le beau préſent ! où le trouver ?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous ! allez, jeune homme que vous êtes ;
Suis-je en état d'entendre vos ſornettes ?
Pour plaiſanter prenez mieux votre temps.
Oui, dans ce monde, et parmi les méchans,
Je ſais qu'il eſt encor des ames pures,
Qui chériront mes triſtes aventures.
Je ſuis heureux, dans mon ſort abattu ;
Dorfiſe au moins ſait aimer la vertu.

ADINE.

Ainfi, Monfieur, c'eft de cette Dorfife
Que pour toujours je vois votre ame éprife ?

BLANFORD.

Affurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé
En fa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Gréce,
S'il m'en fouvient, vous deftinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal deftiné ;
J'ai mieux choifi ; je fuis déterminé
Pour la vertu qui du monde exilée
Chez ma Dorfife eft ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite eft rare ; il me furprend ;
Mais fon bonheur me femble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon, et je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi
Comment Dorfife, avec fa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous feul l'attire,
Depuis un an ceffa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poſte allât en pleine mer ?
Avant ce temps, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle....
D'un air ſi vrai, d'un eſprit ſi ſenſé....
Rien d'affecté, d'obſcur, d'embarraſſé ;
Point d'eſprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle ; et voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâliſſez.

BLANFORD, *avec empreſſement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, Monſieur ?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur ! quel ton ! une fille à ſon âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je ſuis étonné
Qu'à cet excès il ſoit efféminé.
Etait-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir aſſis ;
Il était né pour aller à Paris
Nous étaler ſur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il eſt idolâtre.
C'eſt un Narciſſe.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'eſt pas moi que j'aime.
Je ſuis plus près de me haïr moi-même ;
Je n'aime rien qui me reſſemble.

BLANFORD.

Enfin
C'eſt à Dorfiſe à régler mon deſtin.
Bien convaincu de ſa haute ſageſſe,
De l'épouſer je lui paſſai promeſſe ;
Je lui laiſſai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grâce au ciel, par ma juſte franchiſe,
Confié tout à ma chère Dorfiſe.
J'ai confié Dorfiſe et ſon deſtin
A la vertu de monſieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caiſſier ?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah ! vous avez ſans doute bien choiſi ;
Toujours heureux en maîtreſſe, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute ; et leur abſence
Me fait ici ſécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en puis plus, je ſors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous ?

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands ; leurs traits s'appeſantiſſent ;
Ils ceſſeront.... ſi les vôtres finiſſent.

(elle ſort.)

BLANFORD.

Je ne ſais... mais ſon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eſt aimable, il vous eſt attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon, et la moindre fortune
Qui me viendra ſera pour lui commune.
Dès que Dorſiſe avec ſa bonne foi
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait ; mais les ſoins et le temps
Forment le cœur et l'air des jeunes gens :
Il a des mœurs, il eſt modeſte, ſage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,

Qu'il rougiſſait aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas là pourtant ce qu'il eſpère.
Mais, allons donc chez Dorſiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait reſter encore à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier ?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc que madame Dorſiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe ?

BLANFORD.

Et pourquoi non ? ſi je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe pourra que j'en ſois mépriſé ;
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé.
Et j'avoûrai qu'en ſon humeur badine,
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de ſon cœur ainſi déſemparé,
Que ferez-vous ?

DARMIN.

Moi ? rien : je me tairai,
En attendant qu'à Marſeille ſe rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami ! dites-vous ?
Lui ? notre ami ?

DARMIN.

Sa tête eſt fort légère ;
Mais dans le fond c'eſt un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, ſoyez ſûr
Que l'amitié veut un eſprit plus mûr ;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le ſage
Aime-t-il tant ? . . . Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut ſans honte emprunter ſon argent.

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

BONJOUR, très-chers ; vous voilà donc en vie ?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bonjour ! dis-moi, quel eſt ce bel enfant,
Que j'ai vu là dans cet appartement ?
D'où vous vient-il ? était-il du voyage ?
Eſt-il grec, turc ? eſt-il ton fils, ton page ?
Qu'en faites-vous ? Où ſoupez-vous ce ſoir ?
A quels appas jetez-vous le mouchoir ?
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits de batailles ?
Dans ce pays avez-vous un patron ?

BLANFORD.

Non.

Le chevalier MONDOR.

Quoi ! tu n'as jamais fait ta cour ?

BLANFORD.

Non.

J'ai fait ma cour ſur mer ; et mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices ;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le chevalier MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en ſon temps tout voir, tout reconnaître.

Le chevalier MONDOR.

Va, dans ſon temps ces nobles ſentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en ſommes fort près; et notre gloire
N'a pas le ſou.

Le chevalier MONDOR.

Je ſuis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher Chevalier, il te faut avouer....

Le chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier....

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte

Le chevalier MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte

DARMIN.

De tout le bien

Le chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté,

DARMIN.

Que ſur la mer

Le chevalier MONDOR.

A qui ſans vanité,

DARMIN.

Il rapportait

Le chevalier MONDOR.

Après bien du myſtère,

DARMIN.

Dans ſon vaiſſeau.

Le chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'eſt un malheur.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur et ſi fière et ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque et follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe,
Cette beauté ſi fière?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt Dorſiſe.

BLANFORD, *en riant.*

Dorſiſe.... ah... bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là ?

Le chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance ;
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher : la femme la moins folle
Ne ſe plaint point lorſqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, apprenez
Qu'à ſes vertus mes jours ſont deſtinés,
Qu'elle eſt à moi, que ſa juſte tendreſſe
De m'épouſer m'avait paſſé promeſſe,
Qu'elle m'attend pour m'unir à ſon ſort.

Le chevalier MONDOR, *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

(*à Darmin.*)

Il a, dis-tu, beſoin dans ſa détreſſe
D'autres billets payables en eſpèce.
Tiens, cher Darmin.

(*il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous en bien.

DARMIN.

Quoi ! vous voulez ? . . .

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grâce insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne ;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami ?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvait, m'enlèverait ma femme ;
Qui dès ce soir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens !
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorsise,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(*il veut s'en aller.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Que dis-tu là ? mon cher Darmin ! comment ?
Elle est ici, Dorsise ?

Le chevalier MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

O juste Ciel !

Le chevalier MONDOR.

Eh bien, quelle merveille ?

BLANFORD.

Dans sa maison ?

Le chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD, *à part.*

Pour me revoir ! ô Ciel ! je te rends grâce ;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit ;
Car plus on est de fous, et plus on rit.

BLANFORD. (*il va à la porte.*)

Heurtons.

Le chevalier MONDOR.

Frappons.

COLETTE, *en dedans de la maison.*

Qui va là ?

BLANFORD.

Moi.

Le chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le chevalier MONDOR.

COLETTE, *ſortant de la maiſon.*

BLANFORD ! Darmin ! quelle ſurpriſe extrême !
Monſieur !

BLANFORD.

Colette !

COLETTE.

Hélas ! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien-venu.

BLANFORD.

Le juſte ciel, propice à ma tendreſſe,
M'a conſervé pour revoir ta maîtreſſe.

COLETTE.

Elle ſortait tout à l'inſtant d'ici.

DARMIN.

Et ſa couſine ?

COLETTE.

Et ſa couſine auſſi.

BLANFORD.

Eh ! mais, de grâce, où donc eſt-elle allée ?
Où la trouver ?

COLETTE, *feſant une révérence de prude.*

Elle eſt à l'aſſemblée.

BLANFORD.

Quelle aſſemblée ?

COLETTE.

Eh ! vous ne ſavez rien ?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marſeille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à ſa place un noble et digne ennui,
Et noblement par de ſages cabales,
De leur prochain réprimer les ſcandales,
Et Dorfiſe eſt en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un ſi grand étourdi
Eſt-il ſouffert d'une beauté ſévère ?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'aſſemblée où va-t-elle ?

COLETTE.

On ne ſait,
Faire du bien ſourdement.

BLANFORD.

En ſecret !
C'eſt-là le comble. Eh ! puis-je en ſa demeure,
Pour lui parler, avoir auſſi mon heure ?

Le chevalier MONDOR.

Va, c'eſt à moi qu'il le faut demander ;
Sans riſquer rien je puis te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Reſpectez-la ; c'eſt ce qu'il vous faut faire ;
Et gardez-vous de la déſapprouver.

DARMIN.

Et ſa couſine, où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient enſemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les aſſemble ;
Et la couſine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, ſe donne du bon temps ;
Et d'une table, et propre, et bien ſervie,
Preſque toujours vole à la comédie.
Enſuite on danſe, ou l'on ſe met au jeu :
Toujours chez elle et grand'chère, et beau feu,
De longs ſoupers et des chanſons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaiſans qu'elles ;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, et riches bagatelles,
Qu'Hébert (*) invente à Paris pour les belles ;
Le jour, la nuit, cent plaiſirs renaiſſans,
Et de médire à peine a-t-on le temps.

(*) Fameux marchand de curioſités.

Le chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'eſt ainſi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la ſuivre ?

COLETTE.

Par-tout, Monſieur, car du matin au ſoir,
Dès qu'elle ſort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle aſſemblât un ſpectacle,
Jeu, bal, toilette, et muſique et ſoupé;
Son cœur toujours eſt de tout occupé.
Vous la verrez, et ſa joyeuſe troupe,
Fort tard chez elle, et vers l'heure où l'on ſoupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon ſens.
Peut-on chérir ce bruyant aſſemblage
De tous les goûts, qu'eut le ſexe en partage ?
Il vous ſied bien, dans vos triſtes ſoupirs,
De ſuivre en pleurs le char de ſes plaiſirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans ſa misère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, duſſé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaiſirs et l'honneur:
Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude, en ſa vertu ſévère,

Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en ſecret ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien, tantôt nous viendrons l'un et l'autre,
Et vous verrez mon choix, et moi le vôtre.

Le chevalier MONDOR.

Oui, revenez, et vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc ?

Le chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi !

Le chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras... Adieu.

SCENE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Ça, penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule et la bonne fortune,
Vont bien enſemble, et la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi? vous penſez....

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment parfois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même
Chercher mon ſort, et ſavoir ſi l'on m'aime.
(il ſort.)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom! le pauvre homme! il me fait grand'pitié.
Que je te loue, ô deſtin favorable,
Qui me fais prendre une femme eſtimable!
Que dans mes maux je bénis mon retour!
Que ma raiſon augmente mon amour!
Oh! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.

C'eſt trop long-temps courir , craindre , eſpérer :
Voilà le port où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte ?
Le monde eſt fou , ridicule , ou funeſte;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non , dans ce monde il n'eſt pas un ami ;
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe ;
On eſt aimé , mais c'eſt de ſa maîtreſſe :
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir ;
Mais une femme, et tendre, et belle, et ſage,
De la nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, madame BURLET, le chevalier MONDOR.

DORFISE.

Adoucissez, monſieur le Chevalier,
De vos diſcours l'excès trop familier :
La pureté de mes chaſtes oreilles
Ne peut ſouffrir des libertés pareilles.

Le chevalier MONDOR, *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertés ;
Vous me grondez ; mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux ſi courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encore!

Mme BURLET.

Eh bien, je ſuis de ſon côté ;
Vous affectez trop de ſévérité.
La liberté n'eſt pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien ſembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer et l'oreille et la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une et l'autre ; et fermez, croyez-moi,
Votre maison à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine.
Comment souffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon qui, brillant sans esprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit ?
Damon qui fait pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même ?
Et ce robin parlant toujours de lui ?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui ?
Et mon cousin, qui....

Le chevalier MONDOR.

C'en est trop, Madame ;
Chacun son tour ; et si votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon style
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par....

DORFISE.

Ah ! n'en faites rien :
Il n'appartient qu'aux personnes de bien
De châtier, de gourmander le vice.
C'est à mes yeux une horrible injustice
Qu'un libertin satirise aujourd'hui
D'autres mondains moins vicieux que lui.

Lorſque j'en veux à l'humaine nature,
C'eſt zèle, honneur et vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah Dieu! que je le hais,
Ce monde infame!

Mme BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas! et pour votre ruine.

Mme BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, couſine?
Haïſſez-vous ce monde?

DORFISE.

Horriblement.

Le chevalier MONDOR.

Tous les plaiſirs?

DORFISE.

Epouvantablement.

Mme BURLET.

Le jeu? le bal?

Le chevalier MONDOR.

La muſique? la table?

DORFISE.

Ce ſont, ma chère, inventions du diable.

Mme BURLET.

Mais la parure, et les ajuſtemens?
Vous m'avoûrez.....

DORFISE.

Ah! quels vains ornemens!

Si

Si vous ſaviez à quel point je regrette
Tous les inſtans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaiſir de me voir ;
Mon œil bleſſé craint l'aſpect d'un miroir.

Mme BURLET.

Mais cependant, ma ſévère Dorſiſe,
Vous me ſemblez bien coiffée et bien miſe.

DORFISE.

Bien ?

Le chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mme BURLET.

Votre ſage beauté,
Quoi qu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi ? juſte Ciel !

Mme BURLET.

Parle-moi ſans myſtère.
Je crois, ma foi, que ta ſévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'eſt pas mal fait. (*en montrant Mondor.*)

Le chevalier MONDOR.

Ah !

Mme BURLET.

C'eſt un jeune homme
Fort beau, fort riche.

Le chevalier MONDOR.

Ah!

DORFISE.

Ce diſcours m'aſſomme.
Vous propoſez l'abomination.
Un beau jeune homme eſt mon averſion;
Un beau jeune homme! ah! fi!

Le chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous et moi j'en ſuis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient ſans vaiſſeau,
Eſt-il ſi riche, et ſi jeune, et ſi beau?

DORFISE.

Il eſt ici? quoi, Blanford?

Le chevalier MONDOR.

Oui, ſans doute.

COLETTE, *en entrant avec précipitation.*

Hélas! je viens pour vous apprendre....

DORFISE *à Colette à l'oreille.*

Ecoute.

Mme BURLET.

Comment?

DORFISE *au chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ſes défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le chevalier MONDOR.

Il vit ; et le corſaire
Veut me couler à fond, et croit vous plaire.

DORFISE, *en ſe retournant vers Colette.*

Colette, hélas !

COLETTE.

Hélas !

DORFISE.

Ah, Chevalier,
Pourriez-vous point ſur mer le renvoyer ?

Le chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mme BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, ſon ami ſi fidelle ?
Viendra-t-il point ?

Le chevalier MONDOR.

Il eſt venu ; Blanford
L'a raccroché dans je ne ſais quel port.
Ils ont ſur mer donné, je crois, bataille,
Et ſont ici n'ayant ni ſou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh, oui, vraiment. Je penſe tout à l'heure
Que je l'ai vu tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans?
Un teint de rose?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin?

Le chevalier MONDOR.

C'est une créature
Qu'à son plaisir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il est sage, bien né,
Je veux par vous qu'il me soit amené...
Quoiqu'il soit jeune.

Mme BURLET.

Et moi, je veux sur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, et lui portez
Trois cents louis, que je crois bien comptés;
(*elle donne une bourse à la Fleur, qui est derrière elle.*)
Et qu'à souper Blanford et lui se rendent.
Depuis long-temps tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:

J'aime furtout fa complaifance aimable,
Et fa vertu liante et fociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'eft pas de cette humeur;
Il eft fi férieux !

Le chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur !

DORFISE.

Oui, fi jaloux...

Le chevalier MONDOR, *interrompant brufquement.*

Cauftique.

DORFISE.

Il eft...

Le chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiffez-moi donc parler; il eft....

Le chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eft enfin fort dangereux pour moi.

Mme BURLET.

On dit qu'il a très-bien fervi le roi,
Qu'il s'eft fur mer diftingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il eft incommode fur terre ! (*)

(*) Il y a dans l'anglais : Vous m'avouerez qu'il a une belle phyfionomie, un air mâle; oui, il reffemble à un farrazin peint fur l'enfeigne d'un cabaret, il a du courage

Le chevalier MONDOR.

Il eſt encore....

DORFISE.

Oui.

Le chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

Mme BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promeſſes
De quelque eſpoir ont flatté ſes tendreſſes ?

DORFISE.

Depuis ce temps j'ai par excès d'ennui
Quitté le monde, à commencer par lui :
Le monde et lui me rendent ſi craintive.

SCENE II.

DORFISE, Mme BURLET, le chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MADAME !

DORFISE.

Eh bien ?

comme le bourreau, il tuera un homme qui aura les mains liées, et il n'a que de la cruauté ; ce qui ne reſſemble pas plus au courage, que la médiſance continuelle ne reſſemble à de l'eſprit.

COLETTE.

Monſieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel ! . . . .

Mme BURLET.

Darmin eſt avec lui ?

COLETTE.

Madame, oui.

Mme BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je ſens une douleur profonde ;
Je me retire, et je veux fuir le monde.

Le chevalier MONDOR.

Avec moi donc ?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, ſans vous.

(elle ſort.)

SCENE III.

Mme BURLET, BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN *à Mme Burlet.*

MADAME, enfin, ſouffrez qu'à vos genoux. . .

Mme BURLET, *courant au-devant de Darmin.*

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie ;

Nous causerons ; mon carrosse est là-bas.
(*à Blanford.*)
Et vous, rigris, y viendrez-vous ?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle et joyeuse,
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.
(*au jeune Adine.*)
Et nous, jeune homme, allons trouver Dorsise.
(*Mme Burlet sort avec le chevalier et Darmin, qui lui donnent chacun la main, et Blanford continue.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

VOYONS une ame au seul devoir soumise,
Qui pour moi seul, par un sage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour ;
Et qui sait joindre à cette ardeur flatteuse
Une vertu modeste et scrupuleuse.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec soin.
De sa vertu je veux être témoin ;

En

En la voyant je puis beaucoup m'inftruire.

BLANFORD.

C'eft très-bien dit ; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le fort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être ;
Rien ne fera plus utile pour vous
Que de hanter un efprit fage et doux,
Dont le commerce en votre ame affermiffe
L'honnêteté, l'amour de la juftice,
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je fens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Eft pour votre âge une excellente école ;
L'efprit s'y forme, on y règle fon cœur ;
Sa maifon eft le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien, allons avec vous dans ce temple ;
Mais je fuivrai bien mal fon rare exemple,
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi ?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu ;
Quoique la forme en foit un peu févère,
Le fonds m'en charme, et vous m'avez fu plaire ;

Mais pour Dorfife....

BLANFORD, *en allant à la porte de Dorfife.*

Ah! c'eft trop fe flatter
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter;
Mais croyez-moi, fi l'honneur vous domine:
Voyez Dorfife, et fuyez fa coufine.

(*il veut entrer.*)

COLETTE, *fortant de la maifon et refermant la porte.*

(*il heurte.*)

On n'entre point, Monfieur.

BLANFORD.

Moi!

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment?
Moi refufé?

COLETTE.

Dans fon appartement
Pour quelque temps Madame eft en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, Monfieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas ! ſuivons, et voyons quelle iſſue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCENE V.

COLETTE *ſeule.*

Il va la voir, il va découvrir tout.
Je meurs de peur ; ma maîtreſſe eſt à bout.
Ah ! ma maîtreſſe, avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage !
De vous donner au caiſſier Bartolin !
Eh, que dira notre public malin ?
Oh, que la femme eſt d'une étrange eſpèce !
Et l'homme auſſi. . . Quel excès de faibleſſe !
Madame eſt folle, avec ſon air malin ;
Elle ſe trompe, et trompe ſon prochain,
Paſſe ſon temps, après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſottiſes.
Le goût l'emporte, et puis on voudrait bien
Ménager tout, et l'on ne garde rien.
Maudit retour, et maudite aventure !
Comment Blanford prendra-t-il ſon injure ?
Dans la maiſon voici donc trois maris ;
Deux ſont promis, et l'autre eſt, je crois, pris :
Femme en tel cas ne ſait auquel entendre.

SCENE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME, eh bien, quel parti faut-il prendre ?

DORFISE.

Va, ne crains rien, on ſait l'art d'éblouir,
De différer pour ſe faire chérir.
L'homme ſe mène aiſément ; ſes faibleſſes
Font notre force, et ſervent nos adreſſes.
On s'eſt tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (et le ciel l'accompagne !)
Chez Bartolin ſon ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du temps, il ſuffit.

COLETTE.

Ah ! le diable
Vous fit ſigner ce contrat déteſtable !
Qui, vous, Madame, avoir un Bartolin !

DORFISE.

Eh, mon enfant ! le diable eſt bien malin.
Ce gros caiſſier m'a tant perſécutée.
Le cœur ſe gagne ; on tente, on eſt tentée.
Tu ſais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais ſans appui, ſans richeſſe,
Faible ſurtout; car tout vient de faibleſſe.
L'étoile eſt forte, et c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il eſt des temps dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant ſacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier:
Il eſt joli.

DORFISE.

Je voulais du myſtère:
Je n'aime pas d'ailleurs ſon caractère;
Je le ménage; il eſt mon complaiſant,
Mon émiſſaire, et c'eſt lui qui répand,
Par ſon babil et ſa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin eſt ſi vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Et ſon eſprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLETTE.

Quoi, mais ?

DORFISE.

Le destin, le caprice,
Mon triste état, quelque peu d'avarice,
L'occasion, je . . . je me résignai,
Je devins folle ; en un mot je signai.
Du bon Blanford je gardais la cassette.
D'un peu d'argent mon amitié discrète
Fit quelques dons par charité pour lui.
Eh, qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant sa vieille flamme,
Viendrait chercher sa cassette et sa femme ?

COLETTE.

Chacun disait ici qu'il était mort ;
Il ne l'est point ; lui seul est dans son tort.

DORFISE, *reprenant l'air de prude.*

Ah ! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine
Tous ses bijoux, hélas ! qu'il les reprenne :
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conserve, les aime,
En est jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

Le chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le chevalier MONDOR.

CHASSERONS-NOUS ce rival plein de gloire,
Qui me méprife, et s'en fait tant accroire ?

ADINE, *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le chevalier entrait brufquement.*

Ecoutons bien.

Le chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux ;
Il faut punir fon air avantageux.
Je fuis à vous ; avec plaifir je laiffe
Au vieux Darmin fa petite maîtreffe.
A le troubler on n'a que de l'ennui ;
On perd fa peine à fe moquer de lui.
C'eft ce Blanford, c'eft fa vertu févère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on défefpère.
Il croit qu'on doit ne lui refufer rien,
Par la raifon qu'il eft homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE, *d'un air modefte et févère, après avoir regardé Adine.*

Vous vous moquez ! j'ai pour monfieur Blanford
Un vrai refpect, et je l'eftime fort.

Le chevalier MONDOR.

Il eſt de ceux qu'on eſtime et qu'on berne,
Eſt-il pas vrai ?

ADINE, *à part.*

Que ceci me conſterne !
Elle eſt conſtante, elle a de la vertu !
Tout me confond ; elle aime ; ah, qui l'eût cru !

DORFISE.

Que dit-il là ?

ADINE, *à part.*

Quoi ! Dorfiſe eſt fidelle ?
Et pour combler mon malheur, elle eſt belle.

DORFISE *au chevalier, après avoir regardé Adine.*

Il dit que je ſuis belle.

Le chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort,
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas ! je me retire.

DORFISE, *au chevalier.*

Vous vous moquez.

(*à Adine.*)

Reſtez, reſtez ici.

(*au chevalier.*)

Oſez-vous bien le renvoyer ainſi ?

(*à Adine.*)

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :

L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu :
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le chevalier MONDOR.

Eh ! laiſſez-là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE, *fièrement.*

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Çà, quel âge avez-vous ?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne ; et le vice eſt charmant ;
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames !
Défiez-vous de vous-même, et des femmes ;
Prenez bien garde au ſouffle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie ;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux ;
Son innocence a des charmes ſi doux !

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE, *s'approchant d'Adine.*

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, et comment on vous nomme ?

ADINE.

J'ai nom Adine ; en Gréce je ſuis né ;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait !

Le chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuſe !
Quoi ! je vous peins mon ardeur amoureuſe,
Et vous parlez encore à cet enfant ?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE, *doucement.*

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, le chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME !

DORFISE.

Eh bien ?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'aſſemblée.

DORFISE.

Oui, j'y ferai rendue
Dans peu de temps.

Le chevalier MONDOR.

Quel meffage ennuyeux !
Quand nous ferons affemblés tous les deux,
Nous cafferons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces confpirations
Contre les goûts, contre les paffions.
Il vous fied mal, jeune encor, belle et fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche,
Contre les ris, les jeux et les amours,
De blafphémer ces dieux de vos beaux jours,
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales fombres,
Se lamenter, fans gofier et fans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaifirs des vivans.
Je vais, je vais de ces fempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles,
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre ;
Cher Chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,

Vous annoncer.

(*il ſort.*)

DORFISE.

Ah quel extravagant !

(*au jeune Adine.*)

Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,

D'un pareil fou ; ſoyez diſcret et ſage.

Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant !

ADINE, *ſe retournant.*

Quoi ?

DORFISE.

Le beau teint ! l'air ingénu, charmant !

Et vertueux !... Je veux que par la ſuite

Dans mon loiſir vous me rendiez viſite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour aſſidument.

Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême.

Le trahit-on ? je l'ignore, mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *revenant, conduiſant de l'œil Adine qui la regarde.*

J'AIME, dit-il ; quel mot ! Ce beau garçon
Déjà pour moi ſent de la paſſion ?
Il parle ſeul, me regarde, s'arrête ;
Et je crains fort d'avoir tourné ſa tête.

COLETTE.

Avec tendreſſe il lorgne vos appas.

DORFISE.

Eſt-ce ma faute ? ah ! je n'y conſens pas.

COLETTE.

Je le crois bien : le péril eſt trop proche ;
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche ;
Je crains ſurtout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE, *en ſoupirant.*

Que ce turc eſt joli !
Le crois-tu turc ? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air ſi doux, la figure ſi belle ?
Je crois pour moi qu'il ſe convertira.

COLETTE.

Je crois pour moi que dès qu'on apprendra

Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu fera fort décriée :
Ce petit turc de peu vous fervira ;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-temps entière confiance :
Mais Bartolin eft un brutal jaloux ;
Et c'eft bien pis, Madame, il eft époux.
Le cas eft trifte, il a peu de femblables.
Ces deux rivaux feraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eft l'objet de mes vœux,
C'eft mon devoir ; il faut en confcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui furviendrait,
Si mon état trop tôt fe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez confeil d'eux.

DORFISE.

Ah, oui, prenons vîte.

COLETTE.

Eh bien, de qui?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit.... là.... tu m'y fais ſonger.

COLETTE.

Lui, des conſeils ? lui, Madame, à ſon âge ?
Sans barbe encore ?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage,
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter ;
Il me pourrait procurer des lumières
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu ſens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monſieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort néceſſaire.

DORFISE, *tendrement et d'un air embarraſſé.*

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec diſcrétion
Il vînt dîner avec moi ?

COLETTE.

Tout de bon !
Vous, qui craignez ſi fort la médiſance ?

DORFISE, *d'un air fier.*

Je ne crains rien ; je fais comme je penſe :
Quand on a fait ſa réputation,
On eſt tranquille à l'abri de ſon nom.

Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant,
Sacrifions un dîner innocent,
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine :
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part....

COLETTE.

Pourquoi non ?
C'est très-bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre ; on peut, sans être en peine,
Dessous son nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offense personne ;
Nul n'en rougit, et nul ne s'en étonne :
Mais par hasard, quand des dames de bien
Font une chute, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chutes ! moi ! Je n'ai dans cette affaire,
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.

J'ai

J'ai ſigné ; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument madame Bartolin.
On a des droits ; et c'eſt tout : et peut-être
On va bientôt ſe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent.
Si ce beau turc a pour moi du penchant,
C'en eſt aſſez ; tout ira bien s'il m'aime.
Je ſuis encor maîtreſſe de moi-même ;
Heureuſement, je puis tout terminer.
Va-t-en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table
Avec décence un jeune homme eſtimable,
Un cœur tout neuf, un air frais et vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil ?

COLETTE.

Un bon conſeil ! ah ! rien n'eſt plus louable :
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui ? Que je ſuis inquiète !
On frappe, il vient. Colette, holà ! Colette ;
C'eſt lui, c'eſt lui.

COLETTE.

Non, c'eſt le chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi, qui court, ſaute, ſemille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, fretille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous ;
Je l'ai chaſſé d'un air entre aigre et doux.

DORFISE.

A ma couſine il faut qu'on le renvoie.
Ah ! que je hais leur inſipide joie !
Que leur babil eſt un trouble importun !
Chaſſez-les-moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mon grec.

COLETTE.

Oui, c'eſt lui, ce me ſemble.

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENTREZ, Monfieur, bonjour, Monfieur... je tremble.
Affeyez-vous....

ADINE.

Je fuis tout interdit....
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE, *tendrement.*

Eh bien, c'eft moi, qui fuis cette autre.
Raffurez-vous; quelle peur eft la vôtre?
Avec Blanford ma coufine aujourd'hui
Dîne dehors: tenez-moi lieu de lui.

(*elle le fait affeoir.*)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, Madame?
Eft-il un feu comparable à fa flamme?
Et quel mortel égalerait fon cœur
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle;
Votre amitié paraît vive et fidelle:
J'admire en vous un fi beau naturel.

ADINE.

C'eft un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous ? La charmante jeuneſſe
Doit éprouver une honnête tendreſſe :
Par de ſaints nœuds il faut qu'on ſoit lié ;
Et la vertu n'eſt rien ſans l'amitié.

ADINE.

Ah ! s'il eſt vrai qu'un naturel ſenſible
De la vertu ſoit la marque infaillible,
J'oſe vous dire ici ſans vanité
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois deſtinée
A cultiver une ame ſi bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, auſſi vif que prudent,
Qui poſſédât les grâces du jeune âge,
Sans en avoir l'empreſſement volage ;
Et je me trompe, à votre air tendre et doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marſeille ?

(*elle approche ſon fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Gréce, et le brave Blanford
En ce pays me paſſa ſur ſon bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troiſième
A mon oreille eſt un plaiſir extrême.
Mais, dites-moi pourquoi ce front charmant
Et ſi français eſt coiffé d'un turban ?
Seriez-vous turc ?

ADINE.

La Gréce eſt ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru ? la Gréce eſt en Turquie ?
Que votre accent, que ce ton grec eſt doux !
Que je voudrais parler grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable et vive
D'un vrai français, et ſa grâce naïve !
Que la nature entre nous ſe méprit
Quand par malheur un grec elle vous fit !
Que je bénis, Monſieur, la Providence
Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE.

Hélas ! j'y ſuis, et c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux !

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah ! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde ;
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde ;

Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement ?

ADINE.

Eh, oui, Madame. Une femme intrigante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente ;
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard !
Elle eſt hardie, et pourtant pleine d'art ;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah ! que je ſouffre, et qu'il me ſemble dur
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur !

DORFISE.

Voyez la maſque ! une femme infidelle !
Puniſſons-la, mon fils : çà, quelle eſt-elle ?
De quel pays ? quel eſt ſon rang ? ſon nom ?

ADINE.

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?
Vous poſſédez auſſi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune et diſcret ! je vais, moi, m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une perſonne honnête,
Riche, eſtimée, et ſurtout poſſédant
Un cœur tout nœuf, mais ſolide et conſtant,

Tel qu'il en eſt très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie ;
Que diriez-vous ? que vous en ſemblerait ?

ADINE.

Mais.... je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah ! c'eſt trop loin pouſſer la défiance :
Ayez, mon fils, un peu plus d'aſſurance.

ADINE.

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux,
Vous le ſavez, ſont un peu ſoupçonneux.

DORFISE.

Eh, quels ſoupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, et que je vous contemple ?

ADINE.

J'ai des ſoupçons que vous avez deſſein
De m'éprouver.

DORFISE, *en s'écriant.*

Ah le petit malin !
Qu'il eſt ruſé ſous cet air d'innocence !
C'eſt l'Amour même au ſortir de l'enfance.
Allez-vous en : le danger eſt trop grand ;
Je ne veux plus vous voir abſolument.

ADINE.

Vous me chaſſez ; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte.

Là, revenez. Mon eſtime eſt au point
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez monſieur Blanford de même :
Eſtime-t-on deux hommes à la fois ?

DORFISE.

Oh ! non, jamais ; et les aimables lois
De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccède, et non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-temps avec raiſon.
On fait vingt choix avant d'en faire un bon ;
On ſuit une ombre ; au haſard on s'éprouve ;
Toujours on cherche, et rarement on trouve :
L'inſtinct ſecret vole après le vrai bien....

(*vivement et tendrement.*)

Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh ! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins,
Et nous ſerions attrapés l'un et l'autre.

DORFISE.

Attrapés! vous! quelle idée eſt la vôtre?
Mon bel enfant, je prétends... Ah! pourquoi
Venir ſi tôt m'interrompre?... Eh, c'eſt toi!

SCENE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE, *avec empreſſement.*

TRÈS-IMPORTUNE, et très-triſte de l'être;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir, c'eſt monſieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu? je l'attendais demain;
Il m'a trompée, il revient, le barbare!

COLETTE.

Le contre-temps eſt encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaiſſant le patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô Ciel!

COLETTE.

Point, Madame; tant pis;
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui;
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à préſent, dans un doux tête à tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, et l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE *à Colette.*

Ecoute, toi, demeure.
Quel temps il prend! revenir à cette heure!

(*à Adine.*)
Dans ce réduit cachez-vous tout le ſoir,
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu ! c'eſt lui ſans doute.

ADINE, *allant dans le cabinet.*
Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

DORFISE.
Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

COLETTE.
Eh ! taiſez-vous.
On vient ; hélas ! c'eſt le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *allant au-devant de Bartolin.*

MON cher Monſieur, le ciel vous accompagne !...
Vous revenez bien tard de la campagne !...
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.
Le chevalier diſait tout au contraire....

DORFISE.
Tout ce qu'il dit eſt faux ; je ſuis ſincère ;
Il faut me croire ; il m'aime à la fureur ;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur ;

Son vain caquet m'étourdit et m'assomme ;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon sens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

DORFISE, *d'un ton caressant.*

Que faites-vous ? arrêtez-vous ; holà !
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment ? pourquoi ?

DORFISE, *après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée,
J'ai comme vous eu, mon cher, en pensée....
De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat....
Nous consultions ; une grande faiblesse
L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart ;
De mon ſirop il a pris une doſe ,
Et maintenant je penſe qu'il repoſe.

BARTOLIN.

Il ne repoſe point, car je l'entends
Qui marche encore , et touſſe là-dedans.

COLETTE.

Eh bien , faut-il , lorſqu'un avocat touſſe ,
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce ;
Je veux entrer.

(*il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O Ciel ! fais donc ſi bien
Qu'il cherche tout ſans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie , il dit : tue ;
Mon avocat eſt mort , je ſuis perdue.
Où ſuis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller enſevelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN, *revenant, et tenant Adine par le bras.*

Ah , ah ! notre future ,
Vos avocats ſont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choiſiſſez très-bien.
Venez , venez , notre vieux praticien ,

D'ici ſans bruit il vous faut diſparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre;
Allons, et vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui, ſon mari!

BARTOLIN *à Adine.*

Fripon!
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ſes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas! Monſieur, je tombe à vos genoux,
Je ne ſaurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez ſi je me fais connaître;
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, et tu ſeras puni.
Viens çà, viens çà!

ADINE.

Ciel! au ſecours, à l'aide!
De grâce! hélas!

DORFISE.

La rage le poſsède.
A mon ſecours, tous mes voiſins!

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon fecours !

BARTOLIN, *emmenant Adine.*

Allons, fors de chez moi.

SCENE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Colette !
En quel état cet accident me jette !
Il me tûra moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit figner avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

Ah, l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?
Va-t-en chercher, Colette, un commiffaire ;
Va l'accufer.

COLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.

Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en ſais rien.

SCENE VI.

Mme BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mme BURLET.

Eh bien, qu'eſt-ce, couſine ?

DORFISE.

Ah ma couſine !

Mme BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat un peu...
Ou qu'au logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu ! quels cris ! quel bruit ! quel train, ma chère !

DORFISE.

Couſine, hélas ! apprenez mon affaire ;
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mme BURLET, *toujours gaiement et avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets ;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, eh bien, quelle affaire eſt la vôtre ?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible ; c'eſt d'abord
Que je ſuis....

Mme BURLET.

Quoi ?

DORFISE.

Fiancée.

Mme BURLET.

A Blanford ?

Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait ; et j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve.
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

Hélas !

Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mme BURLET.

Eh bien, tant pis ! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait ?

DORFISE, *d'un ton modeſte.*

Pas encore ;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore :
Notre contrat eſt dreſſé dès long-temps.

Mme BURLET.

Fais-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans

Vont tous parler. Je ſuis... je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mme BURLET.

En tout honneur! là, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'eſt un petit faux pas,
Une faibleſſe, et c'eſt la ſeule, hélas!

Mme BURLET.

Bon! une faute eſt quelquefois utile;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile;
Tu ſeras moins ſévère.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi;
Délivrez-moi des langues médiſantes,
De Bartolin, de ſes mains violentes;
Et délivrez de ces périls preſſans
Mon ſage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(*en élevant la voix et en pleurant.*)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mme BURLET.

Mme BURLET *à Bartolin.*

Quel vacarme!
Quoi! pour un rien votre efprit fe gendarme?
Faut-il ainfi fur un petit foupçon
Faire pleurer fes amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon.
Je l'avoûrai, je fuis honteux, Mefdames,
D'avoir conçu de ces foupçons infames;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je préfumer
Que ce jeune homme, à ma vue abufée,
Fût une fille en garçon déguifée? (*)

DORFISE, *à part.*

En voici bien d'une autre.

Mme BURLET.

Tout de bon?
Madame a pris fille pour un garçon?

(*) Dans la pièce anglaife le mari prend les tetons de cette fille déguifée en garçon : Bon, dit-il, c'était moi qui allais être cocu et c'eft ma femme qui va l'être.

On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la pièce, que les comédiens comptaient jouer alors.

BARTOLIN.

La pauvre enfant eſt encor tout en larmes :
En vérité, j'ai pitié de ſes charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle eſt ? pourquoi prendre plaiſir
A m'éprouver, à me mettre en colère ?

DORFISE, *à part.*

Oh ! oh ! le drôle a-t-il pu ſi bien faire,
Qu'à Bartolin il ait perſuadé
Qu'il était fille, et ſe ſoit évadé ?
Le tour eſt bon. Mon Dieu, l'enfant aimable !

(*à Bartolin.*)

Que l'amour a d'eſprit ! Homme haïſſable,
Eh bien, méchant, réponds, oſeras-tu
Faire un affront encore à la vertu ?
La pauvre fille, avec pleine aſſurance,
Me confiait ſon aimable innocence ;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du ſoin de ſon honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, et je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſai ;
Mais mon contrat ſera, ma foi, caſſé.

BARTOLIN.

Je ſais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*à Dorfiſe.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.

(à Mme Burlet.)
Accordons-nous. . . . Et vous, par charité,
Que tout ceci ne ſoit point éventé.
J'ai cent raiſons pour cacher ce myſtère.

DORFISE *à Mme Burlet.*
Vous me ſauvez, ſi vous ſavez vous taire ;
N'en parlez pas au bon monſieur Blanford.

Mme BURLET.
Moi ? volontiers.

BARTOLIN.
Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, Mme BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.
BLANFORD eſt là qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.
O contre-temps, qui toujours me démonte !
(à Bartolin.)
Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.
Mais. . . .

DORFISE.
Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice.
Obéiſſez, faites-vous cet effort.

SCENE IX.

DORFISE, Mme BURLET.

Mme BURLET.

En vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.
Du prétendu la viſière eſt bornée.
Je m'étonnais, ma couſine, entre nous,
Que ta cervelle eût choiſi cet époux ;
Mais ce cas-ci me ſurprend davantage.
Prendre pour fille un garçon ! à ſon âge !
Ah ! les maris ſeront toujours bernés,
Jaloux et ſots, et conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, Madame, à ce langage ;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous penſez qu'un jeune homme en effet
Se ſoit caché là, dans ce cabinet ?

Mme BURLET.

Aſſurément, je le penſe, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire ?

Mme BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la choſe, et n'a pas l'œil bien ſûr :

N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui? moi? jamais; moi, je vous aurais dit...
A ce point-là j'aurais perdu l'eſprit?
Ah! ma couſine, écoutez, prenez garde;
Quand follement la langue ſe haſarde
A débiter des diſcours médiſans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien ſouvent dans la vie.

Mme BURLET.

Il eſt bon là! moi je te calomnie!

DORFISE.

Aſſurément, et je vous jure ici....

Mme BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mme BURLET.

Eh fi!
Va, mon enfant, de toute cette hiſtoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, ſi tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux;
Fais-moi paſſer des garçons pour des filles;
Avec cela gouverne vingt familles,

Et donne-toi pour perſonne de bien ;
Tiens, tout cela ne m'embarraſſe en rien.
J'admire fort ta ſageſſe profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde ;
Je mets la mienne à m'en bien divertir ;
Et ſans tromper, je vis pour mon plaiſir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faibleſſe
Baiſe les mains à ta haute ſageſſe.

SCENE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
Ah ! mon honneur, mon eſprit ſont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfiſe un plaſtron de ſatire.
Mon nom, niché dans cent couplets malins,
Aux chanſonniers va fournir des refrains.
Monſieur Blanford croira la médiſance ;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce ſcandale affligeant ?
En un ſeul jour deux époux, un amant !
Ah que de trouble, et que d'inquiétude !
Qu'il faut ſouffrir quand on veut être prude !
Et que ſans craindre, et ſans affecter rien,

Il

Il vaudrait mieux être femme de bien !
Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons ; tâchons du moins de le paraître.
C'eſt bien aſſez, quand on fait ce qu'on peut.
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Sans doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret !
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait :
On pourrait prendre avec lui des meſures
Qui rendraient bien mes affaires plus sûres.
Hélas ! que faire ?

COLETTE.

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Colette, ah, s'il ſe pouvait faire
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère !
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, et garder mon amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout à l'heure

Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier ?

COLETTE.

Il va venir ; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider ; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le chevalier MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

VENEZ, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, et votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler ?
Malgré votre ame à mes déſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai que j'ai ſu vous charmer ?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît, mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager ;
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine?

Le chevalier MONDOR.

Moi! rien: je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule et Mars n'ont jamais à trente ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance;
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut-être on dit qu'en un ſecret lien
Je ſuis entrée: il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée et fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de ſaints nœuds,
Vous rendre ſage, et, qui plus eſt, heureux.

Le chevalier MONDOR.

Heureux! allons, c'eſt aſſez; la ſageſſe
Ne me va pas; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très-cher, faire en ſorte
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte;

Que ce Blanford, ſi fier et ſi chagrin,
Et ma couſine, et ſon fat de Darmin,
Et leurs parens, et leur folle ſéquelle,
De tout le ſoir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire ſera
Dans mon alcove, et notre hymen fera :
Vous y viendrez par une fauſſe porte,
Mais point avant.

Le chevalier MONDOR.

Le plaiſir me tranſporte.
Du ſieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il ſera ſot ! que je l'atterrerai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins ſous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, ſoyez diſcret.

Le chevalier MONDOR.

Ah, ſi Blanford ſavait ce grand ſecret !

DORFISE.

Mon Dieu ! ſortez, on pourrait nous ſurprendre.

Le chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos deffeins je ne puis rien comprendre,
C'eft une énigme.

DORFISE.

Eh bien, tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout ; il va tout publier.
C'en eft affez ; fa voix me juftifie.
Blanford croira que tout eft calomnie ;
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour, au moins, je fuis en fureté ;
Et dès demain, fi le fuccès couronne
Mes bons deffeins, je ne craindrai perfonne.

COLETTE.

Vous m'enchantez, mais vous m'épouvantez ;
Ces piéges-là font-ils bien ajuftés ?
Craignez-vous point de vous laiffer furprendre
Dans les filets que vos mains favent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Colette ! hélas !
Qu'un feul faux pas entraîne de faux pas !
De faute en faute on fe fourvoie, on gliffe,
On fe raccroche, on tombe au précipice ;

La tête tourne ; on ne fait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, et pour que tout s'accorde,
Il refte encore à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le faura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette ;
Entends-tu bien ?

COLETTE.

Vous ferez fatisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à fon air, à fon ton,
A fon menton doux, liffe et fans coton.
Dis-lui qu'en fille il eft bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduife en fille.

COLETTE.

Puiffe le ciel bénir vos bons deffeins !

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins ;
Mais le grand point, c'eft que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre coufine ;
C'eft que Blanford foit par lui convaincu
Qu'Adine ici pour une autre eft venu ;
Qu'il foit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh ! qu'il eft bon à tromper ! car il penfe
Tout le mal d'elle, et de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, et ne voit rien.

J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mentir tant ſoit peu, j'en convien ;
C'eſt un grand mal ; mais il produit un bien.

SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O mœurs ! ô temps ! corruption maudite !
Elle s'eſt fait rendre déjà viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant ;
Elle voulait en faire ſon amant ;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom ! la coquette !

DORFISE.

Ecoutez ; après tout,
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre aventure ;
Je ne veux point lui faire cette injure ;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.
Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France ?

BLANFORD.

Tant !

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine ; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice furtout.
Mais dites-moi comment vous pouvez faire
Pour fupporter gens d'un tel caractère ?

DORFISE.

Je prends la chofe affez patiemment.
Ce n'eft pas tout.

BLANFORD.

Comment donc ?

DORFISE.

Oh ! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre hiftoire ;
Ces étourdis prétendent faire accroire
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous ?

DORFISE.

Moi ; l'on dit que je veux le féduire.

BLANFORD.

Je fuis charmé ; voilà bien de quoi rire.
Qui, vous ?

DORFISE.

Moi-même, et que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé ; le tour me femble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne penfe : on m'en donne bien d'autres !
Si vous faviez quels malheurs font les nôtres !
On dit encor que je dois me lier
En mariage au fou de chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chère Dorfife!
Plus contre vous la calomnie épuife
L'acier tranchant de fes traits empeftés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu fi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non : croyez-moi, je m'y connais un peu ;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré qu'aujourd'hui la coufine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raifon ;
Quand on eft fou, le cœur n'eft jamais bon ;
Et la vertu n'eft que le bon fens même.
Je plains Darmin, je l'eftime, je l'aime ;
Mais il eft fait pour être un peu moqué :
C'eft malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaiffeau fi frêle et fi fragile.

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mme BURLET.

Mme BURLET.

QUOI ! toujours noir, ſombre, pétri de bile,
Moraliſant, grondant dans ton dépit
Le genre-humain, qui l'ignore, ou s'en rit ?
Vertueux fou, finis tes ſoliloques.
Suis-moi : je viens d'acheter vingt breloques ;
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier ;
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de muſique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danſerons juſques au lendemain.
(*à Dorfiſe.*)
Tu danſeras, Madame la ſucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée ;
Un tel propos ne peut me convenir ;
Et de tantôt il faut vous ſouvenir.

Mme BURLET.

Bon ! laiſſe là ton tantôt ; tout s'oublie.
Point de mémoire eſt ma philoſophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez ſi j'ai tort.
Adieu, Monſieur, le ſcandale eſt trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame!

DORFISE.

Non : voyez-vous ? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Mme BURLET.

Mon Dieu ! parle-nous moins d'honneur,
Et ſois honnête.

(Dorfiſe ſort.)

DARMIN *à Mme Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford fait déjà quelque choſe.

Mme BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cauſe !
Darmin et moi nous n'en avons dit rien ;
Nous nous taiſions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oſeriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance ?

DARMIN.

Non, ce ferait vous navrer de douleur.

Mme BURLET.

Nous connaiſſons trop bien ta belle humeur,

Sans en vouloir épaissir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, et cachez-vous.

Mme BURLET.

Comment? pourquoi? fallait-il, entre nous,
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorsise d'infamie,
Et présenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaisir scandaleux?
Tiens; je suis vive, et franche et familière,
Mais je suis bonne, et jamais tracassière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chansonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaisir et la paix.
Je suis, je hais, presque autant que je m'aime,
Les faux rapports, et les vrais tout de même.
Vivons pour nous; va, bien sot est celui
Qui fait son mal des sottises d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'est pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'est votre propre affaire;
C'est vous.

Mme BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui ſans reſpecter rien
Avez ſéduit un jeune homme de bien ;
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorſiſe
Cette effroyable et honteuſe ſottiſe.

Mme BURLET.

Le trait eſt bon ; je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi ! c'eſt donc moi, qui tantôt....

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mme BURLET.

Avec Adine ?...

BLANFORD.

Oui.

Mme BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime ?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mme BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché ?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Mme BURLET.

Fort bien ! voilà de très-belles penſées ;
Je les admire ; elles ſont fort ſenſées.

Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta trifte cervelle
De don Quichotte à fuivi le modèle ;
Très-honnête homme, inftruit, brave, favant,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus fage ;
On y perdrait ; ce ferait grand dommage :
L'extravagance a fon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Non, demeurez, morbleu !
J'ai votre honneur à cœur, et j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De fes filets retirer votre foi,
La méprifer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eft trifte ; et mon cœur vous confeffe
Qu'il aime fort fon ami, fa maîtreffe.
Mais fe peut-il que votre efprit chagrin
Juge toujours fi mal du cœur humain ?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiffut le fil de cette perfidie,

Qu'elle vous trompe, et de ſon propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front ?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, et fauſſe, et ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron ;
Que vous gobez comme un ſot l'hameçon ;
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie ?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine ;
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura par ſon caquet
Très-bien ſifflé ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire !
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtreſſe,
Pour me donner je ne ſais quelle nièce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits ;
Mais touchez là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.

D'une perfide effuyer l'inconftance,
N'eft pas fans doute un cas bien affligeant ;
Mais c'eft un mal de perdre fon argent.
C'eft-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin reftitué la fomme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah ! pardon, je croyais
Qu'il m'importait : j'ai tort, je me trompais.
Adine vient ; pour moi je me retire ;
Par lui du moins tâchez de vous inftruire.
Si c'eft de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
C'eft un cœur noble, et vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Ouais ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorfife eft bien d'une autre efpèce !
Elle fe tait, en proie à fa trifteffe,
Sans affecter un air trop empreffé,
Trop confiant, et trop embarraffé ;

Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite ;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or çà, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité :
Vous m'êtes cher, et la belle nature
Paraît en vous incorruptible et pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
N'abuſez point de ce penchant ſecret.
Si vous m'aimez, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuſer jamais.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé. Mais dites-moi, de grâce,
Ce qui s'eſt fait, et tout ce qui ſe paſſe.

ADINE.

D'abord Dorfiſe...

BLANFORD.

Halte-là, mon mignon ;
C'eſt ſa couſine ; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorfiſe à ſa toilette
M'a fait venir par la porte ſecrète.

BLANFORD.

Mais ce n'eſt pas pour Dorſiſe.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'eſt de la part de madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monſieur; je vous dis que Dorſiſe
S'était pour moi de bienveillance épriſe.

BLANFORD.

Petit fripon!

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Etait tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère;
Je m'indignais, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme et de ſa trahiſon;
Et je diſais que ſi j'étais comme elle,
Aſſurément je ſerais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré!
Eh bien, après?

ADINE.

Eh bien, ſon éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.

Soudain, Monſieur, elle jette un grand cri :
On heurte, on entre, et c'était ſon mari.

BLANFORD.

Son mari ? bon ! quels ſots contes j'écoute !
C'était ce fou de chevalier ſans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux ;
Car il était bien brutal, bien jaloux ;
Il menaçait d'aſſaſſiner ſa femme ;
Il la nommait fauſſe, perfide, infame.
Il prétendait me tuer auſſi, moi,
Sans que je ſuſſe hélas ! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer ſa furie
A deux genoux de me ſauver la vie :
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron !
Et ce mari, voyons quel eſt ſon nom ?

ADINE.

Oh ! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne impoſture !
Çà, peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine,
Gros, court, baſſet, nez camard, large échine,

Le dos en voûte, un teint jaune et tanné,
Un ſourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître ?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être ?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, Monſieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même perſonne
Ce ſoir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burlet ?

ADINE.

Eh non ; jamais ne ſerez-vous au fait ?

BLANFORD.

Quoi, chez Madame ?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle ?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, et m'étonne et m'afflige !
Un rendez-vous ? Dorſiſe, vous, ce ſoir ?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,

Ce même ſoir ſous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, et duquel je m'habille.
Par l'huis ſecret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous ſéduit,
Chez cet objet ſi fidelle et ſi ſage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'aperçois d'un ou d'autre côté
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, Monſieur, ſe ſent trop prévenue
Pour s'écarter de la ſincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, et je lui ſuis fidelle.

BLANFORD.

Ah le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle?

BLANFORD.

Ouf.....

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

ALLONS donc ; peux-tu faire languir
Nos conviés, et l'heure du plaiſir ?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de beſoin de bonne compagnie.
Conſole-toi ; tes affaires vont mal ;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;
Je l'ai, mon cher, et ſans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penſes-tu m'apprendre ?

Le chevalier MONDOR.

Oh, preſque rien :
Nous épouſons ta maîtreſſe.

BLANFORD.

Ah fort bien !
Nous le ſavions.

Le chevalier MONDOR.

Quoi, tu ſais qu'un notaire....

BLANFORD.

Oui, je le ſais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot. Se peut-il
Qu'on en ait pu ſi mal ourdir le fil ?

(*au petit Adine.*)
Ce rendez-vous, quand il ferait poffible,
Avec le vôtre eft tout incompatible.
Ai-je raifon ? parle, en es-tu frappé ?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon ; ton cœur fans artifice
Eft apprenti dans l'école du vice.
Un efprit fimple, un cœur neuf et trop bon,
Eft un outil dont fe fert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire ?

ADINE.

Ah ! c'en eft trop ; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, et votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eft elle feule à préfent qui m'arrête ;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque eft votre ami,
Croyez furtout quiconque vous abufe ;
Que votre humeur et m'outrage, et m'accufe :
Mais apprenez à refpecter un cœur,
Qui n'eft pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier MONDOR.

En tiens-tu ? là, le dépit te fuffoque ;
Jufqu'aux enfans, chacun de toi fe moque.
Deviens plus fage ; il faut tout oublier
Dans le vin grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant !

SCENE

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encore, Adine ;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je ſais que j'ai ſouvent un peu d'humeur,
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaiſir malfeſant
De t'égayer à croître mon tourment ?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai, qu'un ſeul déguiſement ;
Mais ſi mon cœur en un point ſe déguiſe,
Je ne mens par ſur vous, et ſur Dorfiſe ;
Je plains l'amour qui ſur vos yeux diſtraits
Mit dès long-temps un bandeau trop épais ;
Et je ſens bien que l'amour peut ſéduire.
Sur tout ceci tâchez de vous inſtruire ;
C'eſt l'amour ſeul qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*elle ſort.*)

BLANFORD *seul.*

Que veut-il dire, et quel eſt ce myſtère ?
Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire ;
Il ſe déguiſe, il ne ment point ; ma foi,
C'eſt un complot pour ſe moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, et la couſine,
Et Bartolin, et le petit Adine,
Dorfiſe enfin, et Colette, et mon cœur,
Le monde entier redouble mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe et de ſottiſe,
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage ;
Ciel, rends-moi dupe, et rends-moi juſte et ſage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *seul.*

Que devenir ? où ſera mon aſile ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais ſur mer, un pirate maudit
Livre combat, et mon vaiſſeau périt;
Je viens ſur terre, on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, eſt cent fois plus pirate :
Une caſſette eſt mon unique eſpoir ;
Un Bartolin doit la rendre ce ſoir.
Ce Bartolin promet, remet, diffère ;
Serait-ce encore un troiſième corſaire ?
J'attends Adine, afin de ſavoir tout ;
Il ne vient point. Chacun me pouſſe à bout,
Chacun me fuit ; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes ſeuls ennemis.
S'il eſt ainſi, j'ai bien tort, je l'avoue ;
Bien juſtement la fortune me joue :
A quoi me ſert ma triſte probité,
Qu'à mieux ſentir que j'ai tout mérité ?
Quoi, cet enfant ne vient point ?

SCENE II.

BLANFORD, Mme BURLET, *passant sur le théâtre.*

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Ah ! Madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame ;
Un mot, de grâce, un moment de loisir.
Où courez-vous ?

Mme BURLET.

Souper, me réjouir ;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mme BURLET, *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien, qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse.

Mme BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime et beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage !

Mme BURLET.

Ton deſtin, oui ; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins ; la bonne foi,
Vous le ſavez, a des charmes pour moi.
Parlez : Darmin, n'aurait-il qu'un faux zèle ?
Me trompe-t-il ? eſt-il ami fidelle ?

Mme BURLET.

Tiens, Darmin t'aime, et Darmin dans ſon cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mme BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde ?
Il eſt, je penſe, un honnête caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorſiſe.

BLANFORD.

Dorſiſe ! mais parlez avec franchiſe ;
Se pourrait-il que Dorſiſe en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
Et que veut dire encore en cette affaire
Ce chevalier qui parle de notaire ?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mme BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je fors encore à l'inftant de chez elle ;
Elle m'a fait ferment d'être fidelle.
Elle a pleuré . . . . l'amour et la douleur
Sont dans fes yeux : démentent-ils fon cœur ?
Eft-elle fauffe ? et notre jeune Adine. . . .
Quoi, vous riez ?

Mme BURLET.

Oui, je ris de ta mine ;
Raffure-toi. Va, pour cet enfant-là,
Crois que jamais on ne te quittera ;
Sois-en très-sûr, la chofe eft impoffible.

BLANFORD.

Ah ! vous calmez mon ame trop fenfible ;
Le chevalier n'en trouble point la paix :
Dorfife m'aime, et je l'aime à jamais.

Mme BURLET.

A jamais ! c'eft beaucoup.

BLANFORD.

Mais fi l'on m'aime,
Adine eft donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, et le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.

Mme BURLET.

Lui ? non.
Il a le cœur charmant, et la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure ;
Compte fur lui.

BLANFORD.

Quels difcours font-ce là ?
Vous vous moquez.

Mme BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude ;
Vous vous jouez de mon inquiétude,
Vous vous plaifez à déchirer mon cœur.
Dorfife ou lui m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en : l'un des deux eft un traître ;
Répondez donc.

Mme BURLET, *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il eft ainfi, vous voyez quels éclats....

Mme BURLET.

Oh ! mais auffi cela peut n'être pas ;
Je n'accufe perfonne..

BLANFORD.

Hom ! que j'enrage !

Mme BURLET.

N'enrage point ; fois moins trifte et plus fage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui foit sûr ?

BLANFORD.

Oui.

Mme BURLET.

Laiſſe là tout ce complot obſcur ;
Point d'examen, point de tracaſſerie ;
Tourne avec moi tout en plaiſanterie ;
Prends ton argent chez monſieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, ſans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et gliſſe-moi ſur la ſuperficie ;
Connais le monde et ſais le tolérer ;
Pour en jouir il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère ;
Mais ſouviens-toi que la ſolide affaire,
La ſeule ici qu'on doive approfondir,
C'eſt d'être heureux, et d'avoir du plaiſir.

SCENE III.

BLANFORD *ſeul.*

ETRE heureux ! moi ! le conſeil eſt utile ;
Dirait-on pas que la choſe eſt facile ?
Ce n'eſt qu'un rien, et l'on n'a qu'à vouloir.
Ah ! ſi la choſe était en mon pouvoir !
Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me ſuis mis pour m'outrager moi-même !
Quoi ! cet enfant, Darmin, le chevalier,
Par leurs diſcours auront pu m'effrayer ?
Non, non, ſuivons le conſeil que me donne
Cette couſine ; elle eſt folle, mais bonne ;

Elle

Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfife m'aime ; on eft en fureté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me furprendre,
Pour m'éblouir, et pour me gouverner :
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours eft coiffé de fa nièce :
Que je la hais ! mais quelle étrange efpèce....
(Adine paraît dans le fond du théâtre.)
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui caufe ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que fa mine eft gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté !
Il n'a point l'air gêné dans fa parure,
Et fon vifage eft fait pour fa coiffure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE, *en habit de fille.*

Eh bien, Monfieur, je fuis tout ajufté,
Et vous faurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien favoir de ma vie,
C'en eft affez. Laiffez-moi, je vous prie.

J'ai depuis peu changé de ſentiment ;
Je n'aime point tout ce déguiſement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas ! je m'aperçois enfin
Que je ne puis changer votre deſtin
Ni votre cœur ; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable ;
Vous en ſaurez les funeſtes effets ;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens ! d'où viennent tes alarmes ?
Il eſt outré : je vois couler ſes larmes.
Que prétend-il ? Parlez : quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, était le vôtre ;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre ;
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort.
Pour vous ſervir je feſais un effort ;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.

Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet plein de fourbe et d'audace
Devait, dis-tu, ſous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu ſavoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eſt-il poſſible? eſt-il vrai? juſte Dieu!

ADINE, *finement.*

Il me paraît très-poſſible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie!
Dorſiſe! non....

ADINE.

Taiſez-vous, je vous prie.
Paix, attendez; j'entends un peu de bruit;
On vient vers nous; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le ſilence;
Voici quelqu'un ſurement qui s'avance.

SCENE V.

(Le théâtre repréſente une nuit.)

ADINE, BLANFORD *d'un côté*, DORFISE *de l'autre à tâtons.*

DORFISE.

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il eſt exact ! Ah ! quel enfant charmant !

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut ? c'eſt vous ?

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zèle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidelle ;
C'eſt moi qui veux lui prouver en ce jour
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre ;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas.
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford ;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.

Hélas ! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monfieur Blanford et mon maudit mari.
Lequel des deux eft de moi plus haï ?
Mon cœur l'ignore ; et dans mon trouble extrême,
Je ne fais rien, finon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïffez Blanford, là, tout de bon ?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averfion.

ADINE, *finement.*

Et l'autre époux ?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais ! . . .

ADINE, *bas, allant vers lui.*

Paix donc !

DORFISE.

En femme fage
J'ai confulté fur le contrat dreffé :
Il eft caffable ; ah qu'il fera caffé !
Qu'un autre hymen flatte mon efpérance !

ADINE.

Quoi m'époufer ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrétement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat ſcandaleux ;
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr et bien ſerré nous joigne,
Un nœud ſacré durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous c'eſt la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marſeille il quitta les pénates
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, ſa foi, ſes bijoux, ſon argent :
Comme je ſuis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépoſitaire.
Je vais reprendre et les bijoux et l'or ;
Nous en allons aider monſieur Blanford :
C'eſt un bon homme, il eſt juſte qu'il vive ;
Partageons vîte, et gardons qu'on nous ſuive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ſes éclats

M'ont fait trembler lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint ; à préſent je le brave ;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas ! de moi ?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici ; je revole ſur l'heure.

SCENE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

Qu'en dites-vous ? eh bien, là ?

BLANFORD.

Que je meure
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'oſe
Me voler tout, et me rend quelque choſe.

ADINE, *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encore à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude ?

BLANFORD.

Ah ! prends pitié d'une peine ſi rude ;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monſieur.
Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah ! qu'elle eſt laide après ſa perfidie !

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je puis vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices ?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez sûr que mon cœur
Croit voir ſon fils et ſon libérateur.
Je vous admire, et le ciel qui m'éclaire
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah ! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix, au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre :

Mais votre cœur pourra-t-il refuser
Ce que Darmin viendra vous propofer ?

BLANFORD.

Ce que j'entends femble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeler ?
Quoi, votre fort ainfi s'eft pu voiler ?
Quoi, j'aurais pu toujours vous méconnaître ?
Et vous feriez ce que vous femblez être ?

ADINE, *en riant.*

Qui que je fois, de grâce, taifez-vous ;
J'entends Dorfife, elle revient à nous.

DORFISE, *revenant avec la caffette.*

J'ai la caffette. Enfin l'amour propice
A fecondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, et détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD, *à la place d'Adine qui lui donne la caffette.*

Oui.

DORFISE.

Le temps nous preffe, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, *l'épée à la main, dans l'obſcurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

Ah ! c'en eſt trop, arrête, arrête, infame ;
C'eſt bien aſſez de m'enlever ma femme ;
Mais pour l'argent !

ADINE, *à Blanford.*

Eh ! Monſieur, je me meurs.

BLANFORD, *en ſe battant d'une main, et en remettant la caſſette à Adine de l'autre.*

Tiens la caſſette.

SCENE VIII et dernière.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mme BURLET, COLETTE, le chevalier MONDOR, *une ſerviette et une bouteille à la main, des flambeaux.*

Mme BURLET.

Ah ! ah ! quelles clameurs !
Dieu me pardonne ! on ſe bat.

Le chevalier MONDOR.

Gare, gare ;
Voyons un peu ; d'où vient ce tintamarre ?

ADINE, *à Blanford.*

Hélas ! Monſieur, ſeriez-vous point bleſſé ?

DORFISE, *tout étonnée.*

Ah !

Mme BURLET.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ?

BLANFORD, *à Bartolin qu'il a déſarmé.*

Rien : c'eſt Monſieur, homme à vertu parfaite,
Bon tréſorier, grand gardeur de caſſette,
Qui me prenait, ſans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtreſſe et mon bien.
Grâce aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot deteſtable ;
Il a remis ma caſſette en mes mains.

(*à Bartolin.*)

Va, je te laiſſe à tes mauvais deſtins ;
Pour dire plus, je te laiſſe à Madame.
Mes chers amis, j'ai démaſqué leur ame ;
Et ce coquin....

BARTOLIN, *s'en allant.*

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous,
Que devient-il ?

BLANFORD.

On ſe moquait de vous.

Le chevalier MONDOR, *à Blanford.*

De vous auſſi, m'eſt avis ?

BLANFORD.

De moi-même.

J'en ſuis encor dans un dépit extrême.

Le chevalier MONDOR.

On te trompait comme un ſot.

BLANFORD.

Que d'horreur !

O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le chevalier MONDOR.

Eh, laiſſe là toute la pruderie,
Et femme, et tout; viens boire, je te prie.
Je traite ainſi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'eſt jamais affligé.

Mme BURLET.

Je ſuis fâchée, entre nous, que Dorſiſe
Ait pu commettre une telle ſottiſe.
Cela pourra d'abord faire jaſer;
Mais tout s'apaiſe, et tout doit s'apaiſer.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD, *regardant Adine.*

Mais. . . .

DARMIN.

C'eſt ma nièce.

BLANFORD.

O Ciel !

DARMIN.

C'eſt cet objet
Qu'en vain mon zèle à vos vœux propoſait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Mépriſait tout, haïſſait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de grâces, de vertus !

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaiſſance,
Si ces haſards, mes bontés, ma conſtance,
N'avaient levé les voiles odieux
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune et votre raiſon même.
Répondez donc : que doit-elle eſpérer ?
Que voulez-vous, en un mot ?

BLANFORD, *en ſe jetant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le chevalier MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième et dernier acte.

NANINE

OU

LE PREJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 16 juin 1749.

PREFACE.

PREFACE.

CETTE bagatelle fut repréſentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuſe de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe et approfondie d'un académicien de la Rochelle ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; ſavoir s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes? Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce ſerait ſeulement avilir le cothurne; ce ſerait manquer à la fois l'objet de la tragédie et de la comédie; ce ſerait une eſpèce bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une comédie et une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme ſurtout les intrigues romaneſques et forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les ſpectateurs, et qu'on appelle par dériſion comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romaneſques et forcées peuvent-elles être admiſes ? Ne ſont-elles pas toujours un vice eſſentiel dans quelque ouvrage que ce puiſſe être ? Il conclut enfin en diſant que ſi dans une comédie l'attendriſſement peut aller quelquefois juſqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la paſſion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas ſans doute l'amour tel qu'il eſt repréſenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeſte, ſuivi de crimes et de remords ; il entend l'amour naïf et tendre, qui ſeul eſt du reſſort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on ſoumet au jugement des gens de lettres : c'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur et la pitié devraient être l'ame,

eſt traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne ſe trouve que trop chez nos héros et nos héroïnes de Rome et de la Gréce dont nos théâtres retentiſſent; de ſorte qu'en effet l'amour naïf et attendriſſant dans une comédie, n'eſt point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'eſt au contraire *Melpomène* qui depuis long-temps a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux ſur les premières tragédies qui eurent de ſi prodigieux ſuccès vers le temps du cardinal de *Richelieu*; la Sophonisbe de *Mairet*, la Mariamne, l'Amour tyrannique, Alcionée; on verra que l'amour y parle toujours ſur un ton auſſi familier, et quelquefois auſſi bas que l'héroïſme s'y exprime avec une emphaſe ridicule. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie ſupportable. C'eſt qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il eſt même vraiſemblable que cette raiſon détermina *Molière*

à donner rarement aux amans qu'il met ſur la ſcène, une paſſion vive et touchante; il ſentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la Sophonisbe de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponſes artificieuſes et coquettes des princeſſes, les peintures galantes de l'amour, comme des choſes eſſentielles au théâtre tragique. Il eſt reſté des écrits de ce temps-là, dans leſquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Maſſiniſſe* après la bataille de Cirthe:

J'aime plus de moitié quand je me ſens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé:
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un ſoupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux eſprits,
Un plaiſir doit ſe rendre auſſitôt qu'il eſt pris.

Cette habitude de parler ainſi d'amour influa ſur les meilleurs eſprits; et ceux même dont le génie mâle et ſublime était fait pour rendre en tout à la tragédie ſon ancienne dignité ſe laiſsèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures pièces,

Un malheureux visage,
qui D'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à sa maîtresse :

Adieu, trop vertueux objet et trop charmant.

L'héroïne lui répond,

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une princesse

Aimant sa renommée,
En avouant qu'elle aime, est sûre d'être aimée.

Que *César*

Trace des soupirs, et d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute, qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, et de rendre *César* malheureux : sur quoi sa confidente lui répond :

J'oserais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui fuivent la mort de Pompée, on eft obligé d'avouer que l'amour eft toujours traité de ce ton familier. Mais, fans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop vifibles, examinons feulement les meilleurs vers que l'auteur de Cinna ait fait débiter fur le théâtre comme maximes de galanterie.

Il eft des nœuds fecrets, il eft des fympathies,
Dont par le doux rapport les ames afforties
S'attachent l'une à l'autre, et fe laiffent piquer
Par ce je ne fais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers du haut comique fuffent dans la bouche d'une Princeffe des Parthes, qui va demander à fon amant la tête de fa mère? Eft-ce dans un jour fi terrible qu'on parle *d'un je ne fais quoi, dont par le doux rapport les ames font afforties? Sophocle* aurait-il débité de tels madrigaux? et toutes ces petites fentences amoureufes ne font-elles pas uniquement du reffort de la comédie?

Le grand homme, qui a porté à un fi haut point la véritable éloquence dans les

vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois ſi touchant et ſi noble, a mis cependant dans ſes tragédies plus d'une ſcène que *Boileau* trouvait plus digne de la haute comédie de *Térence* que du rival et du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'eſt pas que la ſimplicité qui a ſes charmes, la naïveté qui quelquefois même tient du ſublime, ne ſoient néceſſaires, pour ſervir ou de préparation, ou de liaiſon et de paſſage au pathétique; mais ſi ces traits naïfs et ſimples appartiennent même au tragique, à plus forte raiſon appartiennent-ils au grand comique. C'eſt dans ce point, où la tragédie s'abaiſſe, et où la comédie s'élève, que ces deux arts ſe rencontrent et ſe touchent; c'eſt là ſeulement que leurs bornes ſe confondent; et s'il eſt permis à *Oreſte* et à *Hermione* de ſe dire :

Ah! ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrhus;
Je vous haïrais trop... Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr...

Car enfin il vous hait, ſon ame ailleurs épriſe
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris ?

Si ces héros, dis-je, ſe ſont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raiſon le *Miſanthrope* eſt-il bien reçu à dire à ſa maîtreſſe avec véhémence :

Rougiſſez bien plutôt, vous en avez raiſon,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahiſon....
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme;
Mais ne préſumez pas que ſans être vengé
Je ſuccombe à l'affront de me voir outragé....
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie
Qui ne ſaurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes reſſentimens :
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage :
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'aſſaſſinez,
Mes ſens par la raiſon ne ſont plus gouvernés.

Certainement ſi toute la pièce du Miſanthrope était dans ce goût, ce ne ſerait plus une comédie. Si *Oreſte* et *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne ſerait plus une tragédie; mais après que ces deux genres ſi différens ſe ſont ainſi

ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière : l'un reprend le ton plaisant, et l'autre le ton sublime.

La comédie, encore une fois, peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux, et très-désagréable.

On avoue qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire: mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, et dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre-humain est fait. *Homère* représente même les dieux riant de la mauvaise grâce de *Vulcain*, dans le temps qu'ils décident du destin du monde.

Hector sourit de la peur de son fils *Astyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit souvent jusque dans l'horreur des

batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation et de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: *Monsieur, demandez-moi tout autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène*? ne rit-on pas avec *Sosie*? Quel misérable et vain travail, de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi ne se payaient pas de raison, et aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci:

L'amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers:
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverse un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;

Non moins touchant et plus humain,
Il anime la comédie ;
Il affadit dans l'élégie ;
Et dans un madrigal badin,
Il ſe joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poëſie,
De Virgile juſqu'à Chaulieu,
Sont auſſi ſoumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, ſeigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du comte, femme impérieuſe, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du comte.

NANINE, fille élevée dans la maiſon du comte.

PHILIPPE HOMBERT, payſan du voiſinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, } domeſtiques
MARIN, }

La ſcène eſt dans le château du comte d'Olban.

NANINE

OU LE

PREJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf:
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE.

Qui? vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons enſemble ;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monſieur,
Je parle bien, et c'eſt avec douleur ;
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah !

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre,
Que mon mari vous feſait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promeſſe à ma foi vous engage :
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote ; bon !

LE COMTE.

Je la refpecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Affurément vous n'attendez perfonne,
Perfide, ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous,
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offenfe,
Qui me foulève, et qui choque mes yeux :
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous furmonte ?
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas ;
Diffimuler n'eft pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez fu me plaire,
Et j'efpérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever ;

Goûter en paix, dans cet heureux aſile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille ;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois ;
L'un eſt rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos ſentimens,
Nos ſoins plus vifs, nos plaiſirs plus touchans :
L'autre n'eſt plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les ſoupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font ſuccéder les dégoûts à l'ardeur :
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; et vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'eſt donc à moi que vous le reprochez.
Je dois ſouffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaiſons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas ; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous ſans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ? non ;
J'en ai ſans doute ; et pour cette raiſon,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner, ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug le porte avec murmure ;
L'amour tyran eſt un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point ſervir ;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'eſt-là leur lot ; et pour moi je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante ?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur ?

LE COMTE.

Comment, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une ſervante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du ſein de la misère.
Vous rougiſſez.

LE COMTE.

Moi ! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en ſuis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien,
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publîrais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienſéance ;
Humilier ainſi votre naiſſance ;
Et dans la honte, où vos ſens ſont plongés,
Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puiſſe croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît ; vous mettez la grandeur
Dans des blaſons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeſte avec courage,
Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un ſeigneur avec honneur reçu ?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on ſouffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à ſon rang ?

LE COMTE.

Etre honnête homme eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il eſt très-haut ; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité !

LE COMTE.

Non ; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi ! le public, l'usage !

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage ;
Je me conforme à ses ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes sentimens.
Il faut être homme, et d'une ame sensée
Avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raison ; c'est ma mode et mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble et grand ; soyez l'heureux rival
Du magister et du greffier fiscal ;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah juste Ciel ! que faut-il que je fasse !

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi ?

BLAISE.

C'eſt votre jardinier,
Qui vient, Monſieur, humblement ſupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur ! Eh bien, Blaiſe,
Que te faut-il ?

BLAISE.

Mais, c'eſt, ne vous déplaiſe,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers : ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai ; j'aime qu'on ſe marie :
Et la future, eſt-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé ?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine ?

BLAISE.

Mais, c'eſt....

LE COMTE.

Eh bien ?...

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine ?

LA BARONNE.

Ah ! bon ! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel ! à quel point
On m'avilit ! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent !

BLAISE.

Ah ! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

BLAISE.

Mais... non,
Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre,
Tant ſeulement, qu'elle a pour nous du tendre.

D'un ton ſi bon, ſi doux, ſi familier,
Elle m'a dit cent fois, cher jardinier,
Cher ami Blaiſe, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puiſſe plaire
A Monſeigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air ſi touché, ſi touchant,
Elle feſait ce bouquet; et ſa vue
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuſe, avec un certain air,
Un air, là, qui... peſte, l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaiſe, va-t-en... Quoi! j'aurais ſu lui plaire!

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînaſſer notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc; pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur eſt trop plein. Je me retire....
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en ſuis certaine. Et comment donc ? par où ?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe,
A-t-elle pu me ravir ſa tendreſſe ?
Nanine ! ô Ciel ! quel choix ! quelle fureur !
Nanine ! non : j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah ! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente !

BLAISE.

Eſt-il pas vrai que Nanine eſt charmante ?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh ! ſi fait : parlez un peu pour nous,
Protégez Blaiſe.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe mon père
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre ;

Tout

Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir et tout ce que je vaux;
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaiſe.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en ferais aiſe;
Mon pauvre enfant, ſi je puis te ſervir,
Tous deux ce ſoir je voudrais vous unir;
Je lui paîrai ſa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère perſonne!
Que de plaiſir! eſt-il poſſible!

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réuſſir pas.

BLAISE.

Ah! par pitié, réuſſiſſez, Madame.

LA BARONNE.

Va; plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre!

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi, cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE *feule.*

VIT-ON jamais une telle aventure ?
Peut-on fentir une plus vive injure ?
Plus lâchement fe voir facrifier ?
Le comte Olban rival d'un jardinier !
(à un laquais.)
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'eft mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de féduire et de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure ?
Où ? dans fes yeux, dans la fimple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore ofé fe mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban fe refpecte avec elle ;
Ah ! c'eft encore une douleur nouvelle !
J'efpèrerais, s'il fe refpectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les foins.
Ah ! la voici : je me fens au fupplice.
Que la nature eft pleine d'injuftice !
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'eft un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoifelle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame.

LA BARONNE.

Mais eſt-elle donc ſi belle ?
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit, j'aime.... ah ! je ſuis à bout.
Poſſédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps ; avancez-vous. Comment !
Comme elle eſt miſe ! et quel ajuſtement !
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi ;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toujours chères.
De tant de ſoins vous daigniez m'honorer !
Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.

Songez combien vous m'aviez protégée :
Sous cet habit je ne ſuis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier ?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah! j'enrage....
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet ?

NANINE.

Il eſt intéreſſant :
L'auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux ; mais ce ſont des chimères :
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reſtez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laiſſez... Reſtez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété
Que ſi j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guériſon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit ?
Que je la hais ! quoi ! belle, et de l'eſprit !
(*avec dépit.*)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés !

LA BARONNE.

Eh bien, voyez ſi vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir ; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi ?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait et très-digne de vous ;

C'eſt un parti de tout point fort ſortable ;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable ;
Et vous devez bien m'en remercier :
C'eſt, en un mot, Blaiſe le jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame ?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire ?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire ?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous ?
Obéiſſez ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence
De refuſer un mari de ma main !
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain ;
Mais votre audace eſt trop prématurée ;
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai ſu vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux ;
Renfermez-moi ; mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais;
J'y bénirai mon maître et vos bienfaits,
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même ;
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible ? et que viens-je d'ouïr ?
Est-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendresse.*

Lève-toi ;
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi !
Ma chère amie ! eh bien, je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah quel plaisir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non : c'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,

Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,

Changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui ; j'entrevois qu'il me ferait funeſte,
Qu'il faut le fuir....

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte ;

Un bon couvent eſt un port aſſuré.
Monſieur le Comte, ah ! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime

A la fureur ; et dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.

Mais

Mais il eſt tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute : il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici ſecrétement
Pour ton couvent, à cinq heures ſonnantes :
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE *ſeule.*

QUELLES douleurs cuiſantes!
Quel embarras! quel tourment! quel deſſein!
Quels ſentimens combattent dans mon ſein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant je l'offenſe peut-être :
Mais en reſtant, l'excès de ſes bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans ſa maiſon mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il eſt pour moi ſenſible,
Que juſqu'à moi ce cœur peut s'abaiſſer ;
Je le redoute, et n'oſe le penſer.
De quel courroux Madame eſt animée!
Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée!
Mais moi, mais moi! je me crains encor plus ;
Mon cœur troublé de lui-même eſt confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je ſuis trop éclairée.

C'eſt un danger, c'eſt peut-être un grand tort
D'avoir une ame au-deſſus de ſon ſort.
Il faut partir ; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un, qu'on reſte à cette porte.
Des ſiéges, vîte.
(*il fait la révérence à Nanine qui lui en fait une profonde.*)
Aſſeyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monſieur ?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainſi ;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un déſert
Eſt-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi, vos beaux yeux ſemblent mouillés de larmes !
Ah ! je le vois : jalouſe de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ſes aigreurs,
Par ſon courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monſieur, non ; ſa bonté reſpectable
Jamais pour moi ne fut ſi favorable ;

Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignais ſon dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jalouſie en tous les cœurs domine.
L'homme eſt jaloux, dès qu'il peut s'enflammer ;
La femme l'eſt même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, diſcret, ſincère,
A tout ſon ſexe eſt bien sûr de déplaire.
L'homme eſt plus juſte; et d'un ſexe jaloux
Nous nous vengeons autant qu'il eſt en nous.
Croyez ſurtout que je vous rends juſtice ;
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice ;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre eſprit la naïve juſteſſe
Me rend ſurpris autant qu'il m'intéreſſe.

NANINE.

J'en ai bien peu : mais quoi! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu ;
Vous avez trop relevé ma naiſſance ;
Je vous dois trop ; c'eſt par vous que je penſe.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'eſprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je penſe trop pour un état ſi bas ;
Au dernier rang les deſtins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont miſe.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais ſur votre eſprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout perſuadée :
Plus que jamais, Monſieur, j'ai dans l'idée
Qu'il eſt des cœurs ſi grands, ſi généreux
Que tout le reſte eſt bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous deſtine
Un ſort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon ſort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Déſormais ſoyez de la famille ;
Ma mère arrive ; elle vous voit en fille ;
Et mon eſtime, et ſa tendre amitié
Doivent ici vous mettre ſur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils ſont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ! quel devoir ? Ah ! le vôtre eſt de plaire ;
Il eſt rempli ; le nôtre ne l'eſt guère.
Il vous fallait plus d'aiſance et d'éclat :
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en ſuis ſortie, et c'eſt ce qui m'accable ;
C'eſt un malheur peut-être irréparable.
(*Se levant.*)
Ah, Monſeigneur ! ah, mon maître ! écartez
De mon eſprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuſe, pénétrée,
Laiſſez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obſcur ;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah ! laiſſez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, et que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE.

Non, c'en eſt trop, je n'y réſiſte plus.
Qui ? vous obſcure ! vous !

NANINE.

Quoi que je faſſe,
Puis-je de vous obtenir une grâce ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un temps

Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien, pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent;
Et je ſuis juſte, et ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;
Elle vous traita mal : mais la nature,
En récompenſe, a voulu vous doter
De tous ſes biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.

Quoi, l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſitôt on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe ;
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſure.
Vous gémiſſez... Quoi ! votre cœur murmure !
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret ;
Mais il le faut... O Ciel ! c'en eſt donc fait.

(*elle ſort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *ſeul.*

ELLE pleurait. D'une femme orgueilleuſe
Depuis long-temps l'aigreur capricieuſe
La fait gémir ſous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raiſon ſe récrie.
Ce monde-ci n'eſt qu'une loterie

De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués ſans titre, et répandus ſans choix.
Hé...

GERMON.

Monſeigneur.

LE COMTE.

Demain ſur ſa toilette
Vous porterez cette ſomme complette
De trois cents louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ces gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monſeigneur me donne
Sur ſa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'eſprit lourd! eh non!
C'eſt pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laiſſez-moi.

(*Germon ſort.*)

Ma tendreſſe
Aſſurément n'eſt point une faibleſſe.
Je l'idolâtre, il eſt vrai, mais mon cœur
Dans ſes yeux ſeuls n'a point pris ſon ardeur.
Son caractère eſt fait pour plaire au ſage;
Et ſa belle ame a mon premier hommage:

Mais ſon état ? . . . . Elle eſt trop au-deſſus ;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouſer ? Oui, ſans doute.
Pour être heureux qu'eſt-ce donc qu'il en coûte ?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil ?
Mais la coutume. . . Eh bien, elle eſt cruelle ;
Et la nature eut ſes droits avant elle.
Eh quoi ! rival de Blaiſe ! pourquoi non ?
Blaiſe eſt un homme ; il l'aime, il a raiſon.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un ſeul et les déſirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois ;
Et mon bonheur juſtifîra mon choix.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *seul.*

Ah ! cette nuit eſt une année entière.
Que le ſommeil eſt loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ſes attraits :
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots ſans les voir,
Et mon eſprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le ſeul nom de Nanine
Eſt imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir ſi long-temps ?
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle pareſſe !
Eh ! venez vîte ; il fait jour : le temps preſſe :
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, Monſieur, quel lutin
Vous a ſans nous éveillé ſi matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh ! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne et ſage,
Valet de chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui ſoient jeunes, bien faits ;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris ;
Crêve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Eſt la maîtreſſe aujourd'hui qu'on nous donne ;
Vous l'épouſez ?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vole et reviens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

QUOI ! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur crîra ;
Très-volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains difcours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains perfonne;
Aux préjugés c'eft trop être foumis ;
Il faut les vaincre, ils font nos ennemis ;
Et ceux qui font les efprits raifonnables,
Plus vertueux, font les feuls refpectables.
Eh mais.... quel bruit entends-je dans ma cour ?
C'eft un carroffe. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir ?... C'eft ma mère peut-être.
Germon...

GERMON, *arrivant.*

Monfieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'eft un carroffe.

LE COMTE.

Eh qui ? par quel hafard ?
Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point ; l'on part.

LE COMTE.

Comment ! on part ?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh je le lui pardonne ;
Que pour jamais puiſſe-t-elle ſortir !

GERMON.

Avec Nanine elle eſt prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La ſuivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle ; elle va , ce matin ,
Mettre Nanine à ce couvent voiſin.

LE COMTE.

Courons , volons. Mais quoi ! que vais-je faire ?
Pour leur parler je ſuis trop en colère;
N'importe : allons. Quand je devrais... mais non :
On verrait trop toute ma paſſion.

Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête ;
Répondez-moi d'elle ſur votre tête :
Amenez-moi Nanine.

(*Germon ſort.*)

Ah, juſte ciel !
On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate et cruelle injuſtice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre et ſans me déclarer,
Sans alarmer ſa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y penſe.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

BELLE Nanine, eſt-ce vous que je voi ?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi ?
Ah répondez, expliquez-vous de grâce.
Vous avez craint, ſans doute, la menace
De la Baronne ; et ces purs ſentimens,
Que vos vertus m'inſpirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront ſans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur ſeul éclat que leur prêtaient vos yeux ?

Hier au ſoir, de pleurs toute trempée,
De ce deſſein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame. . .

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ſerait vous ? qu'entends-je ? ah malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée. . . .
Elle voulait, Monſieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteuſe,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuſe,

Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ? ah, Nanine ! et de quoi ?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais ; mon seul aspect la blesse ;
Elle a raison ; et j'ai près d'elle hélas !
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même ;
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant et se promenant.*

Quels sentimens, et quelle ame ingénue !
En ma faveur est-elle prévenue ?
A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,

M'entretenir

M'entretenir en ſecret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez : la Baronne
Vous favoriſe, et noblement vous donne
Un domeſtique, un ruſtre pour époux ;
Moi j'en fais un moins indigne de vous.
Il eſt d'un rang fort au-deſſus de Blaiſe,
Jeune, honnête homme, il eſt fort à ſon aiſe :
Je vous réponds qu'il a des ſentimens ;
Son caractère eſt loin des mœurs du temps ;
Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage
Un deſtin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

NANINE.

Non, Monſieur. . .
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me ſatisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaiſſant ;
Daignez y lire, et voyez ce qu'il ſent ;
Voyez ſur quoi ma retraite ſe fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon ſort. Eh bien, Nanine,
Connaiſſez donc celui qu'on vous deſtine.

Vous l'eſtimez ; il eſt ſous votre loi ;
Il vous adore, et cet époux.... c'eſt moi.
L'étonnement, le trouble l'a ſaiſie.
Ah ! parlez-moi ; diſpoſez de ma vie ;
Ah ! reprenez vos ſens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu ?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi vous m'aimez ?... Ah ! gardez-vous de croire
Que j'oſe uſer d'une telle victoire.
Non, Monſieur, non, je ne ſouffrirai pas
Qu'ainſi pour moi vous deſcendiez ſi bas :
Un tel hymen eſt toujours trop funeſte.
Le goût ſe paſſe, et le repentir reſte.
J'oſe à vos pieds atteſter vos aïeux....
Helas ! ſur moi ne j-tez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
Formé par vous, ce cœur eſt votre ouvrage ;
Il en ſerait indigne déſormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous ſerez ma femme.
Quoi ! tout à l'heure, ici vous m'aſſuriez,

Vous l'avez dit, que vous refuſeriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, ſans doute,
Et ce n'eſt pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïſſez-vous ?

NANINE.

Aurais-je fui ?
Craindrais-je tant, ſi vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot ſeul a fait ma deſtinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hymenée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je ſonge à tout.

NANINE.

Mais prévoyez....

LE COMTE.

Tout eſt prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, et tout eſt ordonné...

NANINE.

Quoi! malgré moi, votre amour obſtiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE *ſeule.*

CIEL! eſt-ce un rêve? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'eſt pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il eſt, qui me plaît et me frappe:
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouſer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-deſſus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir;
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir;
Non, mon état ne ſaurait ſe comprendre.

Moi l'épouſer ? quel parti dois-je prendre ?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma faibleſſe il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons ; il faut écrire,
Il faut... par où commencer, et que dire ?
Quelle ſurpriſe ! Ecrivons promptement,
Avant d'oſer prendre un engagement.

(*elle ſe met à écrire.*)

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah ! la voici. Madame la baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit ſans me voir ſeulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaiſe, bonjour.

BLAISE.

Bonjour eſt ſec vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre eſt pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'eſprit ! et que n'en ai-je autant !
Çà, je diſais...

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impofe
Par fon maintien : devant elle je n'ofe
M'expliquer... là... tout comme je voudrais :
Je fuis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaife, il faut me rendre un grand fervice.

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juftice
De me fier à ta difcrétion.
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez fans façon :
Car, voyez-vous, Blaife eft prêt à tout faire
Pour vous fervir ; vîte, point de myftère.

NANINE.

Tu vas fouvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel eft ce vifage ?
Philippe Hombert ? je ne connais pas çà.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva ;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh ! de l'argent !

NANINE.

Donne aussi ce paquet ;
Monte à cheval pour avoir plutôt fait :
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant ;
La bourse est pleine : ah ! que d'argent comptant !
Est-ce une dette ?

NANINE.

Elle est très-avérée.
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée ;
Ecoute. Hombert est peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'OU diable vient cet argent? quel meſſage !
Il nous aurait aidé dans le ménage !
Allons, elle a pour nous de l'amitié ;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

(*il met l'argent et le paquet dans ſa poche : il rencontre la Baronne, et la heurte.*)

LA BARONNE.

Eh, le butor !... arrête.
L'étourdi m'a penſé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monſieur le Comte eſt-il bien en colère ?
Quel billet eſt-ce là ?

BLAISE.

C'eſt un myſtère.
Peſte !...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un meſſage !
Donne, ou je romps ſoudain ton mariage :
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Ho, ho.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux ſavoir le contenu.
(*elle décachette la lettre.*)
Il m'intéreſſe, ou je ſuis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha, ha, ha, qu'elle eſt bien attrapée !
Elle n'a là qu'un chiffon de papier ;
Moi j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut ſervir ſa maîtreſſe.
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE *ſeule.*

LISONS. „Ma joie et ma tendreſſe
„ Sont ſans meſure, ainſi que mon bonheur ;
„ Vous arrivez, quel moment pour mon cœur !

» Quoi ! je ne puis vous voir et vous entendre !
» Entre vos bras je ne puis me jeter !
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets ; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un ſort digne d'envie,
» Et dont il eſt permis de s'éblouir ;
» Mais il n'eſt rien que je ne ſacrifie
» Au ſeul mortel que mon cœur doit chérir. »
Ouais. Voilà donc le ſtyle de Nanine :
Comme elle écrit, l'innocente orpheline !
Comme elle fait parler la paſſion !
En vérité ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah, ah, ruſée, ainſi vous trompiez Blaiſe !
Vous m'enleviez en ſecret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent ;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert ? Fort bien, friponne ;
J'en ſuis charmée, et le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Etait plus bas que ſa baſſe origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au-deſſus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival
Monſieur Philippe Hombert votre rival ?

LE COMTE.

Ah ! quels diſcours vous me tenez !

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne ſont plus de ſaiſon ;
Mon parti pris, je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire ;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a ſubjugué.

(tandis que le Comte lit.)
Tout en lifant il me femble intrigué.
Il a pâli ; l'affaire émeut fa bile. . . .
Eh bien, Monfieur, que penfez-vous du ftyle ?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien :
Oh ! le pauvre homme ! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu ? Je demeure ftupide.
O tour affreux, fexe ingrat, cœur perfide !

LA BARONNE.

Je le connais, il eft né violent ;
Il eft prompt, ferme ; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eft revenue ?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous ?
Eft près d'ici, Monfieur.

LA BARONNE.

Dans fon courroux,

Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monſieur.

LE COMTE.

Plaît-il ?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,
Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE, *d'un air froid et ſec.*

Allez ſaiſir ſes papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit ; vous viendrez me le rendre ;
Qu'on la renvoie à l'inſtant.

GERMON.

Qui, Monſieur ?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur :
Si vous ſaviez à quel point ſa perſonne
Nous charme tous ; comme elle eſt noble, bonne !

LE COMTE.

Obéiſſez, ou je vous chaſſe.

GERMON.

Allons.

(*il ſort.*)

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah ! je respire, enfin nous l'emportons :
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne ?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien ; mais soit, n'en parlons plus :
Réparons tout ; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare, et le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos fermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends ;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'eft qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Eft un affront.

LE COMTE.

Il fera réparé.
Madame, il faut. . . .

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous favez bien. . . que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle eft ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.*

MADAME, j'aurais dû...
(à part.) *(à sa mère.)*
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....
(à part.)
Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.
(fesant une petite révérence à la Baronne.)
Bonjour, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom ! la vieille bégueule !
Madame, il faut vous laiſſer le plaiſir
D'entretenir Monſieur tout à loiſir.
Je me retire.

(*elle ſort.*)

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, et d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien, monſieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru ;
C'eſt ſur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne eſt une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;
Qui l'an paſſé, chez la marquiſe Agard,
En plein ſouper me traita de bavarde ;
D'y plus ſouper déſormais Dieu me garde !
Bavarde, moi ! Je ſais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe ;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme

A ſon mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,
Lui diſputait la moitié de la terre :
J'ai ſu cela de feu votre grand-père :
Il diſait vrai ; c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de ſa trempe aujourd'hui.
Paris eſt plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme ;
Parlant de tout avec l'air empreſſé,
Et ſe moquant toujours du temps paſſé.
J'entends parler de nouvelle cuiſine,
De nouveaux goûts ; on crêve, on ſe ruine :
Les femmes ſont ſans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *reliſant le billet.*

Qui l'aurait cru ? Ce trait me déſeſpère.
Eh bien, Germon ?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier

Qu'elle devait, Monſieur, vous envoyer.

LE COMTE *liſant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par reſpect me refuſe ! ... Infidelle !
Tu ne dis pas la raiſon du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus ;
C'eſt ſa Baronne ; et l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! Monſieur, elle a déjà repris
Modeſtement ſes champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine ! hélas ! Madame, que l'on chaſſe ;
Tout le château pleure de ſa diſgrâce.

LA MARQUISE.

Vous la chaſſez ? je n'entends point cela.
Quoi ! ma Nanine ? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
C'eſt moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me ſouviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle ;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, et j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête :
Chaſſer Nanine eſt un trait mal-honnête.

LE COMTE.

Quoi ! ſeule, à pied, ſans ſecours, ſans argent ?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'inſtant
Un vieux bon homme à vos gens ſe préſente :
Il dit que c'eſt une affaire importante,
Qu'il ne ſaurait communiquer qu'à vous ;
Il veut, dit-il, ſe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perſonne ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez du chagrin, je le crois ;
Vous m'en donnez auſſi beaucoup à moi.

Chaſſer Nanine et faire un mariage
Qui me déplaît ! non, vous n'êtes pas ſage.
Allez, trois mois ne feront pas paſſés
Que vous ſerez l'un de l'autre laſſés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon couſin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus ;
Mais, entre nous, la vôtre l'eſt bien plus.
En s'épouſant ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
Deux mois après tous deux ſe ſéparèrent ;
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, eſcroc, extravagant ;
Et Monſieur prit une franche coquette,
Une intrigante et friponne parfaite.
Des ſoupers fins, la petite-maiſon,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus et dettes uſuraires :
Enfin, Monſieur et Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me ſouviens encor d'une autre hiſtoire,
Bien plus tragique, et difficile à croire ;
C'était.....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez..... O Ciel ! ai-je pu ſoupçonner
Pareille horreur !

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable :
Allons, je vais la raconter à table ;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En temps et lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en payſanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop ; il eſt temps de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais, et dans cet équipage ?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement ! Quoi du matin au ſoir !
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de déchoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles :
Certes, mon maître eſt bien mal aviſé ;
Notre Baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, et vous fait cet outrage :
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui ;
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui ;

Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne !

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendu à ma première vie ;
Et qu'à jamais, ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublîrai... rien... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, et tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure ;
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir.
Qu'il eſt heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter et vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre... Ah ! Germon !
Je ſuis chaſſée.... et par qui ! ...

GERMON.

GERMON.

Le démon
A mis du ſien dans cette brouillerie ;
Nous vous perdons... et Monſieur ſe marie.

NANINE.

Il ſe marie ! ... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

(*elle ſort.*)

GERMON.

Monſieur le Comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chaſſer pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine eſt donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en eſt fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame eſt donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas, Nanine,
Sans écuyer, fort triſtement chemine,
Et de ma main ne veut pas ſeulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez ſes amis.

LE COMTE.

A Rémival, ſans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voiſin,
Où la Baronne allait dès ce matin :
Mon deſſein eſt qu'on la mette ſur l'heure
Dans cette utile et décente demeure ;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va.... garde-toi de laiſſer entrevoir
Que c'eſt un don que je veux bien lui faire ;
Dis-lui que c'eſt un préſent de ma mère ;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(*il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,

A ſon départ, tu dis que tu l'as vue ?

GERMON.

Eh, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?
Elle pleurait ?

GERMON.

Elle feſait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ſes yeux :
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses ſentimens ? as-tu remarqué....

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON

Que vous êtes ſon maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés....
Qu'elle oublîra tout.... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais furtout garde qu'elle revienne.

(Germon fort.)

Germon !

GERMON.

Monfieur.

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te fouvienne,
Si par hafard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait fuivre fes pas,
De le chaffer de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez fur moi ; je fers fidellement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Juftement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera roffé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira fon nom.

(il fait un pas et revient.)

Ce jeune Hombert eft quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de fon village.
Laiffez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;
Et Blaiſe auſſi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux ſon égal que ſon maître.

LE COMTE.

Ah ! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE *ſeul.*

HELAS ! il a raiſon,
Il prononçait ma condamnation ;
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame
Je me punis ; la Baronne eſt ma femme.
Il le faut bien, le ſort en eſt jeté.
Je ſouffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage eſt au moins convenable.
Notre Baronne a l'humeur peu traitable ;
Mais, quand on veut, on ſait donner la loi.
Un eſprit ferme eſt le maître chez ſoi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous époufez Madame ?

LE COMTE.

Eh ! oui.

LA MARQUISE.

Ce foir elle eft donc votre femme ?
Elle eft ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon :
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y foufcrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mère ! pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaffez, et moi je la marie ;
Je fais la noce en mon château de Brie ;
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur fifcal,
Jean Roc Souci ; c'eft lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaifante affaire.

De cet enfant je ne puis me paſſer ;
C'eſt un bijou que je veux enchâſſer.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne ſoyez pas contre nous en colère ;
Laiſſez Nanine aller dans le couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne ſe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ? quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de choſe.

LA MARQUISE.

Mais....

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eſt beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie ?
Cela ſe peut, car elle eſt ſi jolie :
Je m'y connais : on tente, on eſt tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles ſont toujours un peu coquettes :
Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.

Çà, contez-moi, ſans nul déguiſement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter ?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine ;
Et vous pourriez....

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN *en bottes.*

MARIN.

ENFIN, tout eſt baclé,
Tout eſt fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce ?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands ; j'ai bien fait mon meſſage ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; et vous ferez contente
De la berline : elle eſt bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin ſont vernis.
Les diamans ſont beaux, très-bien choiſis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... Oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE, *à part.*

Oui.... Mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carroſſe,
Et ſera prêt le ſoir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir ſur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce ſalon j'ai trouvé tout à l'heure
Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure :

Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le faſſe en aller :
Il prend trop mal ſon temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame ?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,
Et croyez-moi, c'eſt un mal des plus grands
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure ;
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.
(*à Marin.*)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.
(*il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers ſoins, et je ſuis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au payſan.*

APPROCHEZ-VOUS, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah ! Monſeigneur ! écoutez-moi de grâce :
Je ſuis... Je tombe à vos pieds, que j'embraſſe ;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je ſuis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme eſtimable.
Dans ma maiſon cherchez-vous de l'emploi ?
A qui parlé-je ?

LA MARQUISE.

Allons, raſſure-toi.

LE PAYSAN.

Je ſuis, hélas ! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille eſt une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah ! Monſeigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint :

J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte :
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands ſeigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon : mais il trompe ; et Nanine
N'eſt point ſa fille ; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai : chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans,
Ayant perdu mon bien avec ſa mère,
J'allai ſervir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeſte état,
Qu'elle paſsât pour fille d'un ſoldat,
Lui défendant de me nommer ſon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? pour moi je conſidère
Les bons ſoldats ; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'eſtime plus un vertueux ſoldat,
Qui de ſon ſang ſert ſon prince et l'Etat,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi feulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais fans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais diftingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN, *à la Marquife.*

Hélas! Madame, non;
Mais je fuis né d'une honnête famille;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh, pourfuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et béniſſant le ciel,
Vous, vos bontés, votre ſoin paternel,
Je ſuis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant ſon jeune âge,
Tremblant encor, loiſque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'eſt rendu.

(*montrant la Baronne.*)

Je viens d'entendre au diſcours de Madame
Que j'eus raiſon : elle m'a percé l'ame ;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, ſont un trop grand tréſor
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eus ſans crime.
Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre ;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre ;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas !
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je ſuis tout attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, eſt-ce un ſonge ? eſt-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(il tire la bourse et le paquet.)

Tenez, Monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre ! ils ont été donnés ;
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'est à vous que le présent s'adresse ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendresse !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom ? Quel mystère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père !

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer !
J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous faviez combien je fuis coupable !
J'ai maltraité la vertu refpectable.

(*il va lui-même à un de fes gens.*)

Holà, courez.

LA BARONNE.

Eh quel empreffement ?

LE COMTE.

Vîte un carroffe.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'inftant,
Vous devriez être fa protectrice.
Quand on a fait une telle injuftice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas affez fe repentir.
Monfieur mon fils a fouvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'eft un cœur généreux ;
Il eft né bon ; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, fi bienfefante :
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air fombre, embarraffé, rêveur !
Quel fentiment étrange eft dans fon cœur ?
Voyez, Monfieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la ſatisfaire
Par des préſens.

LA MARQUISE.

C'eſt le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes ſoupçons évitez les éclats.
Vous héſitez ?

LE COMTE, *après un ſilence.*

Non, je n'héſite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je penſe.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien aſſez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il eſt tout pris.
Vous connaiſſez mon ame et ſa franchiſe :
Il faut parler. Ma main vous fut promiſe ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine, et dès l'inſtant je donne,
Sans nul regret, ſans détour j'abandonne
Mes droits entiers et les prétentions
Dont il naquit tant de diviſions.
Que l'intérêt encor vous en revienne ;
Tout eſt à vous, jouiſſez-en ſans peine.
Que la raiſon faſſe du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigriſſe :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes préſens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta paſſion te livre.
Sers noblement ſous les plus viles lois ;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(*elle ſort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NON, il n'eſt point indigne ; non, Madame ;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenſer
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite ; et voilà ſa nobleſſe.
La mienne à moi, c'eſt d'en payer le prix.
C'eſt pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire :
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? quel titre ? et que voulez-vous dire ?

SCENE VIII et dernière.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à sa mère.*

SON seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement :
Mais qu'elle est belle, et comme elle a l'air sage !

NANINE.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.*

Ah ! la nature a mon premier hommage.
Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O Ciel ! ô ma fille ! ah, Monsieur !
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare,
Dans ma maison, put de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il est trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.
Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puſſiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et ſa reconnaiſſance...

NANINE, *à ſon père.*

Il eſt bien sûr de mon obéiſſance.

LE COMTE.

J'oſe y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne ſont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embraſſer votre père ;
Ce qui vous reſte en des momens ſi doux...
C'eſt... à leurs yeux... d'embraſſer... votre époux.

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Eſt-il bien vrai !

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE, *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort ! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir.... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils....

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas ;
Opposez-vous à sa flamme.... à la mienne ;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.

L'amour l'aveugle ; il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui, laiſſez-moi l'adorer.
Voyez mon ſort, voyez ce qu'eſt mon père :
Puis-je jamais vous appeler ma mère ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en eſt fait ;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait ;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
Il eſt unique auſſi bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour ;
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe,
Mais ſans tirer jamais à conſéquence.

Fin du troiſième et dernier acte.

LA

LA FEMME QUI A RAISON,

COMEDIE.

1749.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE petite comédie eſt un impromptu de ſociété où pluſieurs perſonnes mirent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au roi *Staniſlas*, duc de Lorraine, en 1749.

On a trouvé dans les porte-feuilles de M. de *Voltaire* cette même pièce en un acte : elle ne diffère de celle-ci que par la ſuppreſſion de quelques ſcènes, et quelques changemens dans la diſpoſition de la pièce. Il a paru inutile de la joindre à cette collection.

PERSONNAGES.

M. DURU.

Mme DURU.

Le marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. *Duru.*

ERISE, fille de M. *Duru.*

M. GRIPON, correſpondant de M. *Duru.*

MARTHE, ſuivante de madame *Duru.*

La ſcène eſt chez madame Duru, dans la rue Thévenot, à Paris.

LA FEMME QUI A RAISON,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mme DURU.

MAIS, mon très-cher Marquis, comment, en confcience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience
Sans l'aveu d'un époux ? Le cas eft inouï.

LE MARQUIS.

Comment ? Avec trois mots, un bon contrat, un oui ;
Rien de plus agréable, et rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille eft docile ;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour ;
Elle a quelque indulgence, et moi beaucoup d'amour :
Pour votre intime ami dès long-temps je m'affiche ;
Je me crois honnête homme, et je fuis affez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, feront délicieux.

Mme DURU.

D'accord; mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'aſſomme.
Quel beſoin avons-nous du conſeil d'un tel homme?

Mme DURU.

Quoi! pendant ſon abſence? ...

LE MARQUIS.

Ah! les abſens ont tort.
Abſent depuis douze ans, c'eſt comme à peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'eſt pour vous amaſſer, avec ſa ladrerie,
Un bien que vous ſavez dépenſer noblement;
Je conſens qu'à ce prix il ſoit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort auſſitôt qu'il s'aviſe
De vouloir diſpoſer de la charmante Eriſe.
Celle qui la forma doit en prendre le ſoin;
Et l'on n'arrange pas les filles de ſi loin.
Pardonnez....

Mme DURU.

Je ſuis bonne, et vous devez connaître
Que pour monſieur Duru, mon ſeigneur et mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle et violent.
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... ſenſément;
Mais je lui dois reſpect et quelque obéiſſance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez, je penſe.

Qui, vous? Vous, du respect pour un monsieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,
Tenir sans domestique, un fort plaisant ménage.
Vous êtes demoiselle; et quand l'adversité,
Malgré votre mérite et votre qualité,
Avec monsieur Duru vous fit en bien commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce Monsieur faire beaucoup d'honneur;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur
De souffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas sa personne grossière.
Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Erise au fils d'un usurier?
De ce monsieur Gripon, son très-digne compère?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire:
Il l'avait fort à cœur, et par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mme DURU.

Ne plaisantez pas tant; il m'en écrit encore,
Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

Mme DURU.

Hélas! à vos désirs je voudrais condescendre;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre:

J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois ;
J'ai prié mon mari de laiſſer à mon choix
Cet établiſſement de deux enfans que j'aime.
Monſieur Gripon me cauſe une frayeur extrême ;
Mais, tout Gripon qu'il eſt, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, ſonger.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raiſons, des meſures commodes,
Envoyer publier des bans aux Antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair et net.
De votre cher mari je ne ſuis pas le fait.
Du ſeul nom de Marquis ſa groſſe ame étonnée
Croirait voir ſa maiſon au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à ſa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit ſans colère,
Daignez former, Madame, un ſi tendre lien ;
Ordonnez mon bonheur, j'oſe dire le ſien.
Qu'à jamais à vos pieds je paſſe ici ma vie.

Mme DURU.

Oh çà, vous aimez donc ma fille à la folie ?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô Ciel ! pour combler mon bonheur,
Je compte à votre fils donner auſſi ma ſœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame ſoumiſe,
D'un cœur toujours à vous...

SCENE

SCENE II.

Madame DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

Ah ! venez, belle Erise,
Fléchissez votre mère et daignez la toucher ;
Je ne la connais plus ; c'est un cœur de rocher.

Mme DURU.

Quel rocher ! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille.
Il est pressant ; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaise un peu.

ERISE.

Oh ! non, ne craignez rien ; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère :
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire ?

Mme DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mère ;
Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier elle-même prend soin.

Nous ſommes deux ici contre vous. Ah ! Madame,
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme ;
Vous l'avez allumée, et vous ne voudrez point
Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.

(*à Eriſe.*)

Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire ?

ERISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire ;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment ;
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mme DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux ;
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.
Mais mon mari !

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari ! ſa faibleſſe
De cet épouvantail s'inquiéte ſans ceſſe.

ERISE.

Il eſt mon père.

SCENE III.

Madame DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah, ah ! l'on parle donc ici
D'hymenée et d'amour ? Je veux m'y joindre auſſi.
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie ;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur ;
Je compte abſolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendreſſe pure ;
Je l'aime éperdument, et mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous, je ſuis homme à perdre la raiſon ;
Enfin, c'eſt un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce, après tout, ſuffira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume,
Par un ſeul mot, ma mère, et contre la coutume,
C'eſt un plaiſir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous ſerez, ma mère, heureuſe autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma ſœur, je réponds de moi-même ;
Mais Madame balance, et c'eſt en vain qu'on aime.

ERISE.

Ah ! vous êtes ſi bonne ! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils ſi cher à votre cœur ?
Son amour eſt ſi vrai, ſi pur, ſi raiſonnable !
Vous l'aimez ; voulez-vous le rendre miſérable !

DAMIS.

Déſeſpérerez-vous, par tant de cruautés,
Une fille toujours ſouple à vos volontés ?
Elle aime tout de bon, et je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frère, et j'ai lu dans ſon cœur :
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi j'obéirai ſans réplique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma ſœur.

ERISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi je parle pour tous.

Mme DURU.

Ecoutez donc tous trois.
Vos amours ſont charmans, et vos goûts ſont mon choix :
Je ſens combien m'honore une telle alliance ;
Mon cœur à vos plaiſirs ſe livre par avance.
Nous ſerons tous contens, ou bien je ne pourrai :
J'ai donné ma parole, et je vous la tiendrai.

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Ah !

Mme DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Toujours des mais ? vous allez encor dire,
Mais mon mari.

Mme DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah ! quels coups !

DAMIS.

Quel martyre !

Mme DURU.

Oh ! laiſſez-moi parler. Vous ſaurez, mes enfans,
Que quand on m'épouſa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons ſoins de votre honoré père :
Sa fortune déjà commençait à ſe faire ;
Il eut l'art d'amaſſer et de garder du bien,
En travaillant beaucoup et ne dépenſant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, et ſurtout la dépenſe.
J'ai dépenſé beaucoup à vous bien élever ;
Malgré moi le beau monde eſt venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me ſuis établie.
Il voulait que ſon fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'avocat :

Au régiment du roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, fous peine de fa haine,
Que de monfieur Gripon et la fille et le fils
Par un beau mariage avec nous foient unis.
Je l'empêcherai bien, j'y fuis fort réfolue.

DAMIS.

Et nous auffi.

Mme DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mme DURU.

Son cher correfpondant,
Maître Ifaac Gripon, d'une ame fort reboùrfe,
Ferme, depuis un an, les cordons de fa bourfe.

DAMIS.

Il vous en refte affez.

Mme DURU.

Oui, mais j'ai confulté...

LE MARQUIS.

Hélas! confultez-nous.

Mme DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; et l'on dit qu'à votre âge
On ne peut furement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,

Lorſque ce propre père, étant dans la maiſon,
Sur ſon droit de préſence obſtinément ſe fonde :
Mais quand ce propre père eſt dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout ſe marier ſans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce qu'il faut faire, et quand ? dès aujourd'hui.

SCENE IV.

Mme DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOILA monſieur Gripon qui veut forcer la porte ;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce ſont ſes propres mots. Faut-il qu'il entre ?

Mme DURU.

Hélas !
Il le faut bien ſouffrir. Voyons quel eſt ce cas.

SCENE V.

Mme DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mme DURU.

SI tard, monſieur Gripon, quel ſujet vous attire ?

M. GRIPON.

Un bon ſujet.

Mme DURU.

Comment ?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde ?

M. GRIPON.

Oh ! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, et je le porte ici.
Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre :
Ils le seront du moins, et sans beaucoup attendre.
Lisez.

(*il lui donne une lettre.*)

Mme DURU.

L'ordre est très-net ; que faire ?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir sans réplique, et tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt ; et même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de temps à perdre ; ayez la charité
De dépêcher la chose avec célérité.

Mme DURU.

La proposition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ERISE, *ensemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à M. Gripon.*

De nos communs désirs il faut presser l'effet.
Ah ! que de cet hymen mon cœur est satisfait !

M. GRIPON.

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaise,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me sens pas d'aise.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aise ?

LE MARQUIS.

Mais . . . j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De madame sa femme, et surtout de sa fille.
Cet hymen est si cher, si précieux pour moi ! . . .
Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis sont de mauvais augure.
Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi ! si tôt ?

Mme DURU.

Sans donner le temps de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, et sans les présenter ?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

Mme DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux ; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, et qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille et voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

Mme DURU.

Les aimables enfans !

DAMIS.

Oh ! Monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte ?

DAMIS.

Hélas ! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens, et m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.

(*à Erise.*)

Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien ?

ERISE.

Je dis la même chose, et je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'est.

M. GRIPON.

Oh ! quel original !
L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête et des gens qu'on marie.

(*le Marquis lui fait de grandes révérences.*)

(*à Mme Duru.*)

Or çà, j'ai réussi dans ma commission.
Je vois pour votre époux votre soumission ;
Il ne faut à présent qu'un peu de signature.
J'amènerai demain le futur, la future.
Vous aurez deux enfans, souples, respectueux,
Grands ménagers ; enfin on sera content d'eux.
Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mme DURU.

C'est une bagatelle, et mon espoir se fonde
Sur les leçons d'un père, et sur leurs sentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grâce et ſimple et naturelle.

ERISE.

Leur bon ſens dont leur père eſt le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau Monſieur-là ?

(*à Mme Duru.*)

A demain donc, Madame ; une noce frugale
Préparera ſans bruit l'union conjugale.
Il eſt tard, et le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Eh ! que faites-vous donc vers le ſoir ?

M. GRIPON.

Nous dormons.
On ſe lève avant jour ; ainſi fait votre père :
Imitez-le dans tout pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, attentif à placer votre argent ;
Ne donnez jamais rien, et prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mme DURU.

Pas ſi matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous raviſſez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras.*

Monſieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi ?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous propoſer une excellente affaire ?

M. GRIPON.

Propoſez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, et Phlipot votre fils ?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure.

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, et je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux préſens.

M. GRIPON.

Comment ?

MARTHE.

Payez la dot, et gardez vos enfans.

M. GRIPON.

Madame, il nous faudra chaſſer cette donzelle;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.

(il s'en va, et tout le monde lui fait la révérence.)

SCENE VI.

Mme DURU, ERISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

Eh bien, vous laiſſez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître uſurier ?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il eſt indiſpenſable
De prévenir ſoudain ce marché déteſtable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traité
Qui mette pour jamais nos droits en ſureté.
Madame, on vous y force, et tout vous autoriſe,
Et c'eſt le ſentiment de la charmante Eriſe.

ERISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas ! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.
Il faut que le vilain qui tous nous inquiéte
En revenant demain trouve la noce faite.

Mme DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à préſent deviennent ſuperflus.
Réſolvez-vous, Madame, ou nous ſommes perdus.

Mme DURU.

Le péril eſt preſſant, et je ſuis bonne mère ;
Mais... à qui pourrons-nous recourir ?

MARTHE.

Au notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends ſur moi le ſoin
D'amener à l'inſtant le notaire du coin,
D'ordonner le ſouper, de mander la muſique :
S'il eſt quelque autre uſage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raiſon,
Et je veux que demain maître Iſaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choſes à faire.

ERISE.

J'admire vos conſeils et celui de mon frère.

Mme DURU.

C'eſt votre avis à tous ?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Oui, ma mère.

Mme DURU.

Fort bien.
Je puis vous aſſurer que c'eſt auſſi le mien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

COMMENT ! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon ?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon ?
Quoi ! deux tables encore impudemment dreſſées !
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées,
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher,
Et quatre violons, qui, ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue !
N'es-tu pas tout honteux ?

DAMIS.

Non ; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux ! que diable veux-tu dire ?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joie, un tranſport inoui.
A peine hier au ſoir ſortîtes-vous d'ici
Que livrés par avance au lien qui nous preſſe,
Après un long ſouper, la joie et la tendreſſe,

Préparant

Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépenſe.
Je n'aime point qu'on ait du plaiſir par avance.
Cette vie à ton père à coup sûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te marîra ?

DAMIS.

Ah ! ſi vous connaiſſiez cette ardeur vive et pure,
Ces traits, ces feux ſacrés, l'ame de la nature,
Cette délicateſſe et ces raviſſemens,
Qui ne ſont bien connus que des heureux amans !
Si vous ſaviez....

M. GRIPON.

Je ſais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'eſt point tendre.
Vous ignorez les feux dont je ſuis conſumé.
Mon cher monſieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Si fait, ſi fait.

DAMIS.

Comment ? Vous auſſi, vous ?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs....

M. GRIPON.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à madame Gripon :
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes difcours de fou que tu tiens fur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien ; enfin, vous me le pardonnez ?

M. GRIPON.

Oui-dà, quand les contrats feront faits et fignés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche ;
Finiffons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment fe couche.

M. GRIPON.

Quoi ? ta mère ?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal danfé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère eft folle.

DAMIS.

Non, elle eft très-refpectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute ; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père ; il viendra promptement ;
Et déjà fon commis arrive en diligence
Pour régler fa recette ainfi que la dépenfe.

Il ſera très-fâché du train qu'on fait ici ;
Et tu comprends fort bien que je le ſuis auſſi.
C'eſt dans un autre eſprit que Phlipotte eſt nourrie ;
Elle a trente-ſept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, ſeule avec mon fils, compoſe ma maiſon ;
L'été ſans éventail, et l'hiver ſans manchon,
Blanchit, repaſſe, coud, compte comme Barrème,
Et fait manquer de tout auſſi bien que moi-même.
Prends exemple ſur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce ſoir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, et ma fille eſt bien née :
Mais, crois-moi, ta cervelle eſt un peu mal tournée ;
Il faut que la maiſon ſoit ſur un autre pied.
Dis-moi, ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici ſouvent ?

DAMIS.

Oh, fort ſouvent.

M. GRIPON.

Je penſe
Que pour cauſe il eſt bon qu'il ne revienne plus.

DAMIS.

Nous ſuivrons ſur cela vos ordres abſolus.

M. GRIPON.

C'eſt très-bien dit. Mon gendre a du bon, et j'eſpère
Morigéner bientôt cette tête légère ;
Mais ſurtout plus de bal : je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, et le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu ?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs et l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir danſé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur eſt bleſſé,
Je vais, Monſieur, je vais... me coucher... je me flatte
Que ma paſſion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ferai long-temps éveillé par l'amour.

(*il l'embraſſe.*)

SCENE II.

M. GRIPON *ſeul.*

Les romans l'ont gâté ; ſa tête eſt attaquée ;
Mais celle de ſon père eſt bien plus détraquée.
Il veut incognito rentrer dans ſa maiſon.
Quel profit à cela ? quel projet ſans raiſon !
Ce n'eſt qu'en fait d'argent que j'aime le myſtère ;
Mais je fais ce qu'il veut ; ma foi, c'eſt ſon affaire.
Mari qui veut ſurprendre eſt ſouvent fort ſurpris,
Et... mais voici Monſieur qui vient dans ſon logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

Quelle réception ! après douze ans d'abſence !
Comme tout ſe corrompt, comme tout change en France !

M. GRIPON.

Bonjour, compère.

M. DURU.

O Ciel !

M. GRIPON.

Il ne me répond point.
Il rêve.

M. DURU.

Quoi ! ma femme infidelle à ce point !
A quel horrible luxe elle s'eſt emportée !
Cette maiſon, je crois, du diable eſt habitée ;
Et j'y mettrais le feu, ſans les dépens maudits
Qu'à brûler les maiſons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-temps ſeul, c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire :
M'en voilà bien payé, que réſoudre ? que faire ?
Je ſuis aſſaſſiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bonjour, compère. Eh bien, vous avez terminé
Assez heureusement un assez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois, il est fort triste de vieillir;
On a bien moins de temps pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, et les lois violées!..

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux et bons papiers,
Trois cents deux mille francs, dix-huit sols neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.

(*il montre son porte-feuille.*)

Je suis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'est-ce que cela?
Il faut se consoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis et quel train. La coquine!....

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de ſix pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à mouſtache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paſſer, m'invite en bégayant
A venir déjeûner dans ſon appartement.

M. GRIPON.

Chaſſe tous ces coquins.

M. DURU.

C'eſt ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'eſt un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à ſon aiſe, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame.
Me conſeillerais-tu de ſurprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conſeillerais-tu
D'attendre encore un peu, de reſter inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. DURU.

Ah ! le maudit ménage !
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage ?

M. GRIPON.

Oh ! fort bien : sur ce point nous serons tous contens ;
On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis ?

M. GRIPON.

De la peine ? au contraire ;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément ;
Et ta fille déjà brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela console.
Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh ! tout est résolu,
Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme ?

M. GRIPON.

Oh ! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante et ménagère :

J'ai

J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou ;
Et nous les marîrons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeunesse volage.
Point d'argent : c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme ?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. DURU.

Voir... là... si la nature est au moins assez forte,
Si le sang parle assez dans ma fille et mon fils
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Est-ce que le sang parle ? et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouser les miens ?
Adieu : j'ai quelque dette active et d'importance,
Qui devers le midi demande ma présence ;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille et mon fils, pour conclure et signer.

SCENE IV.

M. DURU *seul.*

Les affaires vont bien ; quant à ce mariage,
J'en suis fort satisfait ; mais quant à mon ménage,
C'eſt un ſcandale affreux, et qui me pouſſe à bout.
Il faut tout obſerver, découvrir tout, voir tout.
(*on ſonne.*)
J'entends une ſonnette et du bruit ; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

Oh ! quelle eſt cette jeune et belle demoiſelle
Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
Eſt-ce ma fille ? Mais . . . j'en ai peur : en effet :
Elle eſt bien faite au moins, paſſablement jolie,
Et cela fait plaiſir. Ecoutez, je vous prie ;
Où courez-vous ſi vîte, aimable et chère enfant ?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtreſſe, en ſon appartement.

M. DURU.

Quoi ! vous êtes ſuivante ? Et de qui, ma mignonne ?

MARTHE.

De madame Duru.

M. DURU, *à part.*

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'inſtruire, ſi je puis...
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi, Monſieur ?

M. DURU.

Savez-vous qui je ſuis ?

MARTHE.

Non ; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je ſuis l'intime ami de monſieur votre maître,
Et de monſieur Gripon. Je puis très-aiſément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaiſir. Mais, Monſieur, le temps preſſe ;
Et voici le moment de coucher ma maîtreſſe.

M. DURU.

Se coucher quand il eſt neuf heures du matin ?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Quelle vie et quel horrible train !

MARTHE.

C'eſt un train fort honnête. Après ſouper on joue ;
Après le jeu l'on danſe, et puis on dort.

M. DURU.

J'avoue

Que vous me ſurprenez ; je ne m'attendais pas
Que madame Duru fît un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi ! cela vous ſurprend, vous bon homme, à votre âge ?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage
Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari ;
Et quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

M. DURU.

Mignonne, ces diſcours me font peine à comprendre ;
Qu'eſt-ce tenir maiſon ?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre ?
D'où diable venez-vous ?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paraiſſez neuf, quoiqu'antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite maîtreſſe,
Vous tenez donc maiſon ?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpèce ?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plaît ?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monſieur ?

M. DURU. (*à part.*)

Oui, moi-même. Il faut que je haſarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde ;
Ce n'eſt pas ſans regret ; mais eſſayons enfin.

(*haut.*)

Monſieur Duru vous fait ce préſent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle ;
C'eſt à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon monſieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelque amant, entre nous, a, pendant ſon abſence,
Produit tous ces excès avec cette dépenſe ?

MARTHE.

Quelque amant ! vous oſez attaquer notre honneur ?
Quelque amant ! A ce trait, qui bleſſe ma pudeur,
Je ne ſais qui me tient que mes mains appliquées
Ne ſoient ſur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous ?

M. DURU.

Eh ! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'eſt pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh ! mais...

MARTHE.

Elle eſt trop bonne,
Trop ſage, trop honnête et trop douce perſonne ;
Et vous êtes un ſot avec vos queſtions ;
(on ſonne.)
J'y vais... un impudent, un rodeur de maiſons ;
(on ſonne.)
Tout à l'heure... un benêt qui penſe que les filles
Iront lui confier les ſecrets des familles !
(on ſonne.)
Eh, j'y cours... un vieux fou que la main que voilà
(on ſonne.)
Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU *ſeul.*

JE ne ſais ſi je dois en croire ſa colère ;
Tout ici m'eſt ſuſpect ; et ſur ce grand myſtère
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;

Et toutes, fe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point ; je veux examiner
Jufqu'où du bon chemin l'on peut fe détourner.
Que vois-je ? Un beau monfieur fortant de chez ma femme !
Ah ! voilà comme on tient maifon !

SCENE VII.

M. DURU, LE MARQUIS *fortant de l'appartement de madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

ADIEU, Madame.
Ah ! que je fuis heureux !

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

LE MARQUIS.

Adieu, jufqu'à ce foir.

M. DURU.

Ce foir encor ? Fort bien.
Comme de la maifon je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien fortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas ; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en faurais douter.

Volets fermés, au lit ; rendez-vous, porte close ;
La suivante à mon nez complice de la chose !

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents ?

M. DURU.

Mon fait est net et clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate,
Avec tout mon argent. Ah traître! ah scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi ?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami ?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui, mécontent de moi ? Qui vous a dit cela ?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce monsieur Duru là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous ?

LE MARQUIS.

Non : il est aux Antipodes,

Dans les Indes, je crois, coufu d'or et d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaiffez fort Madame ?

LE MARQUIS.

Apparemment:

Sa bonté m'eft toujours précieufe et nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez befoin de fa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maifon.

M. DURU.

Je le vois... De Monfieur je fuis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bien venu; prenez furtout le foin
D'apporter quelque argent dont nous avons befoin.
Bonfoir.

M. DURU, *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(*au Marquis.*)

Que l'enfer... Mais, Monfieur, qui gouvernez Madame,
La chambre de fa fille eft-elle près d'ici ?

LE MARQUIS.

Tout auprès, et j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(*il entre chez Erife et ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme eft néceffaire à toute ma famille :
Il fort de chez ma femme, et s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, et je fuccombe enfin.
Juftice ! je fuis mort.

SCENE VIII.

M. DURU, LE MARQUIS *revenant avec* ERISE.

ERISE.

Eh, mon Dieu, quel lutin,
Quand on va se coucher, tempête à cette porte ?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte ?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit, ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre au lit ?
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne puis plus rien dire.
Je suffoque.

ERISE.

Quoi donc ?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire ?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juste Ciel ! et comment son frère l'avocat
Peut-il souffrir céans cette honte inouïe
Sans plaider ?

ERISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie ?

LE MARQUIS.

Je ne sais ; il paraît qu'il est extravagant ;
Votre père, dit-il, l'a pris pour son agent.

ERISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en fais rien, cet homme eſt ſi bizarre!

ERISE.

Eſt-ce que mon mari, Monſieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari!... J'en ſuis quitte encore à bon marché.
C'eſt-là votre mari?

ERISE.

Sans doute, c'eſt lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon?

ERISE.

C'eſt mon mari, que j'aime.
A mon père, Monſieur, lorſque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous ſommes ſerrés.

M. DURU.

Que la fièvre le ſerre!

LE MARQUIS.

Ah! daignez condeſcendre!...

M. DURU.

Maître Iſaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on penſait en effet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés ?

ERISE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU, *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, eſt un fort beau garçon ;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monſieur ſait qu'en la vie il eſt fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce monſieur Duru
En eſt tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru ?
Serait-il point auſſi marié lui ?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui ?

LE MARQUIS.

Ma ſœur dans ſes bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre ſœur ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'eſt un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort diſtrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'eſprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux et l'âge
Altèrent la mémoire ainſi que le viſage.

M. DURU.

Ce double mariage eſt donc fait?

ERISE.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur;
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous ſoupçonnez pas de cette indignité;
Cela ſerait criant.

M. DURU.

Oh ! la faute eſt légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraiſſez d'ailleurs un homme aſſez aimable.

ERISE.

Oh ! très-fort.

M. DURU.

Votre ſœur eſt-elle auſſi paſſable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la choſe eſt ainſi,
Monſieur Duru pourrait excuſer tout ceci.
Je vais enfin parler à ſa mère, et pour cauſe...

ERISE.

Ah ! gardez-vous en bien, Monſieur ; elle repoſe.
Elle eſt trop fatiguée ; elle a pris tant de ſoins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à ſon fils.

ERISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il eſt trop occupé.

M. DURU.

L'aventure eſt fort bonne.
Ainſi dans ce logis je ne puis voir perſonne ?

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait ; je vais avec Madame
Me rendre aux doux tranſports de la plus pure flamme.
Ecrivez à ſon père un détail ſi charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon reſpect et mon contentement.

M. DURU.

Et ſon contentement ! Je ne ſais ſi ce père
Doit être auſſi content d'une ſi prompte affaire.
Quelle éveillée !

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le ſoir,
Et ſoupez avec nous.

ERISE.

Bonjour, juſqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *ſeul.*

MAIS Gripon le compère
S'eſt bien preſſé, ſans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a ſaiſi tous nos gens !
Tous quatre à s'arranger ſont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive ; et tout le monde à l'inſtant ſe marie.
Il reſte, en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un ſoit mariée auſſi.
Entrons, ſans plus tarder. Ma femme ! holà, qu'on m'ouvre.
(il heurte.)
Ouvrez, vous dis-je; il faut qu'enfin tout ſe découvre.

MARTHE, *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh ! je veux, malgré toi,
Suivante impertinente, entrer enfin chez moi.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DURU *seul.*

J'AI beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, et du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les ſervantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaiſantes
Me déplaiſent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vîte mariés, ſont au lit trop long-temps.
Et ma femme, ma femme ! oh ! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le contrat et une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

JE viens ſigner notre alliance.

M. DURU.

Comment ſigner !

M. GRIPON.

Sans doute, et vous l'avez voulu.
Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout eſt aſſez conclu.
Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour conſommer la choſe.

M. DURU.

La choſe eſt conſommée.

M. GRIPON.

Oh ! oui : je me propoſe
De produire au grand jour ma Phlipotte et Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels diſcours !

M. GRIPON.

Tout eſt prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez ; tout eſt fait.

M. GRIPON.

Ça , compère,
Votre femme eſt inſtruite et prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme ; elle dort, et mon fils
Dort avec votre fille ; et mon gendre au logis
Avec ma fille dort, et tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit preſſer ce mariage ?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou ?

M. DURU.

. . Quoi ! mon fils ne tient pas
A préfent dans fon lit Phlipotte et fes appas ?
Les noces, cette nuit, n'auraient pas été faites ?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repaffé fes cornettes,
Elle s'habille en hâte ; et mon fils fon cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

M. DURU.

Jufte Ciel ! quoi ! ton fils n'eft pas avec ma fille ?

M. GRIPON.

Non, fans doute.

M. DURU.

Le diable eft donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah ! fripons ! femme indigne du jour,
Vous payerez bien cher ce déteftable tour !
Lâches, vous apprendrez que c'eft moi qui fuis maître.
Approfondiffons tout ; je prétends tout connaître :
Fais defcendre mon fils ; va, compère, dis-lui
Qu'un ami de fon père arrive d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, et ne faurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre ;
Il faut un commiffaire ; il faut verbalifer ;
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh, cours ſans tant jaſer.

M. GRIPON, *revenant.*

Cela pourra coûter quelque argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh, va donc.

M. GRIPON, *revenant.*

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU *ſeul.*

O voyage cruel!
O pouvoir marital, et pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!
C'eſt toi qui corromps tout, perds tout, monſtre exécrable!
Ma femme, mes enfans, de toi ſont infectés.
J'entrevois là-deſſous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, et ſurtout de dépenſes,
Qui me glacent le ſang et redoublent mes tranſes.
Epouſe, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur;
Je ne ſais ſi je dois en mourir de douleur;

Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'aperçois, je crois, mon traître d'avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS, *à M. Gripon.*

QUEL eſt cet homme? il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait monſieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,
Etes-vous avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!
Etes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre ſœur?

DAMIS.

Auſſi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre et premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés !

M. DURU.

Scélérat !

M. GRIPON.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte ?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me ſens percer l'ame.
Quelle eſt-elle ? En un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux et poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux ſavoir de vous celle qui, par ſurpriſe,
Pour braver votre père ici s'impatroniſe.

DAMIS.

Quelle eſt ma femme ?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celui
A qui ma propre ſœur eſt unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias !

DAMIS.

La choſe eſt toute claire.
Vous ſavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en terme très-précis,
D'établir au plutôt et ſa fille et ſon fils.

M. DURU.

Eh bien, traître ?

DAMIS.

A cet ordre elle s'eſt aſſervie,
Non pas abſolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen ; il s'eſt fait promptement.
Il eſt vrai qu'on n'a pas conclu préciſément
Avec ceux que ſa lettre a nommés par ſa clauſe ;
Mais le plus fort eſt fait, le reſte eſt peu de choſe.
Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eſt un homme...

M. GRIPON.

Ah ! c'eſt-là cet ami du logis.
On s'eſt moqué de nous ; je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons, faites venir vîte le commiſſaire,
Vingt huiſſiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un ſi grand intérêt ?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon reſpect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vider la maiſon :
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chaſſer d'ici ! Toi, ſcélérat, fauſſaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père !
Qui n'es point avocat !

SCENE V et dernière.

Mme DURU, *ſortant d'un côté avec* MARTHE ; LE MARQUIS, *ſortant de l'autre avec* ERISE ; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mme DURU, *dans le fond.*

MON carroſſe eſt-il prêt ?
D'où vient donc tout ce bruit ?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'eſt.

MARTHE.

C'eſt mon queſtionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce vieux viſage,
Qui ſemblait ſi ſurpris de notre mariage.

Mme

Mme DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il eſt agent.

M. DURU, *en colère, ſe retournant.*

Oui, c'eſt moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

Mme DURU, *avançant.*

Ah ! que vois-je ! quels traits ! c'eſt lui-même, et mon ame...

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme !
Oh ! comme elle eſt changée ; elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ſes fautes près de moi.

Mme DURU.

Quoi ! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux ?...

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Mon père !

Mme DURU.

Daignez jeter, Monſieur, un regard moins ſévère
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excuſez, j'en ſuis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame ?

DAMIS.

A vos pieds....

M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon; c'eſt donc ainſi que ton père lui-même
S'eſt vu reçu de toi? C'eſt ainſi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Mme DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien né, votre épouſe, une fille.
Que voulez-vous de plus? Faut-il après douze ans
Voir d'un œil de travers ſa femme et ſes enfans?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme; elle était ménagère;
Elle couſait, filait, feſait très-maigre chère;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître d'hôtel;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis enſorcelé ma fille;
N'aurait pas à mon fils fait perdre ſon latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompenſe
D'un travail de douze ans et de ma confiance.

Des foupers dans la nuit, à midi petit jour!
Auprès de votre lit un oifif de la cour!
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre vifage!
C'eft ainfi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'inftant,
Et qu'on aille m'attendre à fon fecond étage.

DAMIS.

Quel père!

LE MARQUIS.

Quel beau-père!

ERISE.

Eh! bon Dieu, quel langage!

Mme DURU.

Je puis avoir des torts, vous, quelques préjugés.
Modérez-vous, de grâce, écoutez et jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfans je pris fur moi les foins;
Je me refufai tout pour leur laiffer, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en fus placer le fonds; il eft en fureté.

M. DURU.

Oui.

Mme DURU.

Votre bien s'accrut; il fervit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.

Je voulus dans la robe élever votre fils ;
Il n'y parut pas propre, et je changeai d'avis : (*a*)
De mon premier état je soutins l'indigence ;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien ;
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen ;
Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à soi-même.
Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble et le teint blême,
Manquer du nécessaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort ?
Ah ! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouissance.
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Etre riche n'est rien : le tout est d'être heureux.

M. DURU.

Le beau sermon du luxe et de l'intempérance !
Gripon, je souffrirais que pendant mon absence
On dispose de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille !

Mme DURU.

Monsieur, je vous en écrivis.
Cette union est sage, et doit vous le paraître.
Vos enfans sont heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non ; je serais outré d'être heureux malgré moi.
C'est être heureux en sot de souffrir que chez soi,
Femme, fils, gendre, fille, ainsi se réjouissent.

Mme DURU.

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux applaudiſſent !

M. DURU.

Non, non, non, non ; il faut être maître chez ſoi.

Mme DURU.

Vous le ſerez toujours.

ERISE.

Ah ! diſpoſez de moi.

Mme DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire ;
Serez-vous inflexible ?

Mme DURU.

Ah, mon époux !

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Mon père

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je ?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous,
Ça demande du temps.

MARTHE.

Vîte, attendriſſez-vous :
Tous ces gens-là, Monſieur, s'aiment à la folie ;
Croyez-moi, mettez-vous auſſi de la partie.
Perſonne n'attendait que vous vinſſiez ici ;
La maiſon va fort bien, vous voilà, reſtez-y.

Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'eſt plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout ſeul des plaiſirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente ! Eh bien, qu'en penſes-tu, compère?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur ; mais, après tout, que faire ?
La choſe eſt ſans remède, et ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un ſitôt qu'elle voudra.

Mme DURU.

Eh bien, vous rendez-vous ?

M. DURU.

Çà, mes enfans, ma femme,
Je n'ai pas, dans le fond, une ſi vilaine ame.
Mes enfans ſont pourvus ; et puiſque de ſon bien,
Alors que l'on eſt mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenſer un peu pendant ſa vie ;
Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mme DURU.

Ne craignez rien, vivez, poſſédez, jouiſſez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous ſont-ils placés ?

Mme DURU.

En contrats, en effets, de la meilleure ſorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.
(*il veut lui donner ſon porte-feuille, et le remet dans ſa poche.*)

Mme DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux :
Voilà les millions qui ſont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc ; je vois bien qu'il faut avec conſtance
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troiſième et dernier acte.

VARIANTES

DE LA FEMME QUI A RAISON.

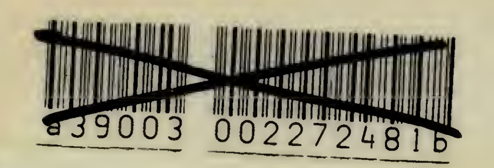
(*a*) DANS les éditions précédentes on liſait ces vers, que l'auteur ſe propoſait de ſupprimer dans l'édition corrigée qu'il préparait.

Il fallait cultiver, non forcer la nature ;
Il eſt né valeureux, vif, mais plein de droiture :
J'ai fait, à ſes talens habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très-bon officier.
Avantageuſement j'ai marié ma fille ;
La paix et les plaiſirs règnent dans ma famille.
Nous avons des amis ; des ſeigneurs ſans fracas,
Sans vanité, ſans airs, et qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaîment et paſſent la ſoirée :
La chère eſt délicate et toujours modérée ;
Le jeu n'eſt pas trop fort ; et jamais nos plaiſirs
Ne nous ont, grâce au ciel, cauſé de repentirs.
Dans mon premier état, &c.

Fin du Tome ſeptième.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome ſeptième.


a39003 002272481b

